DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES,
OU
BASILIADE
DU CÉLÉBRE PILPAI,

POËME HÉROÏQUE

Traduit de l'Indien par Mr. M******.

TOME SECOND.

A MESSINE,
Par une Société de LIBRAIRES.

M. DCC. LIII.

UTOPIA

ARGUMENT
DU CHANT VII.

LA Ruse, irritée de l'obstacle que Zeinzemin apporte à ses desseins, prend la résolution de se venger : elle part pour aller rendre compte de son expédition au Mensonge : effets que son récit produit sur l'Envie & l'Avarice. La Renommée va publier chez les Peuples des Isles flottantes la découverte d'une nouvelle Terre : ces Peuples se hâtent d'aller la reconnoître, font les préparatifs d'une flotte nombreuse ; ils s'embarquent, arrivent heureusement. Surprise de Zeinzemin & de ses Peuples à la vue des vaisseaux qui abordent, des Etrangers qui débarquent, & des marques de respect avec lesquelles ils approchent de ce Prince. Discours artificieux que lui adresse l'un d'eux en qualité d'Ambassadeur. Réponse que le Prince fait à leurs offres ; ils en admirent la sagesse, & la simplicité des mœurs de ses Sujets. Zeinzemin les conduisant à son Palais, s'entretient avec eux de leurs coutumes, & de celles de sa Nation ; il leur explique comment la pratique des véritables devoirs de l'humanité passe en habitude chez ses Peuples ; il ne reconnoit point

d'autres vertus ; il plaint ces Etrangers de ce qu'il faille chez eux contraindre les hommes à être bienfaisans ; les invite à venir s'établir dans ses Etats. Description de la magnificence du Palais & des Jardins de Zeinzemin. Comment ces Hôtes y sont reçus : il leur permet de charger leurs vaisseaux de tout ce qu'il leur plaira. Les Habitans du Pays leur apportent toutes sortes de provisions ; ils les négligent pour amasser de l'or & des pierreries. Un Sage entre eux, nommé Fadhilah, recherche l'amitié de Zeinzemin. Caractère de ce Sage.

NAUFRAGE DES ISLES FLOTTANTES.

CHANT VII.

LA Ruſe avoit entendu les diſcours que le ſage Adel adreſſoit à Zeinzemin, & voyoit avec quels prompts ſuccès celui-ci détruiſoit ce qu'elle s'étoit efforcée de perſuader : Quoi ! dit-elle en frémiſſant de rage, ce ſera donc vainement que j'aurai employé les reſſorts tout-puiſſans de mon art ? Quoi ! je verrai mes projets renverſés par ces foibles & ingrats Mortels ? Loin de travailler à leur grandeur, en ſervant mes deſſeins, ils oſent les traver-

ſer : tournons-les contre ces téméraires ; faiſons périr cette odieuſe famille ; portons les premiers & les plus terribles coups de notre vengeance ſur cette tête orgueilleuſe ; rendons aiſée notre victoire ſur ce Peuple imbécile, puiſqu'elle ne dépend que de la chute de ce chétif obſtacle.

Elle part à ces mots, honteuſe de ſa défaite ; mais cachant ſon dépit ſous une feinte joie, elle retourne annoncer au Menſonge ſes prétendus avantages ; elle l'excite à ſeconder encore ces premiéres entrepriſes ; aidée par l'Exagération, elle fait une deſcription pompeuſe d'un Pays délicieux, qu'elle dit déja ſoumis au pouvoir du Tiran. L'Envie, attentive aux traits frappans de la peinture que l'on fait du bonheur des Habitans de cette Terre fortunée, ſent les noirs ſoucis, les chagrins dévorans, qui lui rongent la poitrine, redoubler leur fureur ; ils rouvrent ſon ſein infect, d'où découlent, avec un ſang noir, le fiel & le venin ; ils livrent à ſes mains arides ſon propre cœur, couvert de mille ulcéres, & toujours renaiſſant pour devenir la proie de ſa dent dévorante.

L'Avarice au teint pâle & livide, éter-

nelle Compagne de la Pauvreté, sa plus cruelle ennemie, assise avec la Faim sur le fumier qui cache ses trésors, ouvre un œil avide au récit qu'elle entend faire des richesses de cette nouvelle Terre; sa bouche béante & toujours altérée, exhale en longs soupirs la brûlante ardeur de ses désirs insatiables. Tous les Monstres les plus cruels tressaillent d'une maligne joie; ils se promettent d'ouvrir une nouvelle carriére à leurs ravages; ils pressent à grands cris leur Souverain de hâter ses conquêtes. Il envoie à l'instant la Renommée & l'Exagération publier dans les Isles soumises à son empire, la découverte d'un Pays jusqu'alors inconnu, où l'or, les perles & les pierreries, aussi communes que le sable, étoient méprisés de ses Habitans sauvages, où la terre fertile produisoit presque sans culture, les fruits les plus beaux & les plus rares.

A cette nouvelle, tels qu'on voit une foule de Rivaux, à l'aspect d'une jeune Beauté, s'empresser à prendre possession de son cœur, chacun brûle d'impatience de la voir prononcer en sa faveur, & de dépit de n'être pas le seul instruit de ses charmes, chacun craint d'être prévenu; de même,

chaque Potentat ſe hâte d'envahir cette riche Contrée. Le Marchand calcule déja le profit immenſe qu'il eſpére retirer en y envoyant ſes vaiſſeaux; le Pauvre regardant ſa Patrie comme une marâtre qui le maltraite, ſe propoſe d'aller chercher dans ces heureux climats une fortune aiſée; ſon imagination meſure d'avance l'étendue du champ qu'il lui ſera libre de prendre pour ſa part; enfin, de vaſtes eſpérances occupent tous les cœurs, les animent à amaſſer de toutes parts les préparatifs d'une nombreuſe flotte : ici les forêts retentiſſent du bruit des coups redoublés du Bucheron; le chêne & l'orme, endurcis par les ans, cédent en gémiſſant au tranchant de la hache; ils chancélent, ils tombent; un bruit terrible multiplié par les écos, annonce au loin leur chute, image expreſſive de celle des grandeurs paſſagéres, jouets de la fortune : à côté le pin porte ſa tête ſublime juſques dans les nues, & ne ſemble rien redouter; mais un ſort pareil l'égale bientôt aux moindres arbriſſeaux : plus loin ſur le rivage de la mer, une multitude d'atteliers différens, & d'énormes tas de divers matériaux, feroient croire qu'on les deſtine à

la conſtruction d'une grande Ville : là les caténes dreſſées ſur leurs chantiers, pour recevoir la charpente, paroiſſent de gros ſerpens prêts à s'élancer dans la mer, ou les corps prodigieux de pluſieurs monſtres marins échoués par la tempête : l'ouvrage s'achéve enfin ; les appuis qui ſuſpendent ces lourdes machines, ſont renverſés ; alors, comme on voit un rocher miné par la rigueur des hivers, ſe détacher du ſommet d'une haute montagne, gliſſer ſur ſon panchant au milieu d'un épais tourbillon de pouſſiére, briſer & renverſer tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage ; de même ces maſſes, entrainées par leur propre poids, ſe précipitent dans les eaux, environnées d'une épaiſſe fumée qu'excite la violence de leur mouvement ; * le flot recule épouvanté, & l'onde entr'ouverte fuit en mugiſſant, preſſée par leurs vaſtes poupes. Les cables ſe tendent, la voile ſe déploie, & le nautonnier téméraire, ne laiſſant entre lui & la mort qu'une foible barriére, s'expoſe d'un œil ſec à la fureur de cet élément inconſtant.

* Lorſqu'on lance un vaiſſeau à l'eau, on frotte le chantier ſur lequel il gliſſe, de ſuif ou de ſavon, ſans cela la violence du frottement y mettroit le feu.

O Mortel ! pourquoi quittes-tu ta famille, une Amante, une Epouſe éplorée ? Pourquoi fuis-tu les plaiſirs, le repos d'une vie douce & tranquile, pour courir tant de dangers ? Animé du déſir de devenir ſage, vas-tu en chercher des leçons ? Admirateur des œuvres de ton Auteur, parcoures-tu l'Univers pour en connoître la magnificence ? Non, de vils morceaux de métal ou de verre ſont les puiſſans appas qui te font traverſer les abimes ; tes longues courſes, tes travaux immenſes, la fréquentation de tous les Peuples, n'ont point adouci ta barbarie, ni ta férocité.

De pareils ſentimens animoient les Habitans des Iſles livrées aux mouvemens d'une mer orageuſe ; ils voguent ; & les malheurs qui les tiranniſent ordinairement, ſuſpendent leur fureur, & favoriſent leur navigation, ou bien, peut-être, pourſuivent-ils ailleurs une autre proie que celle-ci ; ces avides Etrangers touchent enfin les bords fortunés du Continent où regne la Nature.

Zeinzemin touchoit auſſi aux termes de ſes heureuſes conquêtes ſur les cœurs ; il étoit prêt de retourner rendre la joie à ſa

chere Zavaher, lorſqu'un jour il apperçut du rivage ces machines flottantes & aîlées: il les prend pour des animaux extraordinaires; & tandis qu'il s'arrête étonné de ce prodige, les vaiſſeaux ont déja jetté l'ancre; on voit ſortir de leurs flancs une foule d'hommes, ou plutôt de monſtres de différentes figures, qui ne reſſemblent à l'homme que par la tête: cette apparence d'humanité raſſure le Peuple, prêt à fuir. Il approche du rivage; il conſidére ces Etres, dont les uns lui paroiſſent des ſtatues de fer animées. Ces ſpectateurs en voyant d'autres diverſement habillés, prennent leurs vêtemens pour des ornemens naturels; ils s'imaginent que les hommes naiſſent ainſi dans des régions lointaines: quelques-uns conſidérent, avec ſurpriſe, la conſtruction de leurs armes, & les différentes formes que la cruauté a données à ces inſtrumens de ſa fureur, dont ils ignorent l'uſage.

Les Etrangers s'avancent, & demandent quel eſt le maître qui domine dans ces Contrées, quoiqu'ils parlent la langue du Pays. *

* On a vu, Chant II., que les Habitans des Iſles flottantes étoient originaires du Pays où ils abordent; c'eſt pour cela que Pilpai leur fait parler la même langue.

Ces mots ne ſont point entendus. Ils demandent encore quel eſt celui qui gouverne dans ces climats. Alors on leur montre le Prince; ils le cherchent long-tems des yeux ſans le diſcerner; ils le reconnoiſſent enfin, quoique confondu, ſans diſtinction, dans la multitude, aux égards reſpectueux que ſes Peuples ont pour lui; ils ſont frappés de la majeſté & de la beauté de ſa perſonne, de ſa taille avantageuſe, élégante & robuſte, de l'air de douceur & de dignité qui brille dans ſes yeux, de la ſérénité de ſon front, qui ne porte d'autre diadême que l'empreinte d'une ame grande & bienfaiſante. Accoutumés à trembler devant leurs Souverains, ils l'abordent avec crainte; ils tombent à ſes pieds: le Prince recule étonné de ce geſte; mais l'humanité lui inſpire de relever des gens qui paroiſſent défaillir; ils lui font comprendre que ce ſont des marques de reſpect dûs à ſon rang: Ces uſages nous ſont inconnus, leur dit-il; parlez, ô Etrangers! que ſouhaitez-vous?

Grand Prince, répondit l'un d'eux, nos Souverains nous envoient pour contracter alliance avec vous: votre réputation, la gloire de votre regne, volent juſqu'aux ex-

trêmités de la Terre; le Ciel favorable vous a comblé de richesses dont il nous a privés, & nous en avons, peut-être, d'autres qui vous sont inconnues. C'est ainsi que la Providence voulant unir tous les Peuples de la Terre par les liens d'une mutuelle correspondance, a diversifié ses dons; elle n'accorde pas les mêmes à toutes les Nations, pour qu'elles puissent s'entre-secourir; c'est par-là, dis-je, qu'elle les rapproche, quelque éloignées qu'elles soient. Nous venons donc, en échange de choses que l'abondance vous rend indifférentes, apporter à vos Sujets les productions de notre Pays; permettez que dès cet instant commence, entre eux & nous, une éternelle amitié; mais il est encore des motifs plus relevés que ceux de l'interêt, qui nous excitent à la rechercher : il y a chez nous des Sages, comme il s'en trouve parmi vous; il est des vertus, des maximes, que les hommes se communiquent : nous venons nous instruire de la pureté & de l'innocence de vos mœurs, & vous faire part de ce que vous trouverez d'utile dans nos usages, dans nos coutumes. En recevant votre or & vos pierreries, nos Savans apporteront à vos Peu-

ples des vérités infiniment plus précieuses. Pour moi, Prince, en qualité d'Ambassadeur, je ne suis chargé que de négocier des interêts communs de vos Peuples & des nôtres; accordez-nous un libre accès dans votre Empire, pour y commercer; & pour resserrer de plus près les liens de cette alliance, souffrez que nous établissions par la suite des colonies sur quelques-unes de vos côtes, pour servir d'entrepos aux dons mutuels que nous nous ferons.

O hommes! leur répondit le Prince, puisqu'une figure approchante de la nôtre, la parole & la raison nous assurent que vous en êtes, la Providence a fait de la Terre la Patrie commune de tout ce qui respire : si elle n'a pas placé dans votre Pays tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, sa bonté vous dédommage par les magnifiques moyens qu'elle vous a donnés de vous procurer ces choses, & en vous faisant découvrir ces lieux, où vous trouverez abondanment dequoi pourvoir à ce défaut. J'admire la beauté, l'utilité de ces machines qui vous ont apportés, & l'industrie qui les a construites.

Quoique j'ignore que nous manquions

de rien, cependant je ne refuſe pas les offres généreuſes que vous faites de nous communiquer vos richeſſes, vos vertus, vos maximes. Si ce ſont quelques productions meilleures que celles de nos campagnes, & qui puiſſent augmenter nos commodités & nos agrémens, nous vous offrons en retour tout ce qui peut vous être de quelque utilité. Vous demandez de l'or & des pierreries, je comprens à vos ornemens que vous eſtimez beaucoup ce que nous nommons du ſable brillant & des pierres colorées. Il eſt vrai que ces matiéres plaiſent à la vue; mais ne leur connoiſſant pas d'autre utilité, nous nous en ſervons à orner les dedans & les dehors de nos maiſons, & à entretenir la propreté de leurs environs : il vous ſera libre d'en amaſſer tant qu'il vous plaira.

Le Prince entretenant ainſi ſes nouveaux Hôtes, les conduit vers le lieu de ſa demeure, où il les invite de venir prendre quelque repos. Ils admiroient la ſageſſe & la ſolidité de ſes raiſonnemens, la juſteſſe de ſes réponſes judicieuſes, l'élévation & la nobleſſe de ſes ſentimens, la pénétration de ſon génie, & ce qu'il leur diſoit des coutumes & du gouvernement de ſes Peuples.

C'eſt ainſi que la Nature & la Vérité percent les épaiſſes ténébres des préjugés, & nous éclairent dans ces momens paiſibles, où ces maîtres impérieux laiſſent quelque liberté à notre cœur. O malheureux Mortels! que ne profitez-vous de ces heureux inſtans, de ces exemples frappans, pour ſecouer leur joug : mais non; trop accoutumés au poids de vos chaines, vous retombez dans votre premier eſclavage. Ingrats, vous traitez de groſſiéreté & de barbarie cet état heureux qui rend l'homme véritablement ce qu'il eſt & ce qu'il doit être. *

En effet, ces Etrangers d'abord ſurpris de la ſimplicité des mœurs de ces heureux Habitans, convenoient qu'il n'étoit point de Peuples plus ſages; mais ils trouvoient extraordinaire que leur Prince non plus qu'eux, n'eut preſqu'aucune idée de loix ni de vertu. Celui qui lui avoit le premier adreſſé la parole, continua en ces termes:

Grand Prince, il eſt extraordinaire que remarquant dès notre arrivée, qu'il regne

* Nous liſons tous les jours avec admiration ce qu'on nous dit de la ſageſſe des Peuples que nous nommons Sauvages, ſans que cela influe ſur nos mœurs, ni nos coutumes; pourquoi? c'eſt que nous ſommes policés, & qu'ils ſont raiſonnables.

dans vos Etats une union, une concorde ſi parfaite entre vos Sujets, tant de douceur & d'humanité dans leurs actions, tant d'amour & de reſpect pour votre Perſonne, ils ne ſoient pas redevables de ces louables diſpoſitions aux ſages conſtitutions de vos Ancêtres & aux vôtres; il eſt ſurprenant, dis-je, que pratiquant ſi bien toutes les vertus ſociales, ils n'aient aucune idée de leurs principes : vous-même, Prince, vous prenez tous ces termes pour les noms de quelques productions matérielles que nous vous offrons pour quelque choſe d'auſſi groſſier. L'amitié, la ſincérité, la candeur, la bonne foi, la paix, les ſecours mutuels, les devoirs reſpectifs, les droits des Nations ſont chez nous fondés ſur des maximes inconteſtables, ſur des loix, c'eſt-à-dire, ſur des conventions de faire ou de ne point faire telle ou telle choſe, ſous peine, pour celui qui voudroit s'affranchir de cette régle, de voir toute la Société liguée contre lui, le contraindre à l'obſerver, ou le punir de s'en être écarté. Il eſt des Princes comme vous, Seigneur, dont l'autorité redoutable fait la force & le pouvoir de ces réglemens : vous admireriez avec quelle prudence toutes ces

choſes ſont ordonnées. Que ſeroit-ce ſi vos Peuples, obſervateurs exacts des loix de la Nature, & portés au bien par un heureux, mais aveugle panchant, étoient inſtruits & pratiquoient des vertus raiſonnées; ſi enfin ils étoient poſſeſſeurs de nos Arts & de nos Sciences?

A ces traits Zeinzemin reconnut combien ces Etrangers étoient fortement prévenus pour les funeſtes maximes dont il venoit d'arrêter les progrès dans ſon Royaume; & affectant l'ignorance qu'ils lui croyoient: Si ce que vous nommez vertus, reprit-il, ſont l'amitié, la ſincérité, l'empreſſement à s'entre-ſecourir, convenant vous-mêmes que nous poſſédons toutes ces choſes, & que nous les pratiquons comme par un panchant aveugle de la Nature, je ne vois pas qu'il ſoit beſoin de préceptes, de longs raiſonnemens, ni de contrainte pour nous les faire obſerver, non plus qu'il n'y en a que faire pour exciter l'homme à boire ou à manger quand il en a beſoin: il trouve de la douceur à recevoir des ſecours des autres; & ſon cœur agréablement affecté, peut-il ſe refuſer de ſentir un bien? Il remarque de la joie, du plaiſir dans ceux qui lui rendent les

les premiers ſervices de la vie, & il s'habitue à en prendre lui-même lorſqu'il oblige les autres, & à gouter les douceurs des tributs affectueux de la reconnoiſſance. Ne mettez aucun obſtacle * à cet heureux panchant, écartez ceux qui pourroient ſe rencontrer, il faut qu'il ait ſon cours; & comme on voit les flots d'une onde agitée, porter au loin l'impreſſion du choc qu'ils ont reçu, cette réciprocité de bienfaits s'étend juſqu'aux limites les plus reculées. C'eſt la ſenſibilité dans l'homme, ainſi que dans les animaux, qui donne naiſſance à ce que vous nommez vertu; & la Divinité, je le repéte, ne l'a fait ſenſible que pour cette fin. Voici comme une heureuſe ſemence jettée ſur ce fonds fertile, éclot, ſe développe & s'accroit.

Le pere dit à ſon fils dès ſes plus tendres années: Aide ton frere pour en être ſecouru à ton tour; aime-le comme il t'aime. Il ne donne point à ſon enfant un ſentiment, une faculté qui eſt chez lui; il ne fait que les réveiller, les ſoutenir, en fortifier les mouve-

* Zeinzemin entend par ces obſtacles, les funeſtes exemples de mille préjugés, qui habituent l'homme dès l'enfance à faire divorce avec toute ſon eſpéce.

mens par un continuel exercice, précédé de l'exemple. Le voiſin ou l'ami ſe font des offres obligeantes. La vue d'une figure humaine, qui ſe meut & reſpire, nous dit qu'elle eſt ce que nous ſommes; que des bienfaits l'émeuvent à nous en rendre; car déſirer quelque choſe d'agréable, l'obtenir, fait, comme je viens de dire, une impreſſion qui a ſon contrepoids; c'eſt une pierre polie & tranſparente, expoſée aux rayons du ſoleil qu'elle réfléchit. Si l'homme étoit aſſez ſtupide pour ne pas intimement être pénétré de cette vérité, le Chien & le Cheval lui en feroient leçon.

Nous pouſſons encore plus loin la pratique qui donne naiſſance à ces raiſonnemens. Les bienfaits chez nous n'ont pas beſoin d'être immédiats, ni que nous connoiſſions de quelle main ils partent, pour nous exciter à être bienfaiſans. Celui qui aux extrêmités de l'Empire, cultive un fruit qui ne croit point ailleurs, ne ſe contente pas de ne travailler à en amaſſer que pour lui; il ſait qu'en le multipliant, il oblige quelqu'un, quel qu'il ſoit, qui en fait quelque part autant pour lui. L'ouvrier qui façonne un vaſe propre à ſervir des mêts délicieux, ſait qu'il

y a quelqu'un qui lui prépare de ces mêmes mêrs. Ces penſées, jointes à une occupation choiſie par gout, encouragent nos Concitoyens. Si ces perſonnes viennent à ſe rencontrer, elles s'aiment parce qu'elles ſavent qu'elles ſe ſont rendu des ſervices ſans ſe connoître, & qu'elles l'auroient fait de même, ſi elles s'étoient ſinguliérement connues. Ces conſidérations font que chaque Corps de Profeſſion s'eſtime, ſe révére, & ſe pique d'une émulation généreuſe. Tous ces motifs ſont ſi publiquement connus, qu'ils retentiſſent par-tout dans les chants qui célèbrent nos fêtes, animent nos travaux dans ceux même qu'une tendre mere emploie pour procurer le ſommeil à ſon cher nourriſſon : auſſi à peine ſes pas chancelans commencent-ils à s'affermir, à peine ſa foible langue commence-t'elle à bégayer les expreſſions de ſes déſirs, qu'il eſt imbu de ces vérités. Vous dites qu'il eſt chez vous des Sages qui les inculquent aux autres, & il n'eſt point ici de Citoyens qui ne ſe les repétent ſans ceſſe par des effets. Jugez donc ſi une expérience continuelle ne doit pas infailliblement accoutumer notre raiſon à réfléchir ſur ce que vous nommez vertu.

Vous ajoutez que chez vous l'autorité les fait respecter par la crainte : est-il donc possible qu'il faille contraindre les hommes à être bons? Peuvent-ils donc cesser de s'aimer eux-mêmes?

Oui, Prince, répondit l'Etranger, l'homme peut se nuire par un imprudent amour de son Etre : il y a dans son cœur des semences vicieuses, un panchant au mal qu'il faut déraciner. Il ne peut cesser d'aimer le bien, je l'avoue; mais il s'en forme de fausses idées : delà viennent les déréglemens de ses désirs. Leur mettre un frein, lui apprendre à combattre, à dompter ses passions immodérées & fougueuses, c'est lui donner des leçons de vertu : ce mot ne signifie qu'une courageuse résistance, une force qui le rend maître de ses inclinations.

Que dites-vous, reprit vivement Zeinzemin? Y a-t'il chez vous quelque maladie qui prive l'homme de l'usage de sa raison, & qui le fasse sortir de cette situation tranquile, qui n'est quelquefois interrompue que par les légéres & même agréables inquiétudes, qui le font pourvoir à sa conservation & à ses plaisirs, comme la faim, la soif, la lassitude, les feux de l'amour,

l'ennui de la ſolitude, ou de l'oiſiveté, les regrets de l'abſence d'un objet aimé, ou la douleur de ſa perte, les langueurs d'une indiſpoſition ? Ce ſont les ſeuls troubles que je ſache que la Sageſſe ſuprême permette que nous éprouvions, pour nous exciter à jouir des biens que ſa libéralité verſe abondanment ſous nos pas. Sentez-vous ces émotions plus vivement que nous ? Si quelque accident emporte vos Compatriotes au delà de ces juſtes bornes, je les plains, & je bénis la Providence de nous avoir exemptés de ces maux : mais ne ſeroit-ce pas lui faire injure, que de croire qu'elle nous eut traités à ces égards plus favorablement que les autres Nations ? Vous voyez donc que nous n'avons pas beſoin des remédes que votre humanité nous offre, parce qu'elle nous croit ſujets aux mêmes infirmités que vous. Il eſt même inutile que vous m'entreteniez plus long-tems de ces idées affligeantes ; je ne puis que compatir à vos malheurs : il ne tiendra qu'à vous de vous en délivrer, en venant reſpirer dans nos Contrées un air plus pur.

Que fais-tu, Prince infortuné ? Tu invites des monſtres à venir te dévorer le ſein ;

tu vas bientôt reſſentir les effets de leur perfidie & de leur noire ingratitude.

Diſcourant avec ces Etrangers, Zeinzemin arrive à ſon Palais; mais non, ce n'étoient point de ces ſomptueuſes demeures que la ſervitude éléve à l'orgueil; une multitude de miſérables, couverts de ſueur & de pouſſiére, n'avoient point été chercher aux entrailles de la Terre ces énormes maſſes de marbre, de porphire, ou de jaſpe, pour les entaſſer, à grands fraix, les unes ſur les autres, à travers mille périls & mille travaux accablans.

Les Princes de cette Terre fortunée, fils aînés de la Nature, n'avoient preſque dans chaque Province, que des Palais, dont le corps étoit érigé par ſes mains: l'art n'y ſuppléoit qu'à ſon défaut; l'affection des Sujets recherchoit pour les ſurveillans à leur félicité, les ſituations les plus heureuſes, les plus riantes, les ſéjours les plus délicieux. S'y rencontroit-il quelque rocher iſolé, propre à être percé en portiques, en ſpacieux appartemens, en reduits commodes, à devenir enfin tout ce que peut embellir & varier avec grace, l'induſtrie, ſecondée d'un zéle qui ne trouve rien de difficile ni de pé-

nible? une multitude de bras, armés de ciſeaux, faiſoient perdre à ce rocher ſa forme brute & groſſiére.

Mais celui vers lequel Zeinzemin portoit alors ſes pas, n'avoit preſque eu beſoin d'aucun ornement de la main des hommes; c'étoit une de ces merveilles où le hazard avoit réuni une infinité de beautés. Cette montagne s'élevoit ſeule au milieu d'une plaine, aſſez près du rivage de la mer; percée de tous côtés par cent ſpacieuſes arcades, elle offroit l'agréable variété d'autant de points de vue & de lointains charmans : les murs & les colonnes ruſtiques qui ſoutenoient ces voûtes, étoient, à la vérité, un amas confus de tous les matériaux précieux qui peuvent entrer dans la compoſition des plus pompeux édifices; mais ce mêlange même en fait tout l'ornement : tous les ſucs minéraux ſemblent s'être alliés pour former ces ſupports : ici l'or, le criſtal & l'azur, raſſemblés par de communs liens, font une maſſe où ils ſerpentent de mille façons différentes : là le marbre d'une blancheur éblouiſſante, contraſte avec d'autres veinés de toutes les couleurs. De quelque côté que le Soleil éclaire le monde, ſoit au ſortir des

mers, ou prêt à s'y plonger, comme au plus haut de sa carriére, ses rayons ont une libre entrée dans ce Palais, ils y répandent une splendeur que la vue peut à peine soutenir; & repétant autant de fois sa magnificence, qu'ils rencontrent de surfaces unies, ils en ressortent avec plus d'éclat. Un labirinte de grotes incrustées des mêmes matiéres, & qui communiquent de l'une à l'autre, éclairées d'une lumiére plus douce, sont les chambres de cette admirable demeure. Ses dehors, quoique plus simplement ornés, répondent par leur majesté, aux beautés intérieures: des fentes de plusieurs lits de rochers sortent quantité de fleurs & de feuillages, qui entrelassant leurs tiges rampantes, forment autant de rangées de festons & de guirlandes naturelles.

Pour accompagner cette demeure digne d'un si grand Prince, on avoit rassemblé aux environs tout ce que la terre produisoit d'excellent & de rare en différens Pays: ici de vastes champs de fleurs qui se succédent comme les saisons, sont environnés de bosquets, d'arbrisseaux, d'où découlent des gommes précieuses & les baumes les plus recherchés, qui en exhalant leurs parfums,

défendent de plus tendres plantes de l'ardeur du Soleil : ils ſervoient auſſi de retraite à un grand nombre d'eſſaims d'Abeilles, qui ſuſpendant leurs Rayons aux branches de ces arbuſtes, paroiſſoient leur diſputer la gloire de produire une eſſence plus excellente, ou bien ces laborieuſes Artiſtes ſe logeoient dans des urnes de pierres tranſparentes, taillées pour ſervir d'ornement à ces jardins, & d'habitations à ces animaux républicains, qui étoient le ſimbole de cet Empire. Dans un autre endroit l'olivier, l'oranger ſe trouvent mêlés avec les ormeaux, qui ſervent d'époux à la tendre vigne : parmi les cédres, les chênes & les palmiers s'éléve, avec le pin, le cocotier, cet arbre admirable, qui pourroit ſeul fournir à tous les beſoins de l'homme : * leurs avenues mêlangées ſont quelquefois interrompues par des berceaux de différens arbres à fleurs, & par ceux que forme celui dont les branches recourbées, prennent racine ſans être ſéparées du tronc. † Sous l'entrelas ſerré

* On dit que cet arbre fournit dequoi bâtir des maiſons, les couvrir & les meubler en vaiſſelle plate ; il donne auſſi du chanvre ; ſa ſéve eſt une liqueur qui ſert de vin ; la noix qui renferme ſon fruit, ſert de taſſe, & ce fruit donne une nourriture fort agréable.

† C'eſt une eſpéce de figuier ſauvage qui croit aux

de quelques-uns de ces berceaux, ſont retenus captifs une infinité d'oiſeaux, auſſi remarquables par le coloris de leur plumage, que par la beauté de leurs chants. De vaſtes parcs, remplis d'animaux de toute eſpéce, offroient, d'un coup d'œil, à une utile ou amuſante curioſité, le ſpectacle de preſque toute la Nature animée. La beauté de ces lieux enchantés étoit encore relevée par le miroir des eaux, dont le cours, dirigé par l'art, ſe prêtoit à toutes les commodités & les agrémens poſſibles.

C'eſt là que les nouveaux Hôtes de Zeinzemin, auſſi ſurpris qu'un aveugle dont les yeux s'ouvriroient ſubitement à la lumiére, ne ſavent où fixer leurs regards étonnés: tout ce qu'ils voient, leur paroit un ſonge. On les fait aſſeoir ſur des lits de ſoie, parſemés de fleurs: on leur ſert dans des vaſes d'agathe ou d'albâtre, les fruits & les breuvages les plus délicieux.

Après ces premiers témoignages d'humanité, on leur permet de charger leurs vaiſſeaux de tout ce qui peut leur agréer: on leur apporte même ſur le rivage tout ce que

Indes Orientales, & dont un ſeul pied peut, par ce méchaniſme, devenir une forêt.

le Pays produit de meilleur; mais l'on eſt ſurpris de leur voir négliger rous ces dons pour ne s'occuper qu'à amaſſer un ſable brillant ou des pierres colorées. Les Habitans les aident en riant, à la recherche de ces chétives richeſſes. L'avidité de ces Etrangers eſt plus embarraſſée que ſatisfaite : ils trouvent leurs navires trop petits pour contenir ces tréſors; ils ſe hâtent de les remplir pour revenir encore.

Cependant un ſeul d'enrre eux, nommé Fadhilah, * admirateur attentif de tout ce qu'il voyoit de merveilleux dans cette Terre fortunée, de vraiment aimable dans les Sujets, & de grand dans la perſonne du Prince, négligeant les vains amuſemens de ſes Compatriotes, n'étoit occupé que de la ſageſſe des diſcours de Zeinzemin. Il avoit conçu la plus haure eſtime des qualités de ce Héros, & s'appliquoit à mériter la ſien-

* Pilpai nous a montré dans Adel & dans Zeinzemin la Raiſon, non-ſeulement exempte de tous faux préjugés, mais même qui les connoit à peine : dans le perſonnage qu'il introduit ici par épiſode, il va peindre le caractére d'un homme qui a eu la force d'en ſecouer le joug. *Fadhilah* en Perſan ſignifie *vertu*, ou, ſi l'on veut, *le Sage;* car, ſelon l'opinion de notre Poëte, il n'y a point d'autre vertu, d'autre ſageſſe que celle qui dompte, non les paſſions, mais les préjugés, qui les rendent impétueuſes & nuiſibles.

ne. Le Prince, qui avoit remarqué en lui une conduite ſi différente de celle des autres, ſe plaiſoit à converſer avec lui; il lui faiſoit pluſieurs queſtions ſur les mœurs & les uſages de ſon Pays. Ces converſations ne tarderent pas de faire naître entre eux la plus forte amitié.

Fadhilah étoit un de ces heureux Mortels, d'un commerce doux, liant, faits pour être les plus aimables Citoyens de l'Univers: il aimoit les hommes, mais déteſtoit leurs vices: il avoit l'art, ou de les reprendre ſans les choquer, ou de les éviter ſans marquer de mépris. Quoique né & nourri au milieu de leurs erreurs, il avoit eu aſſez de pénétration & de force d'eſprit pour les reconnoître de bonne heure, & pour s'en affranchir : il rioit en ſecret des folies des Mortels, ſans offenſer les idoles qu'ils encenſent: il ſavoit ſe conformer à des pratiques indifférentes, & ſe délivrer prudemment de ce qu'elles avoient de ridicule. Libre au milieu de l'eſclavage même, il n'avoit d'autre maître qu'une volonté, ſagement réglée par les loix du bon ſens, & d'une raiſon éclairée, ſans ambition, ſans envie, ſans avarice : une parfaite égalité

d'humeur, une parfaite tranquilité d'ame, l'exemptoient des troubles de toutes pasſions violentes : il recherchoit les plaiſirs des ſens, & en uſoit avec modération; mais il ne chériſſoit rien tant que les charmes de la vérité : il étoit ami fidéle, officieux & ſincére, généreux ſans faſte, complaiſant ſans honteuſes baſſeſſes : tel étoit, disje, le rare Perſonnage entre les Etrangers, que l'avidité du gain avoit attirés dans ces Contrées : il étoit le ſeul que le déſir des richeſſes ineſtimables de la Raiſon avoit amené avec ces Barbares.

ARGUMENT
DU CHANT VIII.

FAdbilah demande à Zeinzemin la permission de rester près de lui ; l'esclavage de la Raison dans sa Patrie, lui fait résoudre de la quitter. Il fait au Prince le récit de ses voyages. Peinture allégorique de l'Interêt, Idole que l'on révére par toute la Terre, & description de son culte. Etablissement de ce culte ; ses conséquences. Causes du Brigandage & du Scélératisme. Origine des Vertus sociales. A quels objets & à quelles pratiques l'Opulent & le Pauvre, les Grands & le Vulgaire ont attaché des idées de vertu & de vice. Description générale des mœurs des Isles flottantes. Sur quels principes sont appuyées les loix. Description d'une Isle extraordinaire, au gouvernement de laquelle Fadbilah compare les procédés de la Politique & de la souveraine Puissance : ce qu'est ce Pouvoir, ce qu'il a été en différens tems. Ce qui a rendu nécessaire l'inégalité des recompenses pour les services rendus à la Société, ainsi que les tributs que les Peuples paient à la Puissance qui les protége. Premiéres causes des guerres. Description de leurs ravages. Fadbilah fait un tableau raccourci de tout ce qu'il vient de décrire.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT VIII.

Lorsque les compagnons de Fadhilah ſe préparoient à retourner dans leur Patrie, fiers des riches tréſors qu'ils y portoient, ce Sage, épris d'une paſſion plus noble, déſiroit fixer ſon ſéjour dans celle de Zeinzemin; il prioit ce Prince de lui accorder la permiſſion de vivre près de lui. J'y conſens volontiers, répondit le Monarque, je vous aurois propoſé moi-même de ne me plus quitter, ſi vous ne m'aviez prévenu; mais ſatisfaites pleine-

ment ma curiosité sur ce qui se passe dans ces régions lointaines d'où vous venez : si je n'attribuois à votre amitié la demande que vous me faites, je serois surpris de la résolution que vous avez d'abandonner pour toujours une Patrie à laquelle les hommes sont ordinairement attachés par tant de liens.

Helas ! Seigneur, quel attrait peuvent avoir pour moi les malheureuses Contrées où je suis né? Ce n'est qu'un misérable ramas d'Isles qui n'ont aucune stabilité, perpétuellement agitées par les vents & les tempêtes, comme les cœurs de leurs Habitans sont agités par celles du mensonge & de l'erreur: on dit qu'elles furent autrefois séparées d'un riche Continent par la colére du Ciel : on prétend même que c'est de celui que vous habitez. Je puis donc, sans ingratitude, renoncer à une Patrie qui n'est point véritablement la mienne.

Il est vrai, dit Zeinzemin, qu'autrefois nos Climats furent infestés de Monstres qui désoloient les Peuples; mais la Vérité sut les en purger. Etes-vous donc Habitant de ces lambeaux malheureux qu'elle détacha de notre Terre, & qu'elle éloigna de nous pour jamais?

Oui,

Oui, Prince, répondit Fadhilah, c'eſt donc ici que je retrouve ma véritable Patrie; mais je pourſuis le récit que vous ſouhaitez entendre. Ces Iſles, ſuſpendues de toutes parts par des vents contraires qui les empêchent d'être emportées par la rapidité des courans, & même de ſe briſer les unes contre les autres, ſont ſéparées par un labirinte de détroits célébres par des naufrages; elles forment enſemble un vaſte Empire. Les mœurs, les coutumes, ou plutôt les vices, ſont par-tout à peu près les mêmes; ils ne différent que par le génie particulier des Puiſſances ſubalternes qui travaillent pour un commun maître: quoique chacune ait ſon domaine abſolu en particulier, toutes néanmoins tendent à une même fin. La Raiſon humaine, ſéduite ou opprimée, gémit ſous le joug de ces Tirans, ou ſe prête lâchement à leurs caprices; elle n'oſe plus, qu'à leur gré, faire uſage d'une ombre d'autorité ſouveraine: ſi elle regne encore quelque part, avec quelque étendue de pouvoir, c'eſt ſur un bien petit nombre de Sujets. Il eſt encore chez nous des Sages, mais dont les uns ne lui obéiſſent qu'à certains égards; du reſte, le

poids des préjugés les raméne au commun du plus bas vulgaire : si quelques autres sont entiérement soumis à ses loix, ils sont forcés de la servir en secret. Je ne sais, Seigneur, si le Ciel m'a fait naître un de ces fortunés Mortels, empressés à la recherche de la Vérité ; mais j'ose dire que sitôt que mes foibles yeux commencerent à discerner les objets, je me sentis un de ses plus zélés Partisans.

Plein du désir de connoître, je voyageai dans toutes nos Contrées ; & pour m'instruire à fond de la vanité de quantité de choses que je soupçonnois revêtues d'une fausse apparence, je pris pour guides de mes recherches, ou ceux des Sages chez qui la raison ne s'en laisse point imposer, ou ceux que je trouvai n'être point prévenus sur ce que je me proposois de leur demander.

Je vais donc, Seigneur, vous entretenir de ce que mes voyages m'ont appris de l'état de ma triste Patrie. Je remarquai d'abord que par-tout on avoit érigé des Temples & des Autels, tous à peu près de même forme, à une Divinité monstrueuse. Figurez-vous, Prince, un Géant d'une grandeur énorme ; ses pieds semblent descendre

dans l'ombre du néant ; ils ſont appuyés ſur un tas immenſe d'oſſemens de cadavres; ſa ſtature orgueilleuſe eſt répréſentée comme s'élevant dans un vuide, dont on n'apperçoit point les limites, au milieu duquel eſt ſuſpendu un vaſte globe. Mille têtes, dont les viſages ſont animés de paſſions qui changent à chaque inſtant; mille têtes, dis-je, aveugles, antées ſur ce tronc démeſuré, dirigent au hazard les mouvemens d'une multitude de bras, dont les mains ſont remplies, les unes de vaſes fragiles, pleins de ſable ou de vapeurs; d'autres, d'ornemens que nous nommons Sceptres, Tiares, Couronnes; toutes enfin, d'une infinité d'objets bizarres de la fole cupidité des Peuples qui l'adorent. * Sur ſa poitrine eſt écrit ce mot pluſieurs fois repété, ENCORE. † Sur le globe ſuſpendu, qui lui ſert d'Autel, paroit un nombre prodigieux d'animaux que leur extrême petiteſſe, en comparaiſon de cette maſſe, & le grand éloignement, rendent preſqu'imperceptibles. Animés par le ſouffle qui ſort des bouches du Géant, on les

* Je crois que Pilpai a pris modéle de cette peinture ſur une Idole à peu près de même figure que l'on adore au Japon.

† Ce mot marque l'avidité de l'Interêt.

voit d'une activité ſurprenante; la longueur des chaines qui les attachent à l'Idole, leur laiſſe aſſez de liberté pour parcourir le globe qu'ils habitent; les uns paroiſſent unis des mêmes liens, & ſe mouvoir de concert; d'autres, par des efforts contraires, s'empreſſent à rompre leurs communes attaches; quelques-uns de ces animaux, malgré leur petiteſſe extrême, occupent ſeuls de grandes places ſur cette boule; ils y paroiſſent encore inquiets & trop reſſerrés; chacun d'eux eſt occupé à repouſſer l'enceinte de ſable dont il s'environne; le plus grand nombre d'autres rebuts de cette fourmilliére ont à peine la liberté d'occuper chacun le petit eſpace que peut meſurer leur corps: perſécutés, chaſſés par ceux de leur eſpéce, ils errent çà & là; on en voit d'un autre côté acharnés avec fureur à s'entre-détruire, pour ſe rendre maîtres, ou d'une place vacante, ou pour en chaſſer les poſſeſſeurs. Une grande quantité de ces petits animaux, emportés par des vents impétueux, tombent comme des nuées de ſauterelles, dans l'abime obſcur & fangeux qui eſt aux pieds du Coloſſe; d'autres, prêts à s'y voir précipités, tâchent de reſ-

ter attachés à la ſurface gliſſante qui les ſupporte ; pluſieurs même ſe précipitent par les imprudens efforts qu'ils font pour parvenir, à l'aide de leurs chaines & de celles des autres, vers les mains de cette Divinité, dont ils attendent des dons : enfin, la courte durée de ces inſectes, à peine éclos, eſt marquée par l'écoulement de quelques goutes d'un Clepſidre.*

Voilà, Prince, la Divinité monſtrueuſe qu'adorent les Habitans de nos Iſles malheureuſes ; tels ſont les attributs de ſon pouvoir & de ſon culte, ſon nom eſt l'Interêt. Ce n'eſt point, helas ! celüi que je vois regner dans ces lieux fortunés ; celui qui, fils de la Nature, ne montre aux hommes que des biens ſolides, & des moyens aſſurés & faciles de les aquerir ; celui qui ne leur inſpire que les déſirs légitimes de la conſervation commune d'un bien-être toujours préſent ; c'eſt un feu ſacré que vous ne laiſſates jamais éteindre, & que vous entretenez ſans peine : notre funeſte Interêt, au contraire, ne nous offre que des appas trompeurs, qu'une vaine ombre de biens, vers leſquels il nous conduit par des

* Horloge d'eau.

routes fauſſes, pénibles & dangereuſes, qui nous rendent réellement malheureux, ſans jamais ralentir les tourmens de l'eſpérance que nous avons de ceſſer de l'être.

Mais conſidérons de plus près cette Idole. Le vuide qui l'environne, par la contrariété la plus étrange, eſt ſon Temple, c'eſt-à-dire, une demeure conſacrée à ſon culte; & la terre preſqu'entiére, ſon Autel; ces animaux ſi petits & ſi foibles, ſont les Hommes, ſes ſacrificateurs & ſes victimes: ils ſe plongent dans les malheurs pour y chercher la félicité; ils ſe livrent aux plus grands maux dans la vaine eſpérance de s'en délivrer. * Cet amas confus de frivolités, qu'il tient dans ſes mains, ſont les libéralités, les faveurs que les Mortels attendent de lui, & qu'ils obtiennent rarement: la courte durée de leur vie ne les empêche pas de reſter attachés à ce Fantôme, même au delà du trépas.

Voici, Prince, de quelle maniére on dit que la Propriété, épouſe ſucceſſive du Pouvoir arbitraire & du Sort, mere de ce Monſ-

* Comme Fadhilah préſume que Zeinzemin ne ſait ce que c'eſt que Temple, ni Prêtre, ni Victime, il lui explique ce qu'il entend par ces termes.

tré cruel, & marâtre de la triste Indigence, établit le pouvoir de ce fils. Assise sur un amas de biens devenus inutiles, elle adresse ces paroles à cette fille infortunée qui lui demande quelque secours: Pourquoi le Sort t'a-t'il donné le jour, lorsque mes bienfaits sont distribués? Mes dons sont irrévocables; tu n'as plus rien à prétendre sur la terre: vois ces campagnes fertiles, ces arbres couverts de fleurs & de fruits; il ne t'est plus permis d'y toucher. J'en ai fait le partage de mon fils bien-aimé; tu ne dois plus rien attendre que de lui; mérite ses faveurs par d'immenses travaux. L'affreuse nécessité de périr, ou son utilité, & la tienne, voilà tes guides; choisis. Ton frere n'exige point d'amour, de tendresse, ni de zéle: maître de tout, ta perte est inévitable sans ses secours: une invincible loi t'oblige de lui prêter les tiens: s'il ne t'est pas libre de les lui refuser, il ne doit t'en savoir aucun gré. Veux-tu que ces moissons appaisent la faim qui te dévore? amasse-les sur ses greniers, & attens de ses libéralités quelque légére portion pour ta subsistance: veux-tu voir renaître cette abondance que tu envies? cultive à force de bras, ces campa-

gnes, défriche cette terre inculte, desséche ce marais, perce cette montagne, tire-en les marbres & les métaux, érige des Palais à l'Oisiveté & à la Mollesse, mes compagnes: si les forces de ton bras ne suffisent pas, consulte l'Industrie, emprunte de ses conseils, les moyens de te rendre utile, multiplie les besoins du Riche en multipliant des plaisirs que tu ne gouteras point toi-même; invente les moyens de rendre sa demeure commode: les sueurs & les travaux sont ton partage; imagine, si tu peux, des expédiens pour remuer ces masses, façonner ces métaux; fais sortir de ces matiéres informes, des copies de tout ce que la Nature offre aux yeux de plus charmant: telles sont les uniques ressources qui te restent. Tu ne posséderas rien sur la terre, ô Partie infortunée des Mortels! que ce que ton adresse saura rendre nécessaire à celui qui posséde beaucoup. Esclave comme toi de l'Interêt, ne crois point l'émouvoir par le triste appareil de ton sort indigent; son cœur sera insensible à la Pitié; que l'Interêt & la Cupidité t'animent comme lui, vens-lui cher des services, que son indolence, & l'impuissance ou l'incapacité de soutenir par lui-

même le poids de ſes affaires, lui rendent néceſſaires.

De telles diſpoſitions, Prince, devoient inſpirer aux hommes une fureur deſtructive, capable d'en éteindre l'eſpéce. On les vit à l'inſtant de cet injuſte arrêt, s'empreſſer à rendre les honneurs divins au Monſtre, d'une avidité égale à ſa taille giganteſque: les paſſions qui animent la multitude de ſes viſages, paſſerent dans les cœurs de ſes adorateurs : alors la terre entiére ne ſuffit plus pour nourrir ſes Habitans; bientôt un ſeul Particulier envahit d'énormes poſſeſſions, & arracha au reſte des humains les choſes même les plus néceſſaires à la vie : mais tout inſenſible qu'il eſt au malheur des autres, il ſe feroit bientôt vu dans l'impuiſſance de jouir des fruits de ſa rapacité, ſi la pauvreté ne lui avoit fait trouver des ſecours forcés; il ne dut plus qu'à l'affreuſe miſére des autres, les ſoulagemens que la Nature tendre & compatiſſante, inſpiroit aux hommes de ſe communiquer.

Le croiriez-vous, enfin, ô heureux Zeinzemin! les hommes preſque nulle part ne s'entre-aident parce qu'ils s'aiment, mais parce qu'il faudroit périr ſans cela : voilà

quels ſont chez nous les triſtes liens de toute ſociété; voilà l'affreux principe de nos vertus & de nos vices. L'eſpérance ou la crainte nous portent à des ménagemens ou à des excès.

Sans doute que dans les premiers tems, chez la Partie des Mortels, favoriſée des dons de cette Divinité aveugle que nous nommons Fortune, ceux en qui la crainte de s'en voir dépouillés, domina, ne virent dans les autres que des ennemis jaloux qu'il falloit opprimer, retenir dans leurs baſſeſſes, ou détruire : d'un autre côté le malheureux en qui le vif ſentiment de ſes miſéres, & la crainte de s'y voir perpétuellement enchainé, l'emporterent ſur toute autre conſidération, ne vit plus dans le poſſeſſeur d'un riche héritage, qu'un injuſte uſurpateur, un violateur des droits de la Nature, ou celui en faveur duquel elles avoient été violées au préjudice des autres. Il appella de cette tirannie à ſon propre déſeſpoir. Animé de l'eſpérance, ou de ſortir d'une vie languiſſante, ou d'en faire ceſſer les douleurs, il s'arma contre celui qu'il crut heureux à ſes dépens; & celui-ci frémiſſant de crainte de ſe voir arracher ſes

biens, & précipité dans la fange d'où l'autre s'efforçoit de ſortir, combattit avec autant de rage pour ſa défenſe, que l'autre pour ceſſer de vivre infortuné.

Ainſi, comme du choc violent de deux rochers, jaillit une infinité d'étincelles, de l'oppoſition de ces ſentimens impétueux, nâquirent les forfaits & les crimes; & de même qu'on voit les flots d'une mer en furie, ſe pouſſer & s'entrechoquer pour occuper de nouvelles places, comme ſi ſon vaſte ſein ne pouvoit les contenir tous, on vit les hommes ſe diſputer avec acharnement un morceau de terre: tels durent être les premiers effets de la Propriété & de l'Interêt, & les premiers ſacrifices offerts à ces cruelles Divinités.

Je viens, Seigneur, de vous expliquer l'origine du Scélératiſme & du Brigandage, je vais vous raconter comment de cette même ſource ſortirent les vertus que révérent les foibles humains.

Le culte monſtrueux de l'Interêt une fois établi, voici comment l'Erreur & le Menſonge en ordonnerent les cérémonies, & gouvernerent la terre par une foule de Préjugés.

Les hommes réfléchissant enfin sur des maux qui ne faisoient qu'empirer leur condition, chercherent des moyens plus doux, les uns pour conserver ce que le sort leur avoit donné en partage, les autres pour obtenir des secours : ceux en qui les passions se trouverent moins vives, en donnerent l'exemple aux autres ; mais oubliant la cause premiére de leurs fureurs précédentes, ils en eurent horreur & s'en excuserent sur la Nature même ; ils crurent que le cœur humain naissoit impregné de leurs poisons, avec une cruelle soif d'avoir, & un panchant pervers à la rapine. Le pere, peu attentif aux premiéres impressions de ses funestes exemples sur l'âge le plus tendre, voit ses enfans se disputer avec colére une place au Soleil, un chétif amusement ; il les croit, comme soi, d'une nature méchante & corrompue, parce qu'il n'a pas remarqué qu'en mille occasions ses dons, ses préférences versent sur eux les premiéres semences de la contagion, dont ses peres l'ont infecté lui-même.

Sur ces principes les hommes raisonnerent, ou agirent comme s'ils avoient raisonné ainsi : Nous naissons méchans ; mais

quelque dépravés que nous ſoyons, nous ſommes ſenſibles aux bienfaits ou aux careſſes de la reconnoiſſance; les ſoins de nos Peres, & nos ſoumiſſions à leur volonté, nous le font éprouver. Agiſſons de même, dit l'Indigent, envers celui que le ſort a placé avantageuſement; tâchons d'obtenir de lui, par des égards flatteurs, des ſecours qu'il nous couteroit trop cher de prétendre obtenir par force. Le Riche dit: N'irritons point le Malheureux, ne lui faiſons point ſentir la rigueur de ſon état; eſſayons même, au moyen de quelques légéres recompenſes, d'en tirer des ſervices. Donnons, dirent les uns & les autres, ces exemples de modération & de retenue à nos enfans, reprimons dès cet âge tendre, les mauvaiſes inclinations qu'ils apportent en recevant le jour. En raiſonnant ainſi, ils n'apperçurent pas, je le repéte, que des motifs auſſi imparfaits laiſſeroient toujours aſſez d'irrégularité à leurs actions, pour porter dans les cœurs qu'ils veulent former, un levain funeſte qu'ils s'obſtinent de croire naturel.

C'eſt de la ſorte, Prince, qu'un léger rayon de vérité, à côté de l'erreur, donna l'Etre

à la plupart de nos Vertus ſociales, vertus factices que la ſeule conſidération d'un vil interêt fait pratiquer, ſans que le cœur y ait aucune part. Le Favori de la Fortune, ne ſe voyant plus diſputer ce qui lui étoit injuſtement échu, prit pour le Pauvre quelques ſtériles ſentimens de pitié, auxquels il ajouta quelquefois des ſecours paſſagers, & ſe crut par-là quitte envers l'humanité. Quelques libéralités prirent bientôt les titres faſtueux de générosité, de faveurs & de graces. Le Riche, le Puiſſant ſe crut au-deſſus du reſte des hommes, à proportion qu'il s'imagina leur être utile, ou en état de leur nuire par des refus. Ceux qui en eſpérerent ou en reçurent quelques dons, rechercherent à ſe le rendre ou à ſe le conſerver propice par des ſoupleſſes qui favoriſaſſent cette erreur. Telle fut la premiére origine des rangs, des dignités, des grandeurs, trophées fragiles que la miſére affamée érigea à ceux qu'elle vit épris de ces fumées; & ceux-ci enivrés, furent ſouvent dupes de ces égards peu ſincéres : ſouvent auſſi, à leur tour, les Grands les paient de mépris & de dédains mortifians pour ceux qui leur offrent ce vain encens; mais leur

orgueil, leur fierté inſpirant de la jalouſie à leurs pareils, ou cauſant la déſertion de leurs cliens, leur rendit néceſſaire l'uſage d'une vertu que nous nommons modération dans la proſpérité ; quelques revers les en inſtruiſirent, ou bien le déſir de s'attacher un plus grand nombre de Partiſans, les rendit affables, au moins, par oſtentation.

Le plus grand nombre des hommes, & partant les plus malheureux, ceſſerent, à la vérité, d'être jaloux du ſort des premiers, quand ils les virent trop élevés pour y pouvoir atteindre ; mais envieux du dégré de faveur de quelques-uns de leurs égaux près de ces Grands, s'empreſſant de les prévenir, ou de les ſupplanter, ils enchérirent ſur les hommages intereſſés de leurs rivaux ; & ce vulgaire en eſt venu à ce dégré de folie, de ne vouloir trouver du mérite que dans ceux qui poſſédent beaucoup. Il attribue aux Idoles qu'il encenſe, toutes les vertus chimériques que ſon utilité lui fait révérer : l'Inférieur nomma les baſſeſſes auxquelles il ſe ſoumit près du Supérieur, zéle, amour ſincére, fidélité, attachement.

De ce commerce de vertus illuſoires, ſous leſquelles ſe cache l'interêt particulier, qui

n'aime que ſoi-même, & feint d'aimer le reſte des hommes, ſe formerent mille petits vices, qui ont beſoin du contrepoids de mille autres vertus minucieuſes, que les Grands & les Petits regarderent comme des moyens d'augmenter, d'affermir, d'avancer leur fortune. Au faſte, à la vanité, à l'arrogance, à la groſſiéreté, on oppoſa la politeſſe, la décence, la gravité, la fermeté, la dignité.

L'eſtime que les premiers voulurent aquerir chez les Peuples, & le Peuple près de ceux qui tiennent les premiers rangs, exhala le Point d'honneur; mais ce Point d'honneur, de conſidération, eſt une pouſſiére, une vapeur agitée par les vents contraires de mille opinions; quelque choſe enfin qui ne peut ſe définir que par une idée vague, attachée à quelque objet auſſi volatile: chaque rang, chaque condition, chaque ſexe même ſe pare de cette étiquette indéchiffrable; chacun veut ſe faire reſpecter & valoir à proportion du mérite qu'il ſe croit, &, pour y parvenir, feint d'avoir pour les autres les mêmes égards. Cette même idée de mérite eſt encore affichée à tant d'objets ou d'actions oppoſées, que qui croit

croit ici ſe mettre en quelque réputation, ſe fait mépriſer, & ailleurs ſe fait conſidérer par le même ridicule. Les hommes ſont ſi bizarres dans leurs procédés, que tout déſireux qu'ils ſont de la fumée d'une vaine gloire qu'ils ne peuvent obtenir que des autres, ils inſultent à celui même duquel ils attendent ce parfum. Ceux, au reſte, qui ſavent ſaiſir le vrai moyen de ſe faire eſtimer, c'eſt-à-dire, qui ſavent ſe parer de ce qui eſt le plus en crédit dans l'opinion des hommes, font bien de s'en ſervir pour ſe maintenir, ou pour s'élever au-deſſus de la miſére : cette conduite eſt une vertu que nous nommons Prudence, par oppoſition aux folies d'une ſotte vanité qui ſe rend odieuſe.

Toutes ces frivolités ne ſont que les premiers acheminemens au bien-être parmi les hommes : il eſt encore bien d'autres démarches pour y parvenir. Je ne m'arrêterai qu'aux plus importantes. Comme aucun ſecours, aucun bien réel ou idéal ne s'accorde plus *gratis*, & tous les cœurs étant plus enclins que jamais à l'ingratitude, les principales vertus devenues néceſſaires, ſont la probité, la bonne foi, c'eſt-à-dire, des diſ-

positions à ne point frustrer les autres de ce qui leur appartient, à ne point leur nuire, ni ouvertement, ni par ruse, à remplir exactement ses promesses, ou les obligations auxquelles on s'est soumis. Ces sentimens ne sont ordinairement inspirés que par la seule considération qu'on ne voudroit pas recevoir soi-même un pareil traitement. On sait un gré infini à ceux qui observent ces préceptes. Je demande si les hommes devroient avoir besoin de pareilles leçons, n'étoit la mauvaise économie de la plupart des sociétés ? De pareilles vertus ne font-elles pas la honte de notre espéce ? Un homme mérite-t'il des louanges pour n'être pas un perfide, un traitre, un voleur, un brigand, tel qu'une bête féroce qui raviroit même à ses Petits la proie qui les alimente ? ou devroit-il être exposé aux dangers qui l'induisent à ces crimes ? Cependant combien de fois l'interêt ne donne-t'il pas atteinte à ces foibles restes d'humanité ? Combien ne faut-il pas d'examens pour s'assûrer que celui avec lequel nous traitons, est ce que l'on nomme honnête homme ? Combien de garants pour prouver qu'il l'est, ou pour l'obliger au moins à agir comme s'il l'étoit ?

Et c'eſt par ce même interêt qu'on l'y engage ; c'eſt ce même motif honteux qui forme les fragiles liens d'amitié ou d'alliance entre les Particuliers, en preſcrit les devoirs ; il aſſemble également, ou diſſoud les factions, les partis, les cabales les plus odieuſes.

Enfin, Prince, il ſeroit infini de vous faire une énumération exacte de toutes les pratiques, de toutes les conſidérations auxquelles une multitude d'interêts compliqués & d'intrigues entortillées, fit donner le nom de vertus, auſſi-bien qu'il ſeroit impoſſible de déterminer les nuances de ces coloris des vices. L'inconſtante viciſſitude de tous ces mobiles du cœur humain, forme un concours de déſirs, de vues, de projets, dont le mêlange produit les événemens les plus inattendus, les révolutions, les cataſtrophes les plus étranges ; accidens que la plupart des hommes attribuent à une fatalité aveugle, * parce qu'ils ont la mémoire ou

* Mr. de Voltaire, Siécle de Louis XIV. édit. Berlin, tome 1. page 465. attribue à cette ſorte de fatalité, les révolutions politiques, qui n'arrivent ſouvent que par le caprice d'un Moine, d'une Maîtreſſe, d'un Favori, d'un Miniſtre, qui gouvernent nos maîtres. Il ne s'eſt pas rappellé l'influence que peut avoir ſur le ſort des Nations, une inſolence telle que celle du Jéſuite Eſpagnol, qui dit à un Grand : Vous me devez du reſpect ; je vois votre Souveraine à mes pieds, & tiens

la vue trop courte pour démêler quel eſt le premier caprice de la fantaiſie humaine, qui a donné le branle à ces mouvemens extraordinaires, ou qui en change ſubitement les directions; & ce qui vous étonnera encore, c'eſt que ſouvent le plus bizarre de ces caprices, méne à des dénoûmens, ou plus heureux, ou plus tragiques que tout ce que la prudence ou la malignité des Mortels pourroit concerter avec art.

Vous voyez, ſage Prince, dans l'état actuel du genre humain, quel prodigieux appareil de foibles motifs il a fallu aux hommes pour s'empêcher d'être méchans, ou pour tempérer leur malice; combien de précautions pour s'en garantir, parce qu'ils ont manqué ou détruit l'unique & ſolide moyen de devenir bons, ou de ne point ceſſer de l'être.

Mais pour fortifier toutes ces vertus artificielles, on tâcha d'y accoutumer l'homme dès l'enfance. Quelques-unes ayant pris racine dans ſon cœur, à côté des vices qu'on y croyoit innés, on s'imagina par la ſuite

votre Dieu dans mes mains. Il ne s'eſt pas ſouvenu de la paire de gants qui avança la diſgrace de Milord Marleborough, & contribua au ſalut de la France.

que ces vertus étoient aussi des productions naturelles du même fonds; & lorsque rien ne s'offrit à son ame avant la vénération qu'on lui inspira pour certaines opinions, ni avant l'apprentissage de quelques pratiques, il se persuada lui-même que ces préjugés étoient autant d'éternelles vérités.

Voilà, je le repéte, la multitude d'erreurs, ou plutôt l'enchainement de conséquences d'une seule méprise qui composent le tissu de la Morale.* Je ne confonds point la nôtre, ô grand Prince! avec ces divines maximes si sagement pratiquées dans ces heureuses Contrées, avec cette lumiére vive & pure, qui se rend sensible aux yeux les moins pénétrans, & qui brilleroit chez nous dans toute sa splendeur, si la Nature rentroit dans ses anciens droits.

Notre morale, appuyée sur les débiles fondemens des conventions tacites, & des préjugés dont je viens de vous entretenir,

* Il y a long-tems que l'on demande & que l'on cherche une Morale mathématiquement démontrée; celle que Pilpai oppose à la nôtre dans tout ce Poëme, est, peut-être, la seule susceptible de cette démonstration, puisqu'il indique la cause premiére de tous les maux qui inondent la terre, & le seul remède spécifique qu'il seroit possible d'y apporter.

modéra, à la vérité, les fureurs du Scélératiſme & du Brigandage, en rendant toute action violente, odieuſe; mais elle ne détruiſit point la cauſe fatale qui contraint ſouvent le malheureux à y avoir recours: elle devoit trouver des moyens ſûrs de faire ceſſer toute miſére, & elle ne s'appliqua qu'à chercher d'inutiles conſolations que n'écoutent ni la faim, ni la cupidité ; elle n'oppoſe au crime que d'inefficaces exhortations, motivées par la honte, ou par des ſpéculations idéales de biens peu capables de balancer un ſentiment actuel de douleur, ou des déſirs excités par la préſence d'un objet attrayant. Il fallut donc donner aux préceptes de cette Morale une force menaçante qui inſpirât la crainte. Ils devinrent des loix qu'il ne fut plus permis de violer, qu'en ſubiſſant des peines plus rigoureuſes que le mal qu'on voudroit éviter en leur deſobéiſſant; mais alors, ſemblables à de timides reptiles, les forfaits ſe cacherent comme ſous l'épais feuillage de cette forêt de préceptes & de préjugés; ils ſe couvrirent de toutes les machines inventées pour les détruire, & s'en armerent quelquefois.

On vous a parlé, Seigneur, d'une Auto-

rité ſuprême, établie chez nous pour le maintien des loix, & qui a la force de contraindre les hommes à les obſerver. Pour tracer une peinture exacte de cette Puiſſance, & de la façon dont elle exerce ſon pouvoir; permettez-moi de vous faire récit de ce que j'ai remarqué dans une de nos principales Iſles mobiles, auſſi ſinguliére par ſa figure, que par ſon gouvernement.

Cette Iſle eſt un vaſte terrain circulaire, qui environne un grand lac, au milieu duquel eſt une autre petite Iſle, environnée elle-même de pluſieurs enceintes de terres, ſéparées les unes des autres, par des eaux larges & profondes, qui ſe répandent autour. Les plus intérieures de ces enceintes s'élévent par dégrés les unes au-deſſus des autres: le terrain en eſt auſſi par dégrés plus riche & plus fertile; elles communiquent toutes entr'elles par des ponts ſans parapets, extrêmement étroits & d'un paſſage dangereux. Le plus extérieur de tous ces cercles eſt le plus ſtérile & le plus bas, quoique le plus peuplé. Les Habitans y ſont miſérables, & le travail le plus pénible leur fournit à peine chaque jour une très-chétive ſubſiſtance: auſſi s'empreſſent-ils de paſ-

ſer dans une autre enceinte, où ils ſe trouvent plus commodément pour la vie ; mais à des fatigues qui ne diminuent que peu ou point du tout, ſe joignent de perpétuelles inquiétudes de retomber dans leur premiére condition. S'ils peuvent encore ſe rapprocher du centre, alors leur état, plus fixe & plus certain, devroit leur faire gouter quelque repos, ſi des concurrens, des envieux de leur ſort, la proximité d'une ſituation qu'ils imaginent encore plus heureuſe, ne leur faiſoit naître de nouveaux déſirs, & ne leur inſpiroit à eux-mêmes les paſſions qu'ils redoutent dans les autres. Il y a donc chez ces Peuples, avec des mœurs qui ne différent point des nôtres, une perpétuelle concurrence pour changer de demeure : auſſi à l'entrée des ponts étroits qui y conduiſent, voit-on une foule de perſonnes faire des efforts pour paſſer ; mais les uns ſont repouſſés par l'affluence ; d'autres, à moitié chemin, ſont obligés de retourner ſur leurs pas, ou ſont précipités par le choc de ceux qui marchent à leur côté, ou qui les croiſent : tel eſt parvenu à l'iſſue du pont, qui la trouve fermée par quelque obſtacle, ou par l'oppoſition de ceux qui la gar-

dent; très-peu enfin parviennent à s'établir dans une Contrée meilleure que celle qu'ils veulent quitter; un plus grand nombre, dépouillés de ce qu'ils possédoient dans une terre fertile, sont obligés de repasser sur un terrain sec & aride.

Vous jugez, Prince, quelle confusion horrible regneroit dans cette Isle, si des loix appuyées d'une Autorité absolue, ne régloient & ne modéroient le flux & reflux de cette vicissitude; mais c'est à cela seul qu'elles bornent leur emploi: elles devroient faire qu'il n'y ait que des heureux autant que le permet la condition des Mortels, ou au moins mettre plus de proportion entre les dégrés de fortune, & imposer des bornes à l'avidité des Particuliers: elles se contentent de marquer les voies permises de satisfaire cette avidité; c'est à quoi se reduit leur tout-puissant pouvoir dans les principes de la Morale sur lesquels elles sont établies.

Je reviens, Seigneur, à la souveraine Puissance qui gouverne dans ces Contrées; la Personne en qui elle réside, habite la petite Isle qui fait le centre commun de toutes les autres; elle est aussi le centre de l'a-

bondance & des plaiſirs ; mais ſes bords ſont eſcarpés de toutes parts en précipices fameux par la chute inopinée de pluſieurs de ſes Habitans, enivrés de leur proſpérité, ou par une ambition démeſurée : l'accès en eſt très-difficile, & la ſortie périlleuſe. Le maître de cette petite Iſle, par la conſtitution même de la Société où il domine, & par les honneurs importuns dont l'accablent ceux qui l'environnent, eſt obligé de demeurer oiſif; il n'eſt acceſſible qu'à un très-petit nombre de gens que l'on nomme Courtiſans ou Miniſtres, qui ont ſoin d'écarter de lui le reſte de la multitude; il eſt élevé dès ſa plus tendre enfance, dans les préjugés qui regnent chez ſes Peuples, & dans ceux qu'ont interêt de lui inſpirer les gens qui l'environnent; il eſt contraint de ne rien voir par ſes yeux, ou l'on en détourne adroitement ce qui pourroit lui inſpirer le déſir de connoître; il eſt aſſujetti à ne rien dire, à ne rien ordonner qu'à ceux, & que par l'organe de ceux qui l'obſédent. Quelque abſolue que ſoit ſon autorité, quelque ſages que ſoient ſes intentions, il ne peut preſque rien commander qui ſoit ponctuellement exécuté, ſinon ce

qui touche immédiatement ſa perſonne, ce qui intereſſe ceux qui exécutent ſes ordres, ou ce qu'on ne peut lui cacher. Souvent ſe fiant aux marques de reſpect & de ſoumiſſion qu'on lui témoigne, il ſe croit obéi, & il n'en eſt rien. On ne lui parle que du bonheur de ſes Peuples, de leur affection pour ſa perſonne, de la proſpérité de ſon regne; on ne lui parle que du bien public, de la gloire de la Nation, de ſa propre grandeur; on ne l'entretient que de ces idées vagues qui n'ont rien de réel; on ne délibére, on ne forme devant lui que des projets qui paroiſſent tendre à ce but; & on lui fait en conſéquence, approuver des ordres tiranniques, conçus dans les termes d'une tendreſſe paternelle, qui colore les vues intereſſées du Miniſtre, ſon ambition, ou celle des Grands; on a ſoin d'écarter ceux qui pourroient diſſiper l'illuſion: s'ils parviennent à lui montrer le contraire de ce qu'on s'eſt efforcé de lui perſuader, on lui repréſente ces perſonnes comme des ſéditieux, des mutins, qui veulent donner atteinte à ſon pouvoir. On ne lui découvre que la ſuperficie des affaires; veut-il les approfondir? on les entortille, on les

lui déguiſe, on lui en rend l'examen pénible & laborieux, on lui offre adroitement des plaiſirs qui le diſtraient; on le contraint ainſi à ſe repoſer ſur gens qui ſavent profiter de cette confiance, ou qui s'excuſent auprès du Peuple de ce qu'il y a d'odieux, ſur la volonté abſolue du Prince. Veut-il parcourir ſes Etats? on a grand ſoin de ne le conduire qu'où l'on ſait qu'il ne ſera point offenſé de ſpectacles affligeans. Voudroit-il étendre ſes dons juſqu'aux extrêmités les plus reculées de ſon domaine? ils ſont retenus par tant de mains, que jamais ils n'y parviennent: la flatterie lui exagére tout ce qu'il fait pour le bien de ſes Sujets; elle lui fait meſurer ſes bienfaits, non ſur le nombre des perſonnes qui s'en reſſentent, mais ſur la grandeur de ſes largeſſes; on lui fait entendre que la plus grande marque d'un pouvoir abſolu, eſt d'élever un Sujet au ſuprême dégré d'honneur, ou de l'en faire décheoir; mais on lui cache ſoigneuſement l'impuiſſance où il eſt de rendre également tous ſes Peuples heureux. Un Roi, dit-on, eſt grand à proportion que ceux qui approchent de ſa perſonne, deviennent riches & puiſſans par ſes bienfaits. C'eſt ainſi que

l'ambition attire à elle toutes les libéralités du Prince : il donne par oſtentation, & comble de biens celui qui poſſéde déja des richeſſes immenſes. Ce Particulier obtient ſeul ce qui pourroit faire la fortune de cent mille perſonnes.

Vers le Monarque, comme le ſang vers le cœur, ſe portent, ſe raſſemblent toutes les richeſſes de l'Etat ; mais ce ſang reverſé ſans économie, regorge en certains vaiſſeaux, ne ſe porte qu'en très-petite quantité dans d'autres, & laiſſe toujours les extrêmités dans une froide paraliſie, ſans force, ſans vigueur.

Telle eſt à peu près, ô Prince ! le triſte état des Potentats qui nous gouvernent ; telle eſt entre leurs mains la ſouveraine Puiſſance. On oſe, après cela, comparer à une Divinité bienfaiſante, une foible ſplendeur, dont les rayons interceptés par quelques corps environnans qui les abſorbent, portent à peine leur influence au delà de leur ſource. Qu'eſt la grandeur de ces Souverains, comparée à la vôtre, ô Zeinzemin ! Quels Protecteurs d'une Patrie délabrée, eſclaves de la flatterie & d'une vaine ombre d'autorité que poſſédent des Grands ou des Mi-

niſtres inſolens, qui deviennent eux-mêmes eſclaves de leurs propres créatures, comme les Peuples le ſont de la miſére & du joug qui les opprime ſous le nom d'un maître qui les croit heureux! Si quelques-uns de nos Monarques tentent de gouverner eux-mêmes, & ont aſſez de capacité & de courage pour ſe charger de ce fardeau, combien de difficultés ne trouvent-ils pas à rompre les fers de cette honorable captivité? combien d'obſtacles ne rencontrent-ils pas quand ils veulent rendre à l'humanité les ſervices généreux qui leur méritent véritablement le titre de Héros? combien de réſiſtances à vaincre de la part d'une infinité de volontés dépravées par les préjugés & les vices? Quelle force! quelle ſublimité d'ame pour n'être pas eux-mêmes infectés de ces préjugés, ou pour s'en dépouiller! Combien de fauſſes maximes, de coutumes foles ou pernicieuſes à détruire dans la conſtitution ordinaire des ſociétés qu'ils gouvernent? combien enfin de diſcernement pour ne pas juger eux-mêmes ſur des apparences trompeuſes, ni projetter ſur des moyens ruineux?

La ſouveraine Puiſſance dans quelques-

unes de nos Contrées, ſemble aux Peuples plus éclairée, plus vigilante, & ſon autorité plus douce, parce qu'elle eſt partagée entre pluſieurs têtes, & qu'elle laiſſe une apparence de liberté que l'homme idolâtre, toute imaginaire qu'elle eſt : ce pouvoir diviſé, ne change rien à l'inégalité monſtrueuſe que la propriété & l'interêt ont miſe entre les conditions ; & le malheureux n'a, tout au plus, dans ces ſortes de gouvernemens, que la triſte conſolation de pouvoir ſe plaindre hautement. Il y a quelquefois moins d'indigens que dans un Etat où regne un ſeul maître ; mais l'infortune eſt toujours le partage du plus grand nombre : les Peuples n'y ſont point eſclaves des caprices du pouvoir arbitraire ; ils n'en ſont pas moins ſoumis à la rigueur des loix, qui ſont partout à peu près, ou les mêmes, ou auſſi inſuffiſantes, auſſi incapables d'adoucir nos maux. Les maîtres que ces Peuples ſe donnent à leur gré, peuvent, en ſe conformant à la ſévérité de ces régles, opprimer le Peuple par principe d'équité, de devoir, & mériter des éloges en exerçant une tirannie contre laquelle on ne peut reclamer ſans abroger ces loix.

Enfin, ô grand Roi! cette Puissance qui devroit être la protectrice des droits de la Nature & de l'humanité, telle qu'elle est en vous, & qu'elle fut, dit-on, autrefois à la naissance de chaque Peuple, où l'autorité paternelle établissant une parfaite égalité entre les freres, montroit au reste de la Nation, l'exemple du plus doux des gouvernemens; cette Puissance, dis-je, après avoir été dans les tems de barbarie la proie du plus fort & du plus audacieux, un pouvoir presque aussi inhumain & aussi cruel envers ceux qui s'y soumettoient librement, qu'envers ceux que la force des armes rendoit ses esclaves, a pris dans les tems plus calmes, une teinture des vertus apparentes & des vices mitigés, selon lesquels les hommes se sont avisés de régler leur conduite.

Vous m'avez dit, interrompit Zeinzemin, que les richesses d'un Etat se rassembloient vers cette Puissance souveraine. A quoi tient-il donc, que dépositaire de ces biens, elle ne les reverse également sur les hommes, qui doivent être tous égaux à ses yeux, quelque prééminence que leur rang leur donne les uns sur les autres? Ou

si

ſi cette autorité n'a pas le pouvoir de faire rentrer les choſes dans l'ordre naturel, que ne laiſſe-t'elle ces richeſſes entre les mains de ceux auxquels il en eſt échu quelque portion? Vous me parlez auſſi de Peuples ſoumis par la force des armes, je ne comprens pas quelle eſt cette façon d'aſſujettir les hommes.

Les mêmes préjugés, Seigneur, répondit Fadhilah, qui ont mis des diſtinctions qui ne devoient point être entre les Mortels, en ont mis entre les profeſſions, les talens; ils ont avili les uns, & fait valoir les autres, comme ils ont avili l'ame, l'eſprit par l'ignorance & la groſſiéreté chez ceux qui ſe ſont vu les rebuts de l'humanité; ils ont réveillé, animé l'induſtrie chez ceux qui ont pu concevoir l'eſpérance de ſortir de la fange, ont élevé le courage & enflammé l'imagination chez ceux qui ſe ſont crus au-deſſus du reſte du vulgaire, & prétendent s'y maintenir.

On a nommé vils Artiſans, les perſonnes continuellement occupées à repouſſer la miſére, & qui ne ſont appliquées qu'à des travaux pénibles, ruſtiques, bas & ſerviles, qui n'ont beſoin que de la direction

d'un inſtinct naturel, un peu plus relevé dans l'homme que dans la bête. On a nommé Artiſtes, ceux qui ſe ſont rendu néceſſaires aux Riches & aux Pauvres, par l'invention de quelque commodité, de quelque ſoulagement pour les uns, & de quelque nouveau plaiſir pour les autres. On a nommé Sages, Savans, Légiſlateurs, Hommes d'Etat, ceux qui ont réfléchi, raiſonné, ſiſtématiſé, reduit en art, en préceptes toutes nos prétendues vérités, réglé nos pratiques, nos uſages, le méchaniſme de nos ſociétés, de notre gouvernement.

Chez vous, helas! l'ame libre, ſatisfaite dans tous les humains, dégagée des peines, des inquiétudes, des afflictions, comme de tout ce qui l'offuſque ou l'attriſte chez nous, ſe montre dans tous les Sujets, également vive, élevée, attentive, pénétrante; ſes facultés ſoutenues, fortifiées par un ordre, une ſucceſſion d'idées frappantes, toujours vraies, encouragées par un véritable amour pour ſon bien-être, exercent leurs fonctions avec un diſcernement exquis: le génie brille, à quelque différence près, également par-tout, heureux effet de votre excellente Police. Les ſervices que vos Citoyens ren-

dent à la Patrie, ſont par-tout également eſtimés: ce n'eſt qu'à elle qu'ils paient un tribut qu'elle leur rend avec uſure; perſonne ne travaille pour ſoi, qu'il ne travaille en même-tems pour la ſociété entiére, & celle-ci s'occupe toute de l'interêt de chaque Particulier.

Dans nos climats, au contraire, les interêts de la Patrie n'étant plus les nôtres, que dans un éloignement qui nous en rend les effets imperceptibles, nous lui rendons des ſervices dont l'importance n'eſt plus meſurée ſur la réalité des peines que nous prenons pour elle, mais ſur la dignité idéale de la Profeſſion que nous exerçons. C'eſt ſur cette conſidération ſeule que ſe meſurent nos ſervices, & ſur les beſoins actuels que ſe proportionnent nos recompenſes. Ainſi le Pauvre eſt contraint, par la néceſſité, de ſe contenter d'une fort modique rétribution; & le Riche, qui peut demeurer oiſif, ou ceux dont l'opinion a mis les talens en crédit, ſe font amplement payer de peines fort légéres. Or, la Puiſſance ſouveraine, qui a beſoin de l'aide de tous ces talens pour gouverner, verſe ſur eux des dons qu'elle eſt obligée de lever ſur les plus

malheureux : delà cette énorme diſproportion, avec laquelle les richeſſes de l'Etat qui coulent vers le Monarque, ſe répandent & ſe portent vers les parties qui ont la force de les attirer, ſans compter ce qu'en abſorbe la faveur ou l'avarice des Grands : delà cette fatale diſtinction entre les richeſſes de l'Etat & celles du Particulier.

Eſt-il poſſible de dire dans l'ordre naturel, que le cœur eſt foible, & les membres vigoureux, ou qu'un cœur plein de force, puiſſe laiſſer les membres ſans vigueur ? Cela arrive pourtant dans l'ordre de notre Politique, au moins alternativement : delà cet éloignement, cette eſpéce de haine du Sujet pour la Patrie, & cette dureté de la Patrie pour le plus grand nombre de ſes enfans. Qu'ai-je affaire, dit le Malheureux que l'on perſécute pour contribuer au beſoin de l'Etat, de ſa proſpérité, ſi elle eſt pour moi un néant ſans aucune influence favorable ? Qu'il périſſe ; ſes malheurs ne peuvent augmenter les miens ; peut-être même des débris de ſa chute retirerai-je quelque avantage. Qu'importe, dit le Politique, ou celui ſur lequel ne tombe point le poids de ce qu'exige le gouvernement,

que quelques milliers d'hommes périſſent de miſére, ou trainent une vie déplorable, pourvu qu'en général, la République ſoit floriſſante ?

Outre les ſecours que la Puiſſance protectrice, & des Peuples, & des Loix, emprunte de ſes Sujets pour entretenir le méchaniſme intérieur du gouvernement, elle eſt ſouvent obligée de les contraindre à prodiguer leurs biens, & de prêter leurs bras pour la défenſe de tout le Corps.

Dans les tems malheureux où les hommes s'aviſerent de partager entre eux les campagnes, les forêts, les pâturages, les animaux domeſtiques, les riviéres même, & les lacs, il ne ſe conſerva plus que quelque apparence d'union ou de concorde entre les branches de quelques familles, entre celles qui ſe trouverent raſſemblées dans une même Contrée, & s'accoutumerent à y vivre paiſiblement enſemble, parce que les interêts particuliers, quoique diviſés, n'étoient point alors aſſez conſidérables, ni aſſez multipliés pour porter les membres d'une même ſociété, à des ruptures ſanglantes, puiſqu'il s'obſerve quelque diſcipline même entre des brigands raſſemblés.

Mais à meſure que les Peuples changerent de demeure, & s'éloignerent les uns des autres, les Nations devenues reſpectivement étrangéres, ne ſe regarderent plus que comme des animaux de différente eſpéce. La fureur de s'approprier, modérée, retenue par quelques égards entre gens d'un même Pays, ſe crut tout permis contre ceux avec qui ils n'avoient rien de commun; chacun même penſa rendre ſervice à ſa ſociété, en détruiſant ou éloignant un autre Peuple de ſon voiſinage, en lui raviſſant la place qu'il occupoit. Delà, Prince, les guerres injuſtes & cruelles entre les Nations, maux terribles, qui coulerent de la même ſource qui cauſe les moindres animoſités, les moindres querelles entre nos propres enfans.

De quels traits, Seigneur, pourrai-je vous dépeindre ces horreurs, dont la voracité des animaux, même les plus cruels, ne firent jamais voir aucun exemple? Une eſpéce entiére ne ſe raſſemble point pour détruire l'autre. Deux Nations couvrent leurs frontiéres d'une multitude prodigieuſe d'hommes, plus ſerrés que les arbres d'une épaiſſe forêt; le fer brille; la fureur & la rage pouſ-

ſent mille cris menaçans, mille hurlemens affreux : on ſe rencontre, on ſe choque avec une impétuoſité aveugle : le ſang ruiſſele de toutes parts : bientôt les campagnes ſont jonchées de morts & de mourans, parſemées de membres épars encore palpitans. Au cliquetis des armes ſe mêlent le bruit des acclamations du parti qui ſe ſent ſupérieur, les gémiſſemens de ceux qui, percés de mille coups mortels & douloureux, ſupplient l'ennemi de les délivrer d'un reſte de vie plus inſupportable que la mort. De même que deux courans oppoſés d'une onde rapide qui ſe précipite des montagnes, accumulent leurs flots dans le vallon qu'ils inondent, juſqu'à ce que quelque ouverture leur donne un libre cours, telle on voit la victoire balancée, ſuſpendue entre deux partis acharnés : la terreur, la violence ou le poids de la multitude rompt la digue ; une troupe de timides colombes fuit avec moins de précipitation devant l'épervier, que ceux qui, un inſtant auparavant, couroient avec joie au dernier des dangers : diſperſés çà & là, les uns cherchent leur ſalut dans la viteſſe que leur imprime l'amour de la vie, réveillé par la crainte d'une

mort douloureuſe; les autres, la pâleur ſur le viſage, le regard fixe, la bouche béante, les cheveux hériſſés de frayeur, humblement proſternés, ſupplient l'ennemi, qui, ſourd à leur voix, leur plonge le fer dans le ſein, ou les charge des fers d'une honteuſe captivité. Rien alors ne s'oppoſant plus à ce torrent, il ſe répand dans des Provinces entiéres, brûle, ravage, maſſacre indiſtinctement tout ce qu'il rencontre. Les Habitans éperdus & tremblans, viennent vainement implorer le vainqueur : ou ſa vengeance, ou ſon avidité n'eſt point encore aſſouvie; le trépas ou l'eſclavage ſont les dures conditions qu'il accorde à ces infortunés. Si quelques-uns ſe renferment dans de foibles enceintes, ces murs, bientôt battus & renverſés par mille machines qu'inventa une malice rafinée, laiſſent un libre paſſage au tranchant de l'épée : l'enfant eſt égorgé dans les bras de ſa mere, & le même coup perce le ſein qui l'allaitoit, ou arraché de ſon berceau, il eſt jetté contre terre; le lait, & non le ſang qui jaillit de ſes tendres veines, trempe la main barbare qui le précipite & l'écraſe : un pere, pâle & tremblant, demande de mourir le pre-

mier de sa famille, & son cœur atteint d'autant de coups qu'il en voit porter à ses enfans, attend, en palpitant, celui qui va le délivrer du dernier des malheurs. On a vu, helas! des humains se baigner avec joie dans mille cruautés, insulter avec raillerie, aux malheureuses victimes de leur rage. Je passe rapidement, Seigneur, sur les traits affreux de cette peinture. La fureur, plus lasse que rassasiée de carnage, se ralentit : le vainqueur, au milieu des tas de cadavres & de ruines fumantes, s'endort ou se livre aux festins; tigres, vous avez près de vous dequoi y fournir abondanment; ou si vous avez en aversion ces mêts horribles, pourquoi égorgez-vous vos freres avec moins de répugnance que les animaux que dévore votre intempérance? Quelques malheureux échappés au tranchant du glaive, sortent demi expirans, des souterrains & des tombeaux où ils ont été chercher un azile contre la mort; ils trouvent quelque pitié près de leurs assassins. Quoi! Mortels sanguinaires, pouvez-vous être touchés de ces tristes restes? pouvez-vous faire cet honteux aveu de votre barbarie? Ce procédé bizarre est cependant traité de clémence;

ridicule vertu dans un injuste aggresseur, comme dans celui qui s'est attiré une offense, & modération qui ne devroit point être louée dans celui qui peut se venger d'une injure, toute injuste qu'elle est.

Vous savez déja, ô Zeinzemin ! pour quels frêles avantages, pour quel chétif butin, les hommes commencérent à se porter à ces détestables excès. Si quelquefois la nécessité les y contraignit, ils se firent bientôt une habitude, une gloire de s'y livrer sans prétextes & sans causes. A proportion que les plus hardis & les plus méchans se rendirent redoutables, même à leurs propres Compatriotes (car qui ne craint point de perdre la vie, est maître de celle des autres) autant ces téméraires se virent respecter des plus timides, & de ceux dont ils se dirent les défenseurs, ou la force : il n'y eut aucun honneur que ne s'attribua leur arrogance, soit près des leurs, soit près des vaincus: on prodigua à une féroce brutalité des titres, qui dans le vrai ne signifient que ce que sont ces ames cruelles, mais auxquels on attacha des idées honorables : on fit une vertu de la bravoure de l'intrépidité. Il est vrai que depuis que la guerre fut devenue

un mal néceſſaire, au moins pour une juſte défenſe, il fallut exciter une partie des hommes par des motifs de gloire ou d'interêt, à s'expoſer aux plus cruels dangers pour conſerver une Nation.

Mais pourquoi prodigua-t'on les mêmes honneurs à ceux dont les brigandages contraignirent les Peuples à repouſſer par la force une injuſte violence? Pourquoi même vit-on des Nations entiéres ſe diſputer l'honneur d'être la plus méchante? Ce furent, ſans doute, la crainte ou l'étonnement qu'inſpira la frénéſie, que l'on nomme valeur guerriére, autant que les ſervices qu'elle rendit à ceux qu'elle protégea ou enrichit, qui firent diviniſer cette manie, & le nom terrible de conquerant, qui devroit être le plus infame de tous les noms. Bien plus; les hommes par l'enchainement d'erreurs qui les précipiterent dans ces déſordres, & dans la néceſſité de ſubſiſter par des crimes, devenus odieux à eux-mêmes, ſe crurent odieux à la Divinité : ils firent des idoles de tout ce qui les épouvanta, ou leur fut utile, & pouſſerent la folie juſqu'à décorer l'Etre ſuprême de tous les attributs qu'ils révérent dans les plus dé-

testables créatures, les menaces effrayantes; la colére & une vengeance impitoyable.

C'est par la forte impression de ces préjugés sur les esprits, & en général par tous ceux qui excitent dans l'homme le désir de dominer, aussi-bien que par l'appas du gain, qu'il fallut engager des Citoyens qui ne tiennent plus à la Patrie par un amour sincére, à lui rendre des services périlleux; c'est encore pour cette raison, Seigneur, que la souveraine Puissance, laquelle chez la plupart des Peuples ne dut ses établissemens qu'à la cupidité d'aquerir, ou au besoin de se défendre par la force des armes, exige des Peuples dequoi entretenir de nombreuses armées, dequoi recompenser les chefs & le soldat, dequoi ceindre nos Villes frontiéres d'épaisses murailles & de fortes tours.

C'est encore par les mêmes préjugés, que ceux qui nous gouvernent, étant ce que nous sommes, gouvernés eux-mêmes, ou par la flatterie, ou par le malheureux esprit de propriété & d'interêt qui regne dans l'Univers, disposent des richesses, emploient les forces de la société au gré de leur ambition. Si à présent les Peuples

moins féroces, ne s'attaquent plus ſans ſujet; ſi même on a réglé dans quelles circonſtances les hommes peuvent légitimement s'égorger; je demande ſi la gloire de la Nation, ſa prééminence, ſes prétentions, mille autres prétextes que l'on nomme raiſon d'Etat, & plus que tout cela, la grandeur particuliére d'une ſeule famille, qui fait entreprendre des guerres ruineuſes, ſont dans la réalité autre choſe qu'un extérieur pompeux qui couvre nos miſéres?

Voilà, ô Zeinzemin! l'océan de maux, où, depuis que, ſéduit par les appas de la propriété, l'homme a abandonné la ſtabilité des principes de la Nature, il vogue ſans autre guide que l'erreur & le menſonge, perpétuellement battu des vents oppoſés des préjugés, des répugnances du bon ſens, des contrariétés de ſa raiſon avec ſon cœur, de ſes déſirs avec ſes actions, de celles-ci avec ſes vrais interêts, & de ces interêts avec ceux du reſte des Mortels. C'eſt ſur cette affreuſe plage que l'on voit une infinité de malheureux dans de frêles barques, agitées des flots de perpétuels travaux, de perpétuelles craintes, arriver au tombeau à travers les afflictions, les douleurs, ou hum-

blement aſſujettis à l'orgueil, à la vanité d'un plus Puiſſant, travailler à vaincre la réſiſtance de l'onde pour un maître dur & impérieux tranquilement aſſis; c'eſt là que l'on voit l'Ambitieux élevé ſur la pointe d'une énorme vague, environné de ſoucis dévorans, de projets futiles & téméraires, diſparoître avec cette montagne fluide; c'eſt dans cette mer parſemée des écueils de la jalouſie, de la haine, de la perfidie & de mille paſſions, couverte d'un faux calme, qu'on voit les hommes s'attirer, ſe pouſſer ſur ces bancs dangereux par des avis trompeurs, ou s'y conduire les uns & les autres par de déteſtables ruſes: ailleurs on les voit livrés à des courans rapides qui les entrainent vers des gouffres tournoyans qui engloutiſſent leurs eſpérances; tel qui vous a ſecondé tant que votre navigation a été heureuſe, vous abandonne ſur le point du naufrage; tel autre, prêt à périr lui-même, inſulte à votre malheur: le pere, & les fils même, ſacrifient à leurs ſuccès tous ſentimens de tendreſſe, ou flottant ſur les débris d'une fortune échouée, ils ſe refuſent des ſecours; tous, enfin, courent vers ce bonheur, qui leur ſemble une côte aſſurée; il fuit con-

tinuellement devant eux, ou leur ôte la vue du danger. La Morale n'offre aux plus prudens que la lueur incertaine d'un phare lugubre ; les loix, ſoutenues du ſouverain Pouvoir, n'ouvrent un port aſſuré pour perſonne ; & pour comble de maux, ces flots ſouvent teints & groſſis du ſang que fait couler le fer, laiſſent tomber dans leurs abimes une multitude de victimes d'une fureur deſtructive.

C'eſt, je crois, Prince, la triſte comparaiſon que l'on peut faire de nos mœurs avec l'état naturel de nos Iſles mouvantes ; mais outre cette inſtabilité de notre ſort actuel, nous ſommes tourmentés de bien d'autres incertitudes plus cruelles....

ARGUMENT

DU CHANT IX.

Zeinzemin eſt invité à venir être témoin d'une fête que célébrent les compagnons de Fadbilah, ſur le point de leur départ. Deſcription des préparatifs de cette fête. Le Prince demande l'explication de ces cérémonies: il les croit inutiles: il défend les ſacrifices ſanglans: il apprend à Fadbilah quels attributs ſes Peuples reconnoiſſent dans la Divinité; quels ſont les principes & les cérémonies de leur culte: il dévéloppe la cauſe des différens cultes des Iſles flottantes, & celle de leurs erreurs ſur les attributs divins. A cette occaſion Fadbilah lui décrit la formation d'une Iſle, nommée la Stérile: quelles ſont les mœurs de ſes Habitans; quelle eſt l'étendue de leur domination ſur tous les autres Peuples; & fait un parallèle de leurs procédés avec ceux des Habitans de l'Iſle que l'on nomme la Dominante.

NAU-

NAUFRAGE DES ISLES FLOTTANTES.

CHANT IX.

FADHILAH alloit pourſuivre ſon récit, quand ſes compagnons vinrent inviter le Prince à être témoin d'un ſpectacle nouveau. Le rivage étoit couvert d'un grand nombre de victimes, ornées de fleurs : on avoit préparé quantité d'offrandes de fruits, de liqueurs, de parfums, enfermés dans des vaſes précieux : on avoit apprêté tous les inſtrumens des ſacrifices, érigé des tribunes, des autels, ornés de ſtatues d'or & d'argent, & pompeuſement

décorés : chacun de ces autels étoit environné de barriéres & de limites, qui formoient autant de ſanctuaires ſéparés. Une foule de Peuple, accourue pour voir cet appareil, bordoit le tour d'une vaſte plaine, au milieu de laquelle ces Etrangers, autant par vanité, que pour faire honneur au Souverain, avoient dreſſé un trône, couvert des plus riches étoffes, où Zeinzemin ne voulut point s'aſſeoir; il ſe contenta d'un ſiége de gazon ſur une petite éminence, pour voir plus facilement toute cette pompe. Alors ſortirent ſéparément de chaque vaiſſeau, des troupes de perſonnes, qui, venant prendre ce qui étoit apprêté ſur le rivage, le portoient en cérémonie, chacune vers la place qu'elle avoit choiſie pour ſon Temple. Toutes étoient diſtinguées par leurs habillemens, toutes chantoient différentes himnes : on remarquoit encore quantité de perſonnes, dans chaque bande, les unes triſtes, pâles & défigurées, tant par leur air, que par leurs vêtemens pauvres ou extraordinaires; les autres pompeuſement vêtues, marchoient avec gravité. Arrivés près de leurs autels, les uns s'en approchoient avec confiance, d'autres s'en tenoient éloi-

gnés, debout ou proſternés; chacun, enfin, avoit une façon particuliére de marquer ſa vénération.

Que ſignifient toutes ces cérémonies, demanda Zeinzemin à ſon nouvel Ami, qu'il avoit fait aſſeoir près de lui? Seigneur, répondit Fadhilah, nous célébrons aujourd'hui une fête pour remercier la Divinité d'une heureuſe navigation, & la prier de nous accorder un pareil retour. Tous ces préparatifs que vous voyez, vont être conſumés en partie par le feu allumé ſur ces tables que nous nommons Aurels, en partie par les Chefs & par le Peuple, auquel il en ſera diſtribué quelque portion. Par la deſtruction des Etres vivans & inanimés, immolés ou offerts à la Divinité, nous reconnoiſſons ſon ſouverain pouvoir, ſon domaine abſolu ſur toutes les créatures; c'eſt par ces hommages que nous lui rendons avec ſes propres dons, que nous marquons notre reconnoiſſance; c'eſt en même-tems pour lui demander qu'il continue de répandre ſes libéralités, ou pour appaiſer ſa colére irritée par nos crimes. Ces différentes enceintes ſervent à ne pas confondre un culte qui lui eſt vraiment agréa-

ble, avec un culte profane, & qui l'offenſe. *

Quoique j'approuve, répondit Zeinzemin, ces expreſſions extérieures de reconnoiſſance, je ſuis ſurpris qu'il faille chez vous tant de démonſtrations, ſoit pour en réveiller le ſentiment, ſoit pour marquer la réalité d'une ſincére gratitude; il faut que les cœurs ſoient bien froids, & les eſprits bien ſtupides. Quoi donc, les hommes oublient-ils quelquefois qu'ils tiennent tout d'une Cauſe ſouverainement bienfaiſante? oublieroient-ils auſſi quelquefois qu'ils reſpirent? Ils lui demandent, dites-vous, de nouvelles faveurs, comme ſi cette

* Je n'aurois point traduit ce Chant de Pilpai, ni le précédent, ſi je n'avois conſidéré que ç'auroit été eſtropier ſon Poëme, ſi je n'avois fait réflexion que c'eſt un Indien qui parle des mœurs & des religions de ſon Pays, qui n'ont rien de ſemblable aux nôtres, & que cet Auteur prête ſes opinions à ſes Héros; ainſi on peut prendre ces deux Chants comme une ſimple rélation de voyageur, qui raconte les façons de penſer de différentes Nations. Au reſte, s'il en eſt des coutumes Aſiatiques comme Pilpai en parle, je conſeillerois aux Peuples & aux Potentats, chacun chez ſoi, que pour remédier à ces déſordres, ils raſſemblaſſent tous leurs livres de Morale, de Controverſe, de Juriſprudence, tous les papiers & parchemins que La Bruyére appelle honte de l'humanité, & qu'ajoutant à cet amas tous les habits de leurs Bonzes, Dervis, Faquirs & autres Bateleurs, ils y miſſent le feu avec ces deux Chants du Poëme de Pilpai, & ſe conformaſſent au reſte de ſa Morale.

Bonté ſuprême pouvoit ceſſer de l'être : ils penſent qu'elle interrompt ſes libéralités, parce qu'ils la croient ſuſceptible de colére & de reſſentiment. Mais je ne vois pas, ô ſage Fadhilah ! quel rapport, quelle proportion il y a entre les dons que nous lui voyons offrir, & ſa grandeur infinie.

A juger de la Divinité, même par nos propres ſentimens, comme je vois que vos Compatriotes en jugent, rien de ce qui lui eſt préſenté, ne pourroit l'émouvoir. Les dons ne nous obligent que quand nous ſentons des beſoins ; & ſelon vos mœurs, le préſent de l'inférieur n'eſt agréable au maître que parce qu'il exempte cet homme oiſif de la recherche ou de l'aquiſition de quelque choſe d'utile, & parce que cette marque de ſoumiſſion flatte l'orgueil de cet arrogant, & reconnoit en lui une ſupériorité qui pourroit lui être conteſtée. Mais pourrions-nous méconnoître celle du Souverain de l'Univers ? pouvons-nous offrir à qui poſſéde tout, rien qui puiſſe ajouter quelque imperceptible ſentiment de plaiſir à cet Etre infiniment heureux ? Je ſais que ce n'eſt pas le prix du don, mais la marque de la reconnoiſſance qui peut lui plaire :

ne peut-il donc pénétrer dans nos cœurs? & peuvent-ils ſe taire un inſtant?

Vous me parlez de deſtruction d'Etres vivans; ſont-ce ces animaux que je vois conduire aux autels, auxquels on va ôter la vie? Seigneur, répondit l'Etranger, vous allez voir couler leur ſang. Que dites-vous, interrompit vivement Zeinzemin? eſt-ce donc ainſi que l'on honore chez vous la ſource de la vie? Que l'on aille dire que nous avons horreur de cette cruauté, & que jamais cette terre ne fut ſouillée du ſang d'aucun animal paiſible; que l'on conſume en leur place, des productions inanimées de la terre; étant deſtinées à notre conſervation, elles exprimeront mieux notre reconnoiſſance.

Les ordres de Zeinzemin ayant arrêté les ſacrifices ſanglans, pendant que les autres cérémonies s'achevoient, Fadhilah l'entretint des différentes opinions que les Peuples de ſon Pays avoient de la Divinité, des dogmes & du culte des diverſes Religions; il lui parla auſſi des haines, des diſſentions & des cruels ravages du Phanatiſme dans preſque tous les tems; enfin, de l'averſion mutuelle que ſe portoient encore toutes ces

Sectes, se regardant réciproquement comme ennemies du Maître de l'Univers, que toutes s'efforçoient d'honorer.

Zeinzemin ayant attentivement écouté ces récits surprenans, répondit en ces termes: Je n'aurois rien compris, sage Ami, à tout ce que vous venez de me dire, si vous ne m'aviez précédenment instruit de vos mœurs, & j'aurois peine à croire que la raison humaine pût se livrer à de pareils égaremens. Je vais, à mon tour, vous apprendre ce que mes Peuples & moi pensons de l'Etre suprême, & quel est le culte que nous lui croyons dû. Dégagé de préjugés comme vous l'êtes, & quand même vous en seriez le plus fortement prévenu, vous ne pourriez n'être pas frappé de l'évidence & de l'aimable simplicité des leçons que la Nature nous donne sur ces devoirs; vous jugerez aussi de quelques réflexions que vos sages discours m'ont donné lieu de faire.

Nous convenons de la nécessité d'une reconnoissance expressive envers la Divinité, que vous nommez culte, puisque nous sommes persuadés que l'homme même, avec les plus simples notions naturelles, ne peut

ſe refuſer à cet hommage. Sitôt que nous commençons à nous connoître, le monde nous annonce un tout-puiſſant Auteur, auquel, par un effet de cette faculté de connoître & de ſentir, que nous regardons comme le point d'appui de toute félicité, de tout bien, nous attribuons ce que nous eſtimons de plus excellent, la Raiſon, mais une Raiſon infinie qui a tout arrangé.

C'eſt, diſons-nous, cette Raiſon ſuprême qui a développé cette vaſte étendue qui nous environne, & qu'elle a rempli de tant de merveilles; c'eſt cette Raiſon unique, éternelle, qui n'eſt ſemblable qu'à elle-même, qui a donné l'être à la nôtre, & qui en a fait le miroir de ſes grandeurs.

C'eſt ainſi que ce divin criſtal réfléchiſſant en nous les rayons de la majeſté de cet Etre, nous le fait proclamer tout-puiſſant, infini en ſageſſe.

Le Tout-Puiſſant, nous crie-t'elle, m'a faite pour me montrer le ſpectacle raviſſant de ſes ouvrages; pourrois-je me refuſer à un ſi agréable étonnement? Il m'a donc deſtinée à l'admirer; quel motif de reconnoiſſance!

Elle a fait plus; cette Cauſe excellente,

pour conſerver l'admirateur, a doublé ſes bienfaits, elle m'a donné des ſens qu'elle a enivrés de mille douceurs avant que je puſſe comprendre d'où ils venoient ; & comme s'il eût eu beſoin de mon amour, comme s'il eût cherché à le mériter, il s'eſt montré bienfaiſant à mon égard avant que de m'ouvrir les yeux ſur ſa magnificence.

Il me ſouvient de ces ſoins tendres, prévenans qu'il a inſpirés à mes peres : j'ai goûté mille fois les qualités délicieuſes qu'il a miſes dans les Etres inanimés : je vois qu'il a traité à peu près de même toutes ſes créatures ; puis-je donc refuſer à cette ſource infinie de biens, l'aimable qualité de Bon ? Oui, certes, il poſſéde par excellence tout ce que je trouve en moi de meilleur, les inclinations qu'il m'a données de faire comme lui du bien aux Etres qui m'environnent.

C'eſt de la ſorte, cher Ami, que notre raiſon, à chaque inſtant imperceptible, comprend & ſe dit à elle-même ce que je ne puis vous développer que par des expreſſions trop foibles.

Vous dites que toutes les Nations publient l'Etre ſuprême auſſi ſage, auſſi puiſſant que bon; cet aveu général eſt donc la

voix de la Nature, ou plutôt la voix de ſon Auteur; nous ne pouvons donc nous tromper.

Celui auquel appartiennent toutes les créatures, n'a beſoin de rien de leur part; mais comme nous ſommes ſenſibles aux bienfaits parce que nous avons une Raiſon, ſans doute la Raiſon, infiniment ſage & eſſentiellement bonne, qui n'a beſoin de rien, ſe plait à prodiguer ſes dons à ſes créatures, & à les en voir pénétrées; elle aime à les voir agréablement affectées; elle aime à les voir reconnoiſſantes: c'eſt un même feu qu'elle allume dans leurs cœurs; c'eſt le feu de ſon culte qui brille ſur cet autel vivant. En voici les cérémonies.

L'Univers eſt la demeure de la Divinité; toute ſa capacité eſt ſon temple; nous n'ouvrons point les yeux à la lumiére au ſortir des bras du ſommeil, que nous ne ſoyons éblouis de ce voile de ſa grandeur: nous la célébrons quelquefois par des chants, & ſans ceſſe par des penſées plus éloquentes & plus rapides que l'harmonie; premier hommage que nous rendons à ſa ſouveraineté.

Nos tables, couvertes de fruits délicats, de breuvages exquis, ſont nos autels &

nos victimes; nos ſacrifices ſont l'emploi que nous faiſons de ces choſes à notre conſervation & au plaiſir qui lui eſt inſéparablement attaché; nos ſens ſont nos Prêtres; ils nous diſent, de la maniére la plus perſuaſive: Mortels, ſoyez pénétrés des bienfaits du Créateur, imitez ſes bontés. Toutes les fois que nous nous écrions: que cette choſe eſt belle, agréable, délicieuſe! nous exprimons des mouvemens de gratitude. Nos forces réunies pour les travaux néceſſaires à la vie, ſont les miniſtres qui préparent nos ſacrifices; le repos & la joie ſont nos fêtes; toutes nos actions, enfin, ſont un culte perpétuel, inſéparable de notre état.

Si tous les Peuples ont trois premiéres idées de la Divinité, pareilles aux nôtres, le culte néceſſaire qui s'enſuit, eſt univerſel; il ſeroit par-tout le même, ſi ces Nations s'en étoient tenues à ces idées évidentes & communes. Vous m'avez appris que ces trois notions faiſoient les premiéres baſes de tous les cultes, quelque différens qu'ils ſoient; je comprens que cette diverſité ne vient que des idées priſes hors de la Nature, qui ne ſont point celles que Dieu a eu

intention de donner de lui à toutes ſes créatures, puiſqu'elles ne leur ſont point communes.

Ce qui a conduit les Nations à charger l'idée générale de la Cauſe premiére de nouveaux titres, c'eſt que nous attribuons à Dieu ce que nous eſtimons: concevant de l'eſtime pour des choſes hors de l'ordre naturel, notre eſtime eſt fauſſe, & l'idée que nous attachons à la Divinité, en conſéquence de cette eſtime, étend notre erreur ſur le culte que nous lui rendons en cette conſidération.

Jugez, cher Ami, ſi ne nous étant jamais écartés des premiéres intentions du Monarque, auteur de l'ordre invariable de la Nature, les honneurs que nous lui rendons, ne ſont pas les ſeuls dignes de lui.

Par ce que vous m'avez dit des mœurs de vos Peuples, & par ce que je vois, je juge des attributs qu'ils donnent à la Divinité, & de la différence de votre culte au nôtre. La propriété & le partage des choſes qui devoient être communes, les a fait ſortir de l'ordre naturel; &, par conſéquent, venant à faire eſtime de choſes qui ſont des ſuites de ce mauvais principe,

ils ont attaché à l'Etre infiniment bon, des idées qu'ils croient bonnes. Depuis que l'interêt & les préjugés ont fait aimer les dons, les honneurs; depuis que l'homme s'est plu à voir són semblable, bassement humilié devant lui, il a cru que la Divinité étoit touchée des mêmes hommages. Sur les idées d'une justice distributive, qui régle les rangs, les dignités, les possessions & les droits de chaque personne, s'est formé l'idée d'une équité, qui, toute arbitraire & muable qu'elle est dans ses réglemens, a prêté ses intentions à l'Etre qui ne change point : elle punit des actions criminelles, rélativement à l'ordre qu'elle établit, parce qu'elles le renverseroient; & elle croit que l'intelligence infinie se prêtant à ses foibles vues, s'irrite & punit les mêmes crimes. Les vengeances, la colére de cette équité sont inexorables, elle imagine dans l'infinie Bonté les mêmes excès de sévérité.

Des mesures mal prises, entrainent nécessairement avec elles beaucoup de désordre, sont suivies d'une alternative continuelle d'offenses & de réparations entre les membres d'une société réglée sur des principes qui n'ont point de stabilité.

Vos mœurs vous agitent perpétuellement de paſſions douces & violentes, de fautes & de repentirs, de peines & de pardons; vous avez cru le ſuprême Repos agité des mêmes paſſions; les objets qui appaiſent & irritent en vous ces mouvemens inconſtans & contraires, qui vous font ſucceſſivement paſſer de la fureur à la pitié, de la ſévérité à la clémence, de la cruauté à la douceur, vous ont paru propres à produire les mêmes effets ſur l'immutabilité même.

Les Citoyens de vos Contrées ſe font un jeu, ou ſe voient continuellement forcés par des conſidérations ſoudaines, ou par des accidens imprévus, de s'offenſer, ou d'oublier l'injure reçue, d'agir avec ſincérité ou perfidie; ils croient trouver en Dieu un Etre irrité, prêt à s'appaiſer après mille fautes réitérées, au moyen des dons & des ſacrifices qu'ils lui offrent, après des proteſtations d'un repentir peu réel ou peu durable; & c'eſt en cette bizarre facilité qu'ils font conſiſter ſa compaſſion pour les foibles Mortels.

Dans vos Républiques, un homme ne peut réparer le tort fait à un autre, reconnoître le domaine ou la ſupériorité d'un

maître, qu'en ſe dépouillant des choſes qu'il a ravies, ou en ſe dépouillant lui-même de ce qui lui appartient, ou qu'en s'abſtenant des choſes qui diſtinguent ſon ſupérieur; & il croit émouvoir le divin Poſſeſſeur de tout par la privation de quelque bien : il ne peut rien lui donner, il détruit, il anéantit, comme par dépit contre ſoi-même, ce qu'il offre à la ſource de tous biens, comme s'il prétendoit par-là faire rentrer ſes préſens dans ce ſein immenſe.

Comparons à préſent, ô ſage Fadhilah! nos idées à celles de vos Compatriotes. Dieu donne l'Univers à toutes & à chacune de ſes créatures, & chaque créature d'une eſpéce à cette eſpéce entiére : ſes bienfaits ſont ſi grands, que toutes enſemble ne peuvent les épuiſer, ni ſe nuire dans cette poſſeſſion en agiſſant de concert : ce ſont là les réflexions qui nous donnent l'idée d'une cauſe infiniment juſte, dont la Sageſſe a réglé ce qui doit appartenir, non à chaque Etre en particulier, mais à chaque eſpéce entiére.

Dans vos Iſles, par une contrariété étrange, on place dans la Divinité une juſtice infinie, qui d'après vos opinions, partageroit ſes créatures auſſi inégalement que vous,

Dans ces régions éloignées on met une ſévérité inexorable à côté d'une clémence infinie. Ici je ſuis le ſeul qui puiſſe avoir ces idées, cher Ami, parce que je connois la fâcheuſe différence de ces climats aux nôtres ; mais je vois auſſi que ces idées monſtrueuſes répugnent à la Divinité, & ſe contrediſent.

Vous m'avez auſſi appris à donner différens noms à l'excellente qualité de la cauſe rélative à notre bonheur; perſonne à cet égard, n'a chez nous que la ſeule idée d'un Dieu infiniment bon.

Ne nous étant jamais écartés des loix de la Nature, nous ne voyons en nous qu'une force, qu'une ſageſſe, qu'une bonté, au moins proportionnée au gouvernement & à la conſervation de notre vie, dont la Divinité nous a fait comme les arbitres. Semblables aux gouttes d'eau qui forment un océan, un nombre prodigieux d'humains, inſéparablement liés par les mouvemens d'une volonté toute dévouée au bien commun, & par les facultés de la raiſon qui les dirige vers ce but, & leur montre l'unique moyen d'y parvenir; cet aſſemblage forme un tout d'une force, d'une ſageſſe

que

que rien ne ſurpaſſe que la Divinité; ce qui eſt borné dans les membres, devient preſque infini dans le corps. Nous trouvons cette union bonne, parce qu'étant ce qu'elle doit être, elle nous maintient ce que nous ſommes. La Cauſe premiére, diſons-nous, de cette excellente concorde, eſt elle-même infiniment ſupérieure à ſon effet par des qualités pareilles à celles qu'elle y a miſes. Il ne ſe peut faire que nous attribuïons à Dieu ce dont nous n'avons point d'idées: nous ne connoiſſons point de crimes d'injuſtice, non plus que de colére ni de vengeance dans le Pere de la Nature.

L'équité, la juſtice, ſelon vos propres idées, ſont les qualités d'un Etre qui véritablement ne ſort point de ſa nature, ou que vous croyez n'en être point ſorti. Votre état & le nôtre prouvent que l'homme peut changer comme l'idée de ce qui eſt bon & juſte, rélativement au parti qu'il aura pris; il n'en eſt pas ainſi de la juſtice divine, elle eſt immuable, inſéparable de la bonté; la mutabilité, l'inconſtance des créatures finies, n'influent point ſur la Cauſe qui n'a point de limites.

Dieu, mon cher Fadhilah, a marqué aux

hommes un point fixe de bonheur, la Nature; les hommes peuvent s'en écarter : quitter ce ſentier heureux, eſt erreur, crime & punition en même-tems. * Les calamités, les douleurs & les regrets, les remords dans le calme des paſſions, ne ſont point une inutile vengeance d'un Maître qui ſatisfait ſon reſſentiment, ce ſont des avis de rentrer dans l'état auquel on compare alors ſa miſére.

Les hommes, ſortis du ſein de la Mere commune, qui ſe ſont ſouſtraits à ſes tendres careſſes, ne rencontrent que maux, conſéquence infaillible de leur erreur; ils les en châtient.

Les Habitans de vos Iſles ont diviſé l'humanité; ils l'ont affoiblie par cette violence; ils ont voulu aſſujettir ſes portions dépécées à des régles qui ceſſent d'être praticables quand le Tout ne ſubſiſte plus: c'eſt prétendre fixer un ſable ſans liaiſon. Elles diſent à l'homme : Tu périras, ſi tu deviens coupable, & elles le mettent dans la néceſſité de le devenir.

* Il faut remarquer que c'eſt par-tout en ce ſens que Pilpai dit que la vérité a puni les Habitans des iſles flottantes, dont il dépeint les malheurs comme une ſuite néceſſaire d'une imprudente conduite.

Les terribles menaces de vos loix n'empêchent point qu'on ne les viole; celles que l'on a faites de la part de vos Divinités, sont encore plus redoutables, elles n'arrêtent pas les crimes; & chez nous, les seules loix de la Nature écartent toute idée de forfaits. Je conçois même qu'aucune action dénaturée ne peut être possible que parmi vos Citoyens; que ce qui porte à ces actions, est un mouvement de fureur qu'aucune considération n'arrête; que s'il y a quelqu'un de bon, de bienfaisant, c'est indépendanment de toute crainte. Il étoit donc inutile que pour aggraver les miséres des Mortels, on les effrayât de malheurs futurs, étendus jusqu'au delà du trépas. Qui n'offre rien d'affligeant, n'a pas besoin de menaces pour se faire obéir. Il en est ainsi de la Bonté suprême; & je crois qu'elle n'a laissé imaginer aux hommes ces terreurs, que pour exciter une répugnance, qui, choquant la raison, la portât à rectifier en elle l'idée du Créateur, & celles des vrais biens de la créature.

Vous m'avez parlé de l'ame, cher Ami, comme d'une étincelle divine qui ne s'éteindra jamais. Nous aimons à la considé-

rer au delà de l'ombre du trépas, à nous la représenter libre, dégagée des ſoins de conſerver une demeure paſſagére, ſans beſoins, ſans paſſions, toute livrée au ſeul plaiſir d'exiſter & de connoître, étendant ſon Etre autant que l'Univers, le parcourant, l'embraſſant tout entier dans la capacité de ſes conceptions, dont les bornes élargies, n'ont plus au-deſſus d'elles que l'Intelligence qui n'en a point.

Nous jugeons par l'activité préſente de notre raiſon, de celle qu'elle aura n'étant plus retenue : joignons, ſi vous voulez, à cet épanouiſſement, à cette vaſte diffuſion, ce qu'ajoutera à cette félicité la comparaiſon de ce qu'elle a été avec ce qu'elle eſt alors. L'inſtinct preſque ſeul, la guidoit dans l'enfance; un peu plus tard elle commence à diſcerner; ſes idées développées, lui indiquent les objets qui l'occupent le reſte de la vie à des recherches, des examens toujours nouveaux & toujours imparfaits. Enfin, le voile tombe; tout alors lui eſt ſubitement offert avec évidence, tout la touche, tout la ravit. Nous croyons que l'Etre ſouverainement bon, ainſi qu'un Pere, ſe plait à graduer ſes careſſes.

Pourquoi ailleurs qu'ici, l'ame précipitée d'erreurs en erreurs, des malheurs de ce que vous nommez fortune, dans ceux du crime, & du crime dans les remords ou les ſupplices, prétend-t'on encore que dépouillée d'un vêtement qui la tenoit à l'étroit, délivrée de la gêne & de la contagion qui dépravoient ſes inclinations rélatives à un genre de vie, auquel elle ne tient plus; pourquoi, dis-je, veut-on que délivrée de ces maux, elle conſerve encore quelques traits d'une malignité qui ne l'intereſſe plus?

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que ſa reconnoiſſance pour ſon Libérateur, ſon admiration pour le Pere de la vérité, doivent être proportionnées à l'horreur des ténébres qu'elle quitte? N'apperçoit-on pas quelle ſageſſe, quelle bonté de la Raiſon ſuprême! de remettre dans un ordre inviolable quelques-unes des créatures qui s'en écartent pendant les courts inſtans de cette vie?

Où il ne ſubſiſte plus d'erreurs, il ne peut plus ſubſiſter de vices; où il n'y a plus d'égarement, plus de punition.

Ainſi qu'un fer plongé dans une four-

naiſe, peut contracter divers dégrés de chaleur, de même des fautes légéres, des vices, ou des crimes, emportent avec eux un inſéparable dégré de châtiment. Retirez le fer du braſier, & l'homme du lieu ou de l'occaſion qui le rendoit coupable, l'un ceſſe d'être ardent, & l'autre ceſſe de ſentir des craintes & des douleurs, en ceſſant d'être méchant.

D'imprudentes précautions des hommes pour l'entretien d'une courte durée, ſont un néant qui n'apporte aucun obſtacle aux deſſeins infiniment ſages de leur Auteur. Pourquoi s'irriteroit-il de ce qui ne peut lui réſiſter?

Les arrangemens mal entendus de vos ſociétés, cauſent des déſordres qui ne regardent qu'elles, qui ne réſiſtent qu'à leurs intentions; elles en puniſſent les hommes, parce qu'elles ne peuvent les rendre bons; elles s'en délivrent; ainſi le châtiment eſt une marque d'impuiſſance en elles. En peut-on dire autant de la Divinité? Elle ne châtie point, elle abſoud du châtiment, en délivrant de l'erreur: c'eſt un même mal ſous deux noms différens; elle déteſte l'un & l'autre; mais ce n'eſt point par les mouve-

mens d'une indignation ſemblable à celle des Mortels, c'eſt par une bonté qui rend l'innocence inaltérable à cette partie immortelle de l'homme, qu'elle tire de la boue des crimes qui offenſent une ſociété, par le pouvoir même qu'elle lui laiſſe de les punir.

Si la Juſtice ſuprême ſe venge, vous & vos erreurs, ô Nations! êtes ſes miniſtres; ſans donc, je le repéte, que vos déſordres, que vos forfaits paſſagers terniſſent la beauté de ſes deſſeins, elle emploie, pour ainſi dire, ces vils inſtrumens à ſa gloire.

Si la Providence à établi un ordre perpétuellement variable à l'égard de ſes créatures, un ordre qui par une continuelle révolution, revienne ſur lui-même, ou qui ſe perde dans l'infini ſans ceſſer de couler, tout ce qui eſt contraire aux régles de ce cours, eſt immanquablement puni, ſoit par l'erreur & les maux qui la ſuivent, ſoit par le néant.

Si enſuite ſur ce fleuve paiſible, la divine Sageſſe laiſſe notre raiſon voguer avec une eſpéce d'indépendance qui n'eſt rélative qu'à elle-même; ſi elle lui permet chez différentes Nations de régler ſa conduite ſelon différentes vues, cette même Providence

permet aussi que par une espéce de ressemblance de ce gouvernement, de cet ordre de la créature avec le sien, & par des conséquences nécessaires de ce petit domaine, tout ce qui s'oppose aux loix humaines, soit infailliblement reprimé, modéré ou détruit par ces mêmes loix. Dieu permet donc, sans qu'il soit besoin qu'il s'irrite contre le coupable, que le châtiment suive infailliblement toute action dénaturée ou contraire aux loix humaines.

Mais si, par les vicissitudes de ces deux ordres, la Divinité méne ses créatures à un état qui ne change plus, il faut que sitôt que les flots de ce courant touchent les bords de cette mer immuable, toute erreur cesse avec le crime & le châtiment. Où regne l'évidence, où se terminent tous besoins passagers, cesse tout dessein criminel. Non, mon cher Fadhilah, notre ame ne peut plus être méchante. Helas! pourquoi seroit-elle malheureuse?

Ne croyez pas, cher Fadhilah, que de pareilles vérités soient capables chez nous de porter personne à une licence effrénée. Rien n'interesse nos Peuples à devenir méchans : quand même ils sauroient n'avoir

rien à redouter d'une Divinité vengereſſe; l'ombre des crimes connus dans vos Iſles, n'eſt pas ſoupçonnée dans cet heureux Continent; ſi elle étoit entrevue, elle feroit horreur.

Si de telles vérités étoient connues des vôtres, ils ne deviendroient pas plus dépravés que vous ne me les avez repréſentés; puiſque, malgré vos loix, malgré les terreurs qu'on leur inſpire de la Divinité dès la plus tendre enfance, il eſt encore poſſible qu'ils ne meurent pas d'épouvante de ſe voir tachés du moindre vice. Si leurs interêts, ſi la crainte de la Puiſſance mortelle qui les gouverne, les retient dans le devoir plus fortement que celle de la colére d'un Dieu, ce n'eſt ſûrement pas ce Maître ſouverain de l'Univers qui menace auſſi inefficacement. Que diriez-vous d'un de vos Rois, qui, pouvant, d'un clin d'œil, arrêter une action dénaturée, la laiſſeroit achever pour la punir enſuite?

Zeinzemin ayant diſcouru de la ſorte: J'admire, Seigneur, reprit Fadhilah, la force pénétrante d'une raiſon qui n'eſt point offuſquée, avec quelle promptitude elle ſaiſit le vrai, avec quelle facilité elle le dé-

veloppe & le rend comme palpable. Le ſaux, au contraire, fond devant elle, & ſe diſſipe comme un nuage aux rayons de l'Aſtre du jour.

Vous avez découvert les véritables cauſes du culte monſtrueux que nous rendons à la Divinité. Ce n'étoit pas aſſez que l'affreuſe idole du honteux Interêt ſe fût fait rendre par-tout des honneurs ſous la forme de mille fantômes de vertu ou de grandeur, auxquels les humains ſacrifient; il a pouſſé l'inſolence juſqu'à porter ſes adorateurs à honorer l'Etre ſuprême comme ils l'honorent, & à revêtir l'ineffable bonté de ſes infames attributs. Une déteſtable Propriété a oſé ſe comparer à celle de cette bienfaiſante Toute-puiſſance, qui appartient plus à ſes créatures par ſes dons, qu'elles ne lui appartiennent par leur reconnoiſſance. Cette Furie a perſuadé aux hommes que celui qui enveloppe toutes ſes créatures, & les échauffe dans ſon ſein, étoit un maître auſſi dur, auſſi impitoyable qu'elle.

Ces perſonnes que vous voyez, dont la variété d'habillemens ſinguliers vous étonne, autant qu'elle vous amuſe par ſon ridicule, ont été preſque de tout tems les hé-

rauts de ces erreurs, eux qui ne devroient l'être que de la vérité : mais qu'en auroit-elle besoin, si elle étoit connue de nos Peuples comme elle l'est des vôtres?

Oui, Seigneur, comme vous l'avez sagement observé, depuis que l'homme s'est avisé de ne croire dans les Divinités qu'il s'est forgées, que ce qu'il révére, estime, ou redoute dans ses maîtres mortels, ou depuis qu'on s'est efforcé de le lui persuader, il n'a plus traité avec Dieu que comme avec les hommes ; mêmes respects timides, mêmes basses humiliations, même crainte, aussi peu de confiance & de sincérité.

Les Monarques terrestres, enfermés dans de vastes & pompeux Palais, ne se sont rendu accessibles qu'à un très-petit nombre de gens, choisis le plus ordinairement par caprice, par fantaisies, que leur offre le hazard. On a cru de même honorer la Divinité, en lui érigeant des Temples, des Sanctuaires.

Les Sujets ont été obligés pour obtenir des faveurs de leurs Princes, de les émouvoir par des dons, des louanges : ils en ont agi de même envers la source de tous biens ;

ils ont vu que leurs dons, pour être recommandés, pour devenir agréables, devoient paſſer par les mains de quelques Favoris, & que les bienfaits du Monarque ne pouvoient parvenir à eux que par l'entremiſe de ces Courtiſans; & ils ont imaginé qu'il en devoit être de même de celui qui chérit également toutes ſes créatures.

Les Peuples ſe ſont donc choiſi des médiateurs & des interceſſeurs près d'un Bienfaiteur prévenant, qui occupe la Nature entiére des ſoins du moindre Etre; ils ont chargé de cet emploi ces hommes, qui, diſperſés par toutes nos Contrées, n'ont cependant rien de commun avec nous que leurs interêts cachés ſous les apparences d'un faux zéle pour tous tant que nous ſommes; ils ſont Habitans d'une Iſle que l'on nomme la Stérile pour pluſieurs raiſons, * Prince, que je vais vous raconter.

On dit que cette Iſle ne s'eſt formée que depuis que toutes celles que nous habitons, ont été détachées de votre Continent; de-

* Tout ce que dit Pilpai dans le reſte de ce Chant, peut s'appliquer aux différentes Sectes de Religieux & de Prêtres idolâtres du Malabar, du Coromandel, de Siam, de la Chine, du Japon, &c. c'eſt ſur quoi je ne ferai point d'autre commentaire, parce que je ne ſuis pas Pilpai. Il vivoit il y a 2000 ans.

puis que les hommes se sont avisés de rendre à la Divinité des honneurs mesurés sur des préjugés qui ternissent l'idée de sa majesté infinie. On prétend donc qu'un prodigieux amas de cendres de sacrifices & d'offrandes, en ont composé le sol, qui, par-là incapable de rien produire, lui a fait donner le nom qu'elle porte; peut-être aussi est-ce parce que ses Habitans eux-mêmes sont ou doivent demeurer inféconds : on pourroit dire aussi, que c'est à cause de leur oisiveté, devenue inutile au reste des hommes. Cependant cette Isle n'en est ni moins riche, ni moins peuplée; toutes nos autres Isles y contribuent.

Partie de ces Habitans sont divisés en une infinité de petites peuplades isolées, qui n'ont rien de commun entre elles, qu'une jalousie & une aversion secréte les unes pour les autres. Ces passions sont couvertes d'une apparence de zéle pour une seule opinion; du reste, elles sont encore aussi différentes par leurs pratiques, que par la variété bizarre de leurs habillemens, dont vous voyez dans cette plaine quelques risibles modéles.

Les membres de chacun de ces corps té-

moignent beaucoup d'attachement pour lui : en y entrant, ils renoncent à toute autre affection envers les perſonnes les plus cheres aux autres hommes ; aucun d'eux ne poſſéde rien en propre ; quoiqu'ils ne s'aiment point, il paroit regner entr'eux une union parfaite, malgré cette contrariété qui ſembleroit devoir diſſoudre cette concorde apparente. C'eſt par l'émulation des Sujets qu'elle ſe ſoutient ; chacun dans ces petites Républiques, comme dans nos grandes, s'efforçant de ſe rendre important & néceſſaire à ſon état, tâche par-là de parvenir aux honneurs & à la prééminence.

Et comme en général chez nous l'homme, quelque malheureux qu'il ſoit dans une condition, la préfére à toute autre, quand il ne peut en changer, les Citoyens de ces peuplades, perpétuellement liés à leurs corps, s'en forment une idée vague, une chimére qu'ils idolâtrent, ſous l'ombre de laquelle ils ſervent leurs propres cupidités, leur propre avarice ; l'amour du bien de ce fantôme ſert de prétexte à leurs vices, ou leur fait illuſion ſur des motifs d'un faux zéle & ſur leur deſintereſſement perſonnel.

Il y a ordinairement dans ces aſſemblées,

entre toutes ſortes de caractéres, des fourbes & des dupes; les premiers dirigent & conduiſent les autres ſelon leurs vues, leurs intrigues ambitieuſes, leur ſoufflent des viſions fanatiques, & ceux-ci les répandent chez les Peuples : c'eſt par-là que beaucoup de ces ſociétés s'emparent ſouvent des plus riches poſſeſſions.

Quelques-unes de ces troupes n'ont aucun bien ; mais au moyen de mille frivolités, dont ils amuſent les hommes, ils ne manquent de rien.

Une autre partie de ces Habitans, qui prétendent au premier rang dans cette Iſle, ne tiennent entr'eux par rien de pareil à ce que nous venons de dire, ni à aucune ſociété, quoique tous ceux-ci, comme les précédens, meurent ſans héritiers, au moins qu'ils oſent avouer ; leur avidité pour les richeſſes & pour les diſtinctions n'en eſt pas moins grande ; du reſte, n'étant point perſonnellement aſſujettis, l'oiſiveté, la molleſſe & le faſte ſont des marques qui les diſtinguent de l'intrigante activité des autres, cachée ſous un dehors modeſte.

Le caractére commun de tous ces Habitans, ſont l'eſprit de domination & une

haine implacable contre quiconque ose attaquer leurs erreurs ou démasquer leurs vices. Les offenser, c'est offenser un maître du nom duquel ils se parent, quoique souvent ils respectent fort peu ses ordres. Ces ressentimens sont bien naturels; leur domination ne subsiste que par l'ignorance des Peuples. Que deviendroit-elle, s'ils appercevoient qu'on les trompe?

Leur autorité s'étend sur toutes nos Isles. Comme le séjour de la leur est assez triste par sa stérilité, on les voit dispersés çà & là, ils s'insinuent par-tout par leurs souplesses, par des préjugés dont ils ont su profiter, ou qu'ils ont eu l'art d'introduire & de faire respecter; ils se sont rendu si puissans près des Peuples & de leurs Princes, qu'on a souvent vu ceux-ci obligés de s'aider du pouvoir des Habitans de notre Isle aride, pour gouverner.

La terreur des loix humaines n'étant point assez forte pour contenir la multitude, ceux qui les ont établies, voulant les affermir, soit artifice, soit qu'ils fussent persuadés eux-mêmes, ont eu recours aux idées grossiéres que le vulgaire a attachées à la Divinité, ou qui lui ont été suggérées. C'est donc

donc ſur ces opinions favorables à leurs deſſeins ambitieux ou conçus pour le bien public, que les Légiſlateurs ont fondé leurs réglemens ; ils ſe ſont aidés & ont fait valoir l'autorité naiſſante ou déja accréditée des Habitans fameux de l'Iſle Stérile.

Outre cette eſpéce d'aſſociation entre la Politique ordinaire qui gouverne les Peuples, & celle des gens qui prétendent leur procurer les bonnes graces de la Divinité, ces deux artificieux mobiles ont chacun leurs maximes & leurs reſſorts ſecrets. Comme divers Potentats, divers Empires ſe diſputent la gloire de l'emporter ſur les autres, ou par les richeſſes, ou par l'étendue de leur domaine, de même différentes Sectes, diſperſées dans l'Iſle dont je viens de parler, mutuellement jalouſes, tâchent d'attirer à elles les Sujets d'un parti oppoſé, en leur perſuadant qu'ils ſont dans des erreurs pernicieuſes ; elles inſpirent, au contraire, à leurs Sectaires une haine mortelle, & pour les opinions, & pour les partiſans de leurs rivales, ce qui a ſouvent cauſé les guerres les plus cruelles, & fait commettre des horreurs qui font frémir la Nature.

Jugez par-là, Seigneur, & de l'énorme pouvoir de ces prétendus Favoris des Dieux, & de l'imprudence des Rois qui se sont associé des gens qui prétendent être au-dessus d'eux, les gouverner avec leurs Peuples, & les tenir assujettis aux mêmes préjugés; ces ambitieux qui ont quelquefois eu l'audace de fouler aux pieds des fronts ceints du diadême, & qui en comptent parmi les victimes que leurs couteaux ont immolées.

J'acheverai, ô Zeinzemin! de vous faire connoître le caractére de ces subtils & dangereux Mortels, que la stupidité des Nations a rendu respectables, comparant leurs procédés envers nous à ceux des Habitans d'une petite Isle, dont je vous ai déja entretenu, & que l'on nomme la Dominante, * parce que la souveraine Puissance y réside.

Les fiers Citoyens de ces deux Isles se croient au-dessus de tous les autres, à proportion qu'ils approchent ou croient approcher de la Puissance qui gouverne un Pays, ou de celle qui gouverne le Monde; ils ont, suivant les dégrés de proximité de la

* Voyez le Chant précédent, page 57.

grandeur ſouveraine, mortelle ou immortelle, réglé leurs rangs & leur dignité; mais s'il y a quelque choſe de réel dans les prétentions des uns, il n'y a rien que de chimérique dans celles des aurres.

Même ambition, même avarice, même orgueil, même faſte, même jalouſie, même haine, mêmes fourberies, mêmes ſpécieux prétextes, même dureté, même cruauté dans les Habitans des Iſles Dominante & Stérile; que dirai-je, enfin? même inſenſibilité dans le cœur, ſinon pour opprimer l'humanité.

Les uns accumulent de grandes richeſſes, ſoit aux dépens de leurs créatures, ou de ceux qui cherchent à le devenir, ſoit aux dépens des Peuples; les autres, au moyen des dons dont ils ſe font porteurs près de Celui qui ſe ſuffit à lui-même.

Les premiers font quelquefois charger les Sujets de tributs onéreux en apparence, pour les beſoins d'un Etat; & ceux-ci ont l'art de lever de continuels préſens, pour ſoulager les malheureux; & leur oiſive, leur feinte pauvreté, ou leur avarice en profite.

Tous, ou pour la plupart, impoſteurs,

ſoit par piété, ſoit par flatterie, font obéir par crainte à des ordres reſpectables, mais ſuggérés ou ſuppoſés, auxquels ils n'obéiſſent point eux-mêmes; ils chargent la multitude de pratiques, de régles, dont ils ſavent adroitement s'exempter; tous, enfin, ont l'adreſſe de faire de leurs interêts perſonnels la cauſe du Maître ou le bien du Sujet. Le croirez-vous, Seigneur? ils ne ceſſent de crier aux oreilles des Peuples, contre l'interêt, le menſonge & l'erreur, & eux-mêmes révérent ces affreuſes idoles ſous les noms les plus reſpectables.

C'eſt ainſi, grand Prince, que comme il y a un ordre, un rapport de conformité dans les principes, une liaiſon admirable entre toutes les conſéquences de la vérité; de même il y a un déplorable enchainement de vices, de déſordres & de maux, & une honteuſe reſſemblance entre les leçons de l'erreur.

L'amour ſeul de la vérité, ô généreux Zeinzemin! m'a fait peindre les monſtres qui nous perſécutent, de toutes leurs hideuſes couleurs, m'a fait creuſer & pénétrer avec ſon flambeau juſques dans leurs plus ſombres retraites. Oui, Prince, j'ai-

me les hommes autant que je déteſte & déplore leurs égaremens. C'eſt avec la même ſincérité que je vois avec moins de douleur que ces calamités ne nous inondent pas de toutes parts avec la même violence; ſous la ſurface agitée de cette fange & de ce ſable mouvant, ſe découvre encore en pluſieurs endroits, le fond ſolide de la Nature.

Nos vertus & nos vices, auſſi inégalement partagés que les biens de cette vie, laiſſent çà & là quelques intervalles entre le bonheur & la derniére miſére, entre la malice & la bonté. Ici les préjugés deviennent utiles, parce qu'ils tiennent lieu de vertus; là, nos vertus, tout faux qu'en eſt le premier principe, procurent aux ſociétés des avantages proportionnés aux dégrés qui les tiennent le moins éloignées du vrai; les défauts même qui s'enveloppent de ces ombres, n'oſent ou ne peuvent quelquefois ſous ce déguiſement, faire autant de mal qu'ils en feroient à nud.

Le plus grand nombre des hommes, malgré leur aveuglement, aiment la vérité; ils la cherchent mal, mais, enfin, ils la cherchent; & de tout ce qui approche de cette

divine clarté, de tout ce qui n'en a que la ſimple apparence, il ne peut réſulter que de bons effets pour l'ordre établi par notre Morale ou nos Loix.

Chez quelques-uns l'eſprit eſt prévenu, mais le cœur n'eſt point gâté: ailleurs, un cœur impétueux eſt modéré & dirigé par une raiſon éclairée à certains égards. Il y a des perſonnes en qui cette raiſon moins aſſujettie, eſt aſſez d'accord avec le cœur; ce ſont ceux qui entre toutes les vertus que nos erreurs ont rendu néceſſaires, s'attachent aux moins foibles & aux moins infructueuſes: on les nomme gens de bien; ceux qui ne le ſont pas, veulent au moins le paroître, & ces efforts ralentiſſent leur méchanceté.

Dans tous les états, Prince, il eſt des gens perſuadés qui ſe conduiſent en conſéquence de certaines maximes, de certaines opinions, qui n'ont d'autres défauts que de n'être pas vraies, mais qui tendent à mener les hommes vers un bien qu'ils ne verroient pas avec d'autres guides.

De l'amour naturel de la ſociété, qui ne s'eſt point encore éteint dans tous les cœurs, mis à côté d'un amour propre rafiné, ou

moins mal entendu, naiſſent des actions qui ſeroient héroïques ſi ellés étoient placées à propos.

De l'arrangement de tant de piéces dépareillées, il s'eſt formé un tout, une machine qui ſe meut aſſez bien pour l'état préſent de l'humanité dans nos contrées; & ceux-là méritent véritablement parmi nous le nom de Sages & de Grands, qui, ſincérement portés pour le bien de leur Patrie, ont tenté de raſſembler les précieux débris des loix de la Nature, ont eſſayé de tailler, de polir & de placer les matériaux qu'ils ont trouvé défectueux, ne pouvant les rendre meilleurs, & qui ſe ſont utilement ſervi de mauvais inſtrumens.

C'eſt par l'induſtrieux arrangement de tant de reſſorts compliqués, de tant de contrepoids, qu'il ſemble que la Providence, pour faire briller la grandeur de ſa puiſſance par celle des créatures raiſonnables, leur ait laiſſé le ſoin de créer & de gouverner un ſecond Univers: les imperfections & les viciſſitudes, les irrégularités de ce point mouvant dans l'Infini, n'influent en rien ſur l'immutabilité des perfections de ſon œuvre.

Qu'eſt donc ce petit monde arrangé par

notre raiſon, près de celui qu'a conſtruit la ſuprême Intelligence? Une coque qu'un ver portant au hazard çà & là, ſa foible tête entortille d'un fil dont il ne pourroit retrouver ni la trace, ni le bout; c'eſt à peu près de même que l'homme ne peut développer ſeul ce qu'une infinité de raiſons telles que la ſienne, ont conſtruit, ſans s'être conſultées, &, par conſéquent, ſans ſe trouver d'accord. Voilà le hazard à nos yeux; mais que ſont les irrégularités de cette trame pour celui qui l'employera dans le tiſſu de ſon ouvrage?

Enfin, Seigneur, cette même Providence qui laiſſe les hommes dans cette vie, marcher à la lueur d'un flambeau qui leur ſuffit pour éclairer leur demeure, permet qu'il ſe trouve encore chez nous des Sages, qui ſavent faire comparaiſon de cette foible lumiére à la ſplendeur de ſa ſource immortelle, des Monarques dignes de regner, des Courtiſans zélés pour le bien des Peuples, &, peut-être, des Miniſtres des Autels bien intentionnés, dont le cœur, l'eſprit & les actions ſont d'accord.

ARGUMENT
DU CHANT X.

LEs Compagnons de Fadhilah sur le point de leur départ, envoient remercier Zeinzemin, & lui offrir des présens: de quelle manière il les reçoit: il va seul avec son Ami visiter leurs vaisseaux: en y allant, le Prince s'entretient avec ce Sage des divertissemens de ces Etrangers, lui décrit leurs débauches, lui récite quelques-unes de leurs avantures. Fadhilah lui fait, à son tour, la description de l'Isle des Plaisirs, quelques détails de ce qui s'y pratique, & lui explique en général la cause de l'abus & de la dissolution des plaisirs. Arrivés à la flotte, tandis que le Prince est occupé avec son Ami à parcourir l'intérieur du vaisseau sur lequel il est monté, la Ruse, sous la figure d'un des Chefs de ces Etrangers, leur persuade de le retenir & de lever l'ancre: ils l'exécutent. Les cris des Peuples répandus sur le rivage, l'avertissent de son malheur. Efforts qu'il fait pour recouvrer la liberté: on le charge de chaines. Les reproches qu'il fait à ses ravisseurs, ni les représentations de Fadhilah, ne sont point

écoutés. Ces traitres tâchent d'appaiser leur Prisonnier par des promesses. Le bruit de la captivité de Zeinzemin répand la consternation par tout son Empire. Avec quel désespoir Zavaber en reçoit la nouvelle : ses plaintes. Adel, pere de cette Princesse, tâche de calmer sa douleur. Les Peuples députent vers ce Sage, lui offrent la couronne ; il la refuse, & il établit un Sénat pour gouverner l'Empire.

NAUFRAGE DES ISLES FLOTTANTES.

CHANT X.

LEs fêtes & les jeux qui leur ſuccéderent, étant finis, les Etrangers ſe préparerent à mettre à la voile, députerent quelques-uns des leurs pour aller remercier Zeinzemin du favorable accueil qu'il leur avoit fait, & pour lui porter quelques préſens. Comme ils ne pouvoient lui offrir rien de précieux qui ne ſe trouvât dans ſon Empire, ils lui envoyerent quantité d'ouvrages curieux, dont le Prince examina & loua avec beaucoup de diſcernement, & l'uſa-

ge, & l'exécution. Vous me ſurpaſſez, leur dit-il, en générosité : je n'ai pu vous offrir, ou vous n'avez rien voulu recevoir, en quoi je connuſſe d'autre mérite que le brillant. Vos dons, au contraire, ſelon notre maniére d'eſtimer les choſes, ſont au-deſſus des miens par les beautés de l'art & par l'utilité que j'y apperçois : j'y reconnois les ingénieux conſtructeurs de ces machines merveilleuſes qui vous ont apportés de ſi loin, dont je n'ai encore vu que l'extérieur.

A ces mots, connoiſſant le déſir du Prince, ces Députés l'invitent à venir ſur leur bord, les uns reſtent pour l'y accompagner, les autres vont faire préparer leurs gens à le recevoir avec pompe. Il part, ſuivi de quelques-uns des ſiens, & précédé de ces Etrangers. Fadhilah, qu'il ne ſe laſſoit point d'entendre, marchoit à ſes côtés : Continuez, dit-il à cet Ami, de me raconter quelques particularités de votre Patrie ; tout y eſt pour moi rare & extraordinaire ; mais auparavant expliquez-moi, je vous prie, pourquoi après des fêtes où il a paru regner beaucoup d'ordre, & de ce que vous nommez retenue, modeſtie, a-t'on vu une eſpéce de tumulte, dans le-

quel vos gens étoient devenus comme insensés : ce n'étoient que sauts, que courses, luttes, mouvemens violens, par lesquels ils représentoient diverses images des horreurs de la guerre, que vous m'avez décrites : tout cela a été suivi de repas où retentissoient avec des chants confus, des cris, des hurlemens furieux ; leurs mêts, leurs breuvages leur ôtoient la santé ou la raison au point d'exciter des querelles, que les Chefs pouvoient à peine appaiser : est-ce donc ainsi que l'on honore vos Divinités ?

Vos Compatriotes se livroient, à ce que m'ont raconté quelques-uns de nos Citoyens, aux plaisirs de l'amour avec un emportement qui ne nous est point ordinaire : l'humeur & les maniéres de leurs femmes nous ont paru aussi peu raisonnables ; les unes ne reçoivent les caresses de leurs Amans les plus soumis, qu'avec une fierté affectée, ou les rebutent avec un vrai mépris ; les épouses n'aiment point leur mari : il y a, dit-on, des filles qui paroissent aimer à la fois plusieurs Amans, le leur font accroire à chacun en particulier, & se moquent de celui qui les quitte avec celui qui survient ; il y en a d'autres, qui, avides d'un certain

morceau de métal brillant, accordent indiſtinctement leurs faveurs au premier venu qui leur fait préſent de ces piéces; & avec lequel elles paſſent des careſſes aux injures & aux moqueries; toutes, enfin, malgré une apparente averſion pour l'amour & pour notre Sexe, qui, à ce que l'on rapporte, leur eſt inſpirée dès l'enfance, ſe livrent en ſecret aux plaiſirs de cette douce paſſion avec une brutale indifférence, ſans aucune tendreſſe ou réelle ou conſtante, comme ſans choix.

Sur tous ces récits & quantité d'autres, continua le Prince, j'ai compris que chez vous on regarde l'amour & ſes plus doux miſtéres, comme quelque choſe d'infame, que perſonne n'oſe avouer qu'avec honte, comme un déſordre, dont on craint de proférer le nom, & non comme un mouvement de la Nature.

Un homme ne voudroit pas pour femme, d'une fille qui n'eſt plus vierge, & on le voit traiter comme épouſe celle qui auroit ceſſé de l'être une infinité de fois, s'il étoit poſſible. Perſonne ne veut de partage en amour, & tous ſont rivaux & tâchent de ſe ravir leurs femmes ou leurs maîtreſ-

ſes. Les mariages ſont des promeſſes ſolemnelles, en préſence de la Divinité, de s'aimer toujours, & même après la rupture de cette promeſſe frivole ou imprudente, on reſte éternellement lié. Que d'étonnantes contrariétés, cher Ami !

J'ai auſſi appris une action cruelle que j'aurois certainement empêchée ſi j'en avois été informé plutôt : ce crime a preſque rendu ſix jeunes perſonnes malheureuſes pour le reſte de leurs jours. Celui des miens qui me contoit cette hiſtoire, ne pouvoit s'empêcher de verſer des larmes, & j'en étois auſſi touché que lui.

Deux couples d'Amans, me dit-il, s'aimoient avec une tendreſſe qui étoit admirée de ces Etrangers; leurs parens ſe haïſſoient de part & d'autre, de maniére que le pere d'une des deux Amantes, ennemi du pere du jeune homme qu'elle aimoit, étoit ami du pere de celui qui aimoit une autre Belle : ces quatre peres, ajouta notre Citoyen, qui traitent leurs enfans plus durement, à cet égard, que nous ne traitons nos animaux domeſtiques, les ont contraint à prendre pour compagne la perſonne qu'ils n'aimoient pas. J'ai vu, il y a quel-

ques jours, conduire ces quatre Amans devant une masse de pierre, qu'ils nomment autel : là chaque personne tenant par la main celle qu'elle n'aimoit pas, les yeux en pleurs & tristement tournés vers le cher objet qu'on la forçoit de quitter, promettoit à celui de son indifférence de lui demeurer unie pour jamais.

Une autre fille avoit deux Amans, mais elle n'en aimoit qu'un : celui qui n'étoit point aimé, va trouver le pere de la fille, lui offre une grande quantité du sable dont nous avons chargé leurs maisons flottantes : ce pere prend aussi-tôt la résolution d'arracher sa fille des bras de l'Amant aimé, pour la donner à son Rival ; l'Amante apprend au premier cette désespérante nouvelle ; il vole aux pieds du pere de sa Maîtresse, lui offre avec tout ce qu'il posséde du même sable, sa vie, le conjure avec gémissemens de l'unir à sa fille : celle-ci joint ses priéres à celles de son Amant ; mais ce pere barbare, voyant que le tas d'or que lui offre ce suppliant, est moindre que celui qu'on vient de lui offrir, ordonne durement à sa fille d'obéir. Ne permettez pas, Pere commun de nos chers enfans, qu'il

leur

leur ſoit jamais fait rien de pareil. Mais, ô Pere de la Patrie! ajouta ce bon Citoyen, vous approuverez, ſans doute, ce qui vient d'arriver. Les ſix perſonnes, cruellement ſéparées, rompant leurs odieux liens, ſe ſont réunies & enfuies bien loin dans l'intérieur de vos Etats, où nos Compatriotes les ont cachées aux inutiles recherches de leurs parens, qui ſont demeurés avec la honte d'avoir mérité la haine de ceux qui leur doivent des jours qu'ils s'efforçoient de rendre malheureux.

Reconnoiſſez, Seigneur, répondit Fadhilah, dans ces deux avantures à quel point l'interêt rend les cœurs dénaturés, & la funeſte cauſe de l'amertume qu'il répand ſur le plus doux des liens, qu'il change en de peſantes chaines, que déteſtent chez nous les époux en ſe déteſtant eux-mêmes.

Quant à ce que vous me dites de l'impétuoſité de nos divertiſſemens & du tumulte de nos plaiſirs, ils partent de la même cauſe. Vous avez vu, Prince, une image de ce qui ſe paſſe dans une de nos Iſles, qui n'eſt pas moins extraordinaire que toutes celles que nous habitons. Elle eſt ſituée aſſez près de celle qui porte le nom de Stérile; on la

nomme Isle des Plaisirs; nos Sages l'appellent l'Isle de la Frivolité & de la Licence: on la dit formée d'un amas de choses nécessaires à la vie, dont la Propriété a privé l'Indigence, & que la Prodigalité a jetté dans nos mers: ainsi, au contraire de celle dont le terrain cendreux est sec & aride, le sien doit être extrêmement gras & fertile; aussi produit-il des fruits fort délicieux & des plantes agréables, mais avec des propriétés malfaisantes. L'air y est fort varié: ici, il cause de l'assoupissement, de la langueur, de l'ennui, des dégouts; là, sa vivacité donne des vertiges; en général, cet air contagieux plonge pendant quelque tems l'ame dans un oubli d'autant plus fâcheux, qu'il est toujours suivi de tristes souvenirs.

Cette Isle, environnée d'une mer orageuse, pleine d'écueils & de gouffres absorbans, n'est constanment habitée par personne, mais fréquentée en différens tems par toutes les conditions.

Les soucis, les inquiétudes, les chagrins, les maux continuels, & de corps, & d'esprit, les mouvemens des passions qu'enfantent les préjugés ou la misére, regnent

perpétuellement dans toutes nos autres Isles. Leurs Habitans passent dans celle-là pour donner quelque relâche à ces maux: on dit que les Grands, les Riches & les fameux Habitans de l'Isle Stérile y abordent fort souvent, & plus facilement parce qu'ils y sont portés par de plus forts navires que le commun des Peuples, & qu'ils en connoissent mieux les routes; mais on dit que les agrémens qu'ils goutent dans ce séjour, leur deviennent insipides par le fréquent usage: les Pauvres, au contraire, y éprouvent des plaisirs proportionnés aux efforts qu'ils font pour y arriver; les uns n'en touchent jamais que les côtes les moins fertiles, d'autres tentent d'y parvenir, & se perdent en chemin: tel, qui entre heureusement dans le port, en ressort pour faire naufrage, ou incapable par trop d'excès d'y jamais revenir.

Je viens, Seigneur, à ce qui se pratique dans cette Isle célébre. Ceux qui se sont associés pour faire le voyage, dépouillés, en y arrivant, de tout autre soucis, respirent d'abord un air de gayeté & de joie, qui dissipe les plus sombres humeurs; le cœur s'épanouit, s'ouvre, pour ainsi dire,

à la ſincérité & à l'amitié; il ſemble que l'humanité rentre dans tous ſes droits.

Lorſqu'on avance ſur ces terres enchantées, la Nature, ſemblable à ces reſſorts violenment tendus, ſe ſentant déchargée du poids qui la retient, court, vole, ſe précipite entre les bras de l'Intempérance & de la Débauche. Faut-il s'en étonner, Seigneur? Notre ame faite pour tout ce qui méne vers les plaiſirs par une pante douce & facile, perpétuellement privée ailleurs de ces breuvages de l'Exiſtence, en contracte une ſoif ſi ardente, qu'elle ſe ſuffoque pour l'étancher. Les Loix & la Morale ont beau crier alors; elles ne ſont plus écoutées; il faut qu'elles tolérent des excès, ou qu'elles ont imprudenment occaſionnés, ou qu'elles n'ont pas eu la prudence de prévenir; & c'eſt en cela qu'il ſemble que la Providence ſe plaiſe à manifeſter la foibleſſe des loix humaines, & les punir de l'excuſe injurieuſe de leur peu de pouvoir, en accuſant la Nature d'être imparfaite ou vicieuſe. C'eſt en vain que ces réformatrices tâchent de remédier aux déréglemens des plaiſirs qu'ont corrompu l'Interêt & la Propriété, tant qu'elles ne renverſeront pas ces

idoles : ce ſont les premiers monſtres qu'elles devoient attaquer, & elles les défendent; elles devoient les étouffer dès leur naiſſance, & elles ſemblent favoriſer l'épanchement de leur venin.

Sitôt que ces impérieuſes maîtreſſes, prétendant régir l'homme contre le gré de la Nature, ont eu fait un crime, une infamie de l'amour quand il ne ſe trouveroit pas conforme à leurs réglemens; & qu'au lieu de prévenir ce qui pouvoit le corrompre, elles eurent introduit tous les préjugés qui pouvoient le deshonorer; il eſt devenu volage, laſcif, effronté, diſſolu.

Elles ont voulu étouffer le plus doux, le plus paiſible, comme le plus puiſſant des ſentimens de notre ame, ſa reſpiration, ſa vie, ſous les dehors de bienſéance, de modeſtie, de pudeur; elles ont voulu l'aſſujettir, comme toute autre paſſion, au culte de l'Interêt, aux préjugés d'honneur, de rangs, de dignités, parce qu'elles ont prévu que ſi elles le laiſſoient libre, il ne pourroit s'accorder à toutes ces chiméres; & c'eſt préciſément en le voulant rendre leur eſclave, qu'elles en ont fait une débauche effrénée. Otez l'amour de l'odieuſe compa-

gnie de ces vices, * il ceſſe d'être un volage, un infidéle, un ſéducteur.

Vous ne rougiriez plus, Sexe aimable, fait pour brûler de ſes feux, & pour les allumer dans nos cœurs; vous ne rougiriez plus de les avouer, & de faire valoir les appas dont vous a pourvu la Nature: notre Sexe, que vous nommez trompeur, ne vous donneroit plus l'exemple de le tromper lui-même; il ne mépriſeroit plus des faveurs aiſées à obtenir, parce qu'il ne les devroit qu'à une véritable tendreſſe. Injuſte envers vous, cruel envers lui-même, un Amant ne chercheroit plus à mériter votre cœur, en ſouffrant des rebuts, des dédains réels ou apparens; il n'exigeroit plus que vous lui faſſiez acheter ce bien par des épreuves de conſtance & de ſincérité de ſa part, & par de pénibles combats de la vôtre, contre une inclination en ſa faveur qu'il n'eſtime, qu'il ne croit réelle qu'autant qu'elle lui coute, comme à vous, de peines & de ſoupirs. Où il n'y a plus de préjugés, plus

* Rouſſeau a dit:

Otez l'Interêt de la terre,
Et vous en bannirez la guerre;
L'Honneur rentrera dans ſes droits.

La penſée ſera vraie ſi l'on met:
La Nature & l'Amour rentreront dans leurs droits.

de feintes, plus de ſoupçons, où regne la candeur, il n'eſt plus beſoin d'une honteuſe défiance, ni de déguiſemens affectés.

Par ces réflexions, grand Prince, je vous décris toutes les contrariétés ridicules, toutes les pratiques frivoles, néceſſaires en amour, dans quelques cantons de notre Iſle enchantée, occupés par ce que l'on nomme Amans tendres & délicats.

Aſſez près delà eſt une autre Contrée, fréquentée par gens oiſifs, qui ne s'amuſent qu'à chanter, à raconter aux autres de froids dialogues amoureux, des avantures vraies ou imaginaires, occaſionnées par toutes les traverſes, par tous les bizarres caprices, qui transforment l'amour en tourment, & bientôt en ces débauches qui ſont en uſage dans notre Iſle de la Frivolité, à peu près telles qu'on vous les a dépeintes.

Ce ſeul exemple me ſuffit, Seigneur, pour vous montrer qu'il en eſt de même de tous nos autres plaiſirs devenus turbulens, exceſſifs & amers comme nos maux, dépravés comme nos mœurs, ſujets aux regrets, aux remords comme nos crimes, ridicules comme nos opinions.

Enfin, pour accumuler folies ſur folies

dans cette Isle des faux Plaisirs, il y a des personnes qui nous représentent au naturel nos actions risibles ou méchantes; * ils se moquent de nous, & nous en rions avec eux.

Des préceptes d'un ton plus sévére, ne sont pas plus respectés. Le disciple & le maître, au sortir d'une instruction qui blâme tous plaisirs licencieux, courent dans cette Isle, où ils résident, l'un pour lever le masque de l'hipocrisie, & l'autre continue de n'en point porter.

Cette conversation conduisit le Prince & Fadhilah sur le bord de la mer, où on les reçut dans un esquif, qui les porta vers le plus gros des vaisseaux. Zeinzemin y monte sans défiance; son cœur n'en étoit pas susceptible : on le conduit par-tout; il admire la merveilleuse structure & la capacité de cette machine, s'en fait expliquer le méchanisme; il passe ensuite dans les appartemens somptueux d'un des Chefs; sa surprise redouble à l'aspect des peintures qui en font l'ornement: cet art divin étoit

* Pilpai veut, sans doute, parler des Comédies & autres Piéces de Théâtre qui ont presque toujours été en usage chez les Nations Orientales, comme chez nous, ainsi que les fades Rapsodies Romanesques.

encore dans ſon enfance parmi ſes Peuples; mais un tableau entre tous, attire plus particuliérement ſon attention : on y avoit repréſenté les mœurs & les actions de tout un Peuple gouverné par les ſimples loix de la Nature, telles que nous les avons célébrées dans ces Chants. Zeinzemin eſt frappé de la nouveauté de ce ſpectacle; il ne peut comprendre par quel ſecret merveilleux l'homme peut ſi parfaitement imiter les ouvrages du Créateur, ou plutôt il croit ce tableau tracé par une main divine; il y reconnoit preſque tous les attributs de ſa chere Patrie. Il adreſſe la parole à des perſonnages que la vivacité des couleurs lui fait croire animés : Quoi! dit-il, nous croyons que la Raiſon ſuprême a conſtruit l'Univers d'après les modéles que ſa ſageſſe s'en eſt formés : les ſeroient-ce là ces divins modéles ? Seriez-vous aſſez heureux pour en être les dépoſitaires? ou bien, ces ombres muettes, mais vivantes, ſeroient-elles celles de nos Ancêtres, qui, dans un éternel repos, paroiſſent néanmoins vous donner des exemples de ce que vous nommez vertus? Ces ſages ombres ſeroient-elles devenues vos amies, vos compagnes? par-

courent-elles avec vous le monde dans ces demeures mobiles?

Ce que vous voyez, lui repartit ſon Ami, n'eſt qu'une agréable illuſion que fait à la vue un liquide coloré, répandu, appliqué avec art ſur ces tables, qui s'y ſéche en conſervant avec ſa vivacité, la place où on le poſe; ce n'eſt ici que l'ouvrage de la main des hommes; c'eſt, dit-on chez nous, une fiction de ce qu'ils étoient autrefois, parce qu'on n'imaginoit pas, Seigneur, avant la découverte de votre Pays, qu'ils puſſent vivre dans cette aimable innocence, ſinon dans les premiers âges du monde.

Mais, dit Zeinzemin, malgré tout ce que vous m'avez appris de vos mœurs, je ne puis comprendre comment vous connoiſſez ſi bien les nôtres; c'eſt, ſans doute, parce que la Divinité a mis dans les cœurs de tous les hommes des ſentimens inaltérables, qui, quoiqu'obſcurcis par les erreurs qui regnent dans vos contrées, ſe rallument de tems en tems, échauffent l'imagination qui produit ces excellentes copies de la vraie Nature. Pourquoi donc, pouvant faire une comparaiſon aiſée de ſa ſageſſe avec leurs abus, les hommes, ou ceux qui

les gouvernent, ne les corrigent-ils pas?

Pendant que le Prince conſidére ces objets, la perfide Ruſe ſaiſit, avec joie, l'occaſion d'aſſouvir la vengeance qu'elle avoit méditée contre celui qu'elle n'avoit pu ſéduire. * Elle s'étoit embarquée avec ces Etrangers ; & ſous la figure d'un de leurs Chefs des plus expérimentés, qui n'étoit point de ce voyage, elle avoit avec eux traverſé les mers, dans le deſſein de ſurprendre ſa proie; pour y réuſſir, elle avoit ſuggéré aux Députés d'inviter celui qu'elle vouloit perdre, à venir ſur la flotte prête à faire voile; elle avoit fait reconduire à terre, ſous divers prétextes, le petit nombre de perſonnes qui l'accompagnoient dans l'eſquif qui l'amenoit: alors ne diſſimulant plus, elle adreſſe ce diſcours à ſes compagnons & à l'équipage ſecrétement aſſemblé: Nous quittons cette Terre ſi fertile en métaux précieux, avec de grandes richeſſes; mais ne nous flattons pas d'y retrouver le même accès: notre empreſſement à ramaſſer ce que ces Peuples mépriſoient, nous a trahis, & leur ouvre les yeux ſur leurs propres interêts; ſans doute qu'à notre retour,

* Voyez les Chants VI. & VII.

ils nous vendront bien cher ce qu'ils nous donnent à préſent ſi libéralement; mais ſi vous y prenez garde, vous êtes maîtres de rentrer dans ce beau Pays, & de vous l'aſſujettir quand il vous plaira: vous tenez en vos mains un puiſſant otage de la ſoumiſſion & de la prompte obéiſſance de ces Peuples: vous ſavez l'amour & la vénération qu'ils ont pour leur Prince; que ne feront-ils pas pour obtenir qu'on leur rende une Perſonne ſi chere, la ſeule qu'un préjugé auſſi ancien que la Nation, fait croire capable de gouverner? Il n'eſt point à craindre que pendant ſon abſence, quelqu'autre s'empare de l'autorité ſouveraine, ni puiſſe leur faire oublier leur Prince : la noble ambition qui, par-tout ailleurs, fait quelquefois regarder comme une action héroïque l'uſurpation ou la conquête d'une Couronne, leur eſt inconnue. Ce Monarque & ſon Peuple vous accorderont tout ce que vous déſirerez, pour racheter une liberté que vous pourrez, à votre retour, ne lui rendre qu'en apparence. Une garde nombreuſe, ſous prétexte de lui faire honneur, vous répondra des démarches de cet Eſclave couronné; ſous l'ombre de ſon nom

& de ſon autorité, vous vous établirez & affermirez votre domination dans ce riche Pays. D'ailleurs, qu'avez-vous à redouter pour le préſent, d'un Peuple qui ne peut vous pourſuivre? Vous n'aurez pas plus à craindre dans la ſuite d'une foible Nation qui ignore ou déteſte l'uſage des armes. Ne laiſſons donc point échapper une ſi belle proie; levez l'ancre, & éloignons-nous promptement du rivage; hâtons de reporter chez nous d'immenſes richeſſes, avec un gage qui nous aſſure du pouvoir d'en amaſſer de nouvelles.

De tels conſeils ne pouvoient qu'inſpirer de l'horreur : ce fut auſſi le premier effet qu'ils produiſirent. Les plus grands ſcélérats même frémiſſent de la penſée du crime qu'ils vont commettre; mais la Perfidie, ſans s'étonner de ce foible retour des cœurs vers l'humanité, ſûre d'en voir diſparoître les ſentimens devant les motifs tout-puiſſans de l'interêt déguiſé ſous le nom d'un faux honneur, pourſuivit ainſi : Quoi! vous paroiſſez héſiter? Sachez que tout eſt juſte contre un Peuple ſauvage & barbare, & quand il s'agit de ſervir la Patrie : quelle obligation ne vous aura-t'elle pas de cette

importante expédition, & de ce trait de prudence, qui, ſans verſer de ſang, la met en poſſeſſion d'un Empire? Le Ciel peut-il vous offrir une occaſion plus favorable de donner à vos Concitoyens des preuves de votre zéle? Eh! que ſervoit-il donc d'entreprendre tant de travaux, de courir tant de dangers pour quelques richeſſes, qui, bientôt diſperſées, ne vous laiſſeront que le regret de ne pouvoir plus aller puiſer librement à leur ſource? Vous ne pouvez pour le préſent, laiſſer des colonies, & vous ne voulez pas vous aſſurer des moyens d'en tranſporter? Craignez-vous, je le repéte, qu'on ne vous accuſe d'avoir manqué de foi envers ceux qui n'ont aucune idée d'équité ni de droit? Allez, allez, les loix ne ſont point faites en faveur de ceux qui n'en connoiſſent pas: on vous reprocheroit bien plus juſtement l'utilité publique, la vôtre même, ſacrifiée à de vains ſcrupules.

C'eſt ainſi que cette Furie acheva de perſuader le plus noir de tous les crimes, l'Ingratitude: l'Avarice, qui s'étoit ſecrétement jointe à la Ruſe, acheva d'empoiſonner les cœurs de ſon ſoufle auſſi brûlant que le ve-

nin de l'Hypſade. *O ſoif cruelle de l'or! tu leur fis dans un inſtant oublier les bienfaits les plus ſignalés, & violer dans la Perſonne qui vient de les en combler, les droits les plus ſacrés de la Nature. Ils déplient leurs voiles, lévent l'ancre; un vent favorable fait fuir la côte à leurs yeux.

Le Peuple, répandu ſur le bord du rivage, conſidére avec quelle viteſſe s'éloigne ce qu'il prend encore pour de prodigieux oiſeaux marins, qui, ſecondés de leurs aîles & de leurs nageoires, gliſſent rapidement ſur la ſurface des eaux; mais ſubitement ce Peuple pouſſe les cris les plus perçans; les flots d'une mer en furie, ne ſe font point entendre avec autant d'éclat que la voix de cette multitude; le matelot en eſt effrayé, malgré l'éloignement; il ſe croit pourſuivi, il court aux armes: ce tumulte attire Zeinzemin ſur le pont; il ne ſoupçonne point encore ſon malheur; il demande tranquilement qu'on le reconduiſe ſur le bord; mais le ſilence de ceux qui l'environnent, lui apprend enfin qu'il n'eſt plus

* Petit Serpent, dont la morſure cauſe une ſoif ardente qui, en buvant, s'augmente avec le mal au point de faire tomber les chairs en pourriture avec des douleurs exceſſives.

libre. Il veut ſe jetter dans la mer; on le retient; la vigueur de ſon bras, quoique ſans armes, terraſſe, écraſe, ou précipite dans la mer tout ce qui s'oppoſe à ſes efforts; mais, en vain, il eſt forcé de céder au nombre dont il eſt plutôt accablé que vaincu : on le ſaiſit enfin, on le charge d'indignes liens; il ne lui reſte plus que la liberté de ſe plaindre.

Après quelques momens d'un ſilence irrité, jettant des regards qu'oſe à peine ſoutenir cette troupe ſcélérate : Quel nom, dit ce Prince infortuné, donnerai-je à votre action? quel nom vous donnerai-je à vous-mêmes? êtes-vous des hommes, ou quelques animaux voraces, ſous cette figure? avez-vous faim de ma chair? êtes-vous altérés de mon ſang? ne tardez pas de vous en raſſaſier; délivrez-moi par une prompte mort, de la vue de tels monſtres. Pourquoi différez-vous plus long-tems? ôtez-moi la vie, ou me rendez la liberté. Que voulez-vous faire de moi; je ne ſuis pas de l'or? Quoi! de doux traitemens apprivoiſent tous autres animaux, & vous rendent, au contraire, malfaiſans & cruels? Quel triſte plaiſir trouvez-vous à nuire à une créature qui de-

devroit, au moins, vous être indifférente, parce qu'elle ne vous a point offensés ? A plus forte raison, pourquoi outragez-vous qui vient de vous combler de tout ce que vous chérissez le plus ? Rendez un Pere à sa famille éplorée, laissez-vous toucher par les cris de mon Peuple. Si entrainés par les vents, vous ne pouvez plus retourner vers le rivage, laissez-moi me servir de mes bras pour fendre les eaux ; je ferai mes efforts pour mourir ou pour aller essuyer tant de pleurs.

Le sage Fadhilah, qu'un tel attentat avoit saisi & pénétré de la plus profonde douleur, joignant ses représentations aux justes reproches de son illustre Ami, conjuroit ses compagnons avec larmes & par tout ce qu'il y a de plus sacré, de remettre leur bienfaiteur en liberté ; il leur retraçoit, de la maniére la plus touchante, la générosité des procédés de ce grand Prince à leur égard : Quoi ! disoit-il, vous chargez des marques infames de la captivité & de l'esclavage, celui auquel vous souhaitiez que vos Maîtres ressemblassent ; celui que vous disiez, il y a peu, digne du sceptre du monde ; celui que vous avouïez être le modéle

& l'exemple des Monarques les plus accomplis. Les plus grands ſcélérats épargnent au moins celui qu'ils dépouillent de ſes biens, quand ils n'en ont rien à craindre, & vous enchainez une Perſonne dont les libéralités ont été au delà de vos déſirs. Quel motif vous engage à vous couvrir de cette infamie aux yeux de vos Concitoyens & de tout l'Univers ? Ne craignez-vous point que ceux en qui il reſte encore quelque équité, ne faſſent punir, à votre arrivée, cette action barbare par les ſupplices les plus honteux ; que les plus méchans même, pour profiter des fruits de votre crime, ne feignent de le déteſter ? Ou ſi vous eſpérez que vos richeſſes vous méritent l'impunité, pourront-elles effacer la tache deſhonorante qui vous rendra odieux ? Qui voudra déſormais entrer en ſociété avec gens perdus de réputation ? qui voudra ſe fier à vos promeſſes ? Ceſſez, ceſſez d'être coupables, il en eſt encore tems. Le magnanime Zeinzemin vous croira innocens, dès qu'il vous verra écouter une raiſon qui ſait à propos reprimer d'injuſtes déſirs. Vaincre une réſolution funeſte, eſt changer le crime en vertu, & l'opprobre en gloi-

re. * Que ne puis-je, chers Compagnons, aux dépens de mon ſang, produire dans vos cœurs cet heureux changement !

C'eſt en vain que ce Sage eſpére émouvoir ces ames féroces. Qui eſt inſenſible aux juſtes plaintes de l'offenſé, écoutera-t'il les exhortations de celui qui parle en ſa faveur ? Non, l'avarice a fermé leurs oreilles ; le même vent qui éloigne le Prince de ſa chere Patrie, emporte avec lui tout ce que leur reproche la bonne foi violée, & ce que leur repréſente une tendre amitié. Quelques-uns néanmoins de ces Bàrbares paroiſſent touchés & avoir honte de la noirceur de leur trahiſon ; ils tâchent de calmer la juſte indignation du Monàrque, & de modérer ſa douleur.

Prince, lui dirent-ils, vous reverrez cette Patrie que vous regrettez ſi vivement, & vous nous ſaurez gré un jour de l'innocente tromperie dont nous nous ſommes ſervis, pour vous engager à venir confirmer vous-même à nos Souverains, l'alliance durable qu'ils veulent contracter avec vous. Nous

* Fadhilah parle aux ſiens ſelon le préjugé ordinaire, qui fait que l'on loue les hommes de n'être pas méchans.

reſpectons trop en vous le caractére ſacré des Têtes couronnées, pour former le deſſein de vous priver pour toujours de la liberté : vous devez vous attendre à l'accueil le plus favorable de la part de nos Compatriotes, & à des honneurs dignes de vous. Après ces preuves, Seigneur, que notre procédé, tout injuſte qu'il vous ſemble à préſent, n'a rien en ſoi de criminel ; après que vous aurez jugé par vos yeux de quantité de merveilles que nous n'avons pu vous décrire ; après vous avoir donné chez nous toutes les marques poſſibles de notre reconnoiſſance, vous ſerez maître de revenir dans vos Etats, où nous nous ferons un plaiſir de vous reconduire. Pardonnez à notre zéle pour votre conſervation, la violence dont votre déſeſpoir nous a obligé d'uſer.

C'eſt ainſi que la Politique ſait colorer ſes vues intereſſées, & tâche d'excuſer ſes perfidies. Ce diſcours, tout groſſier qu'en étoit l'artifice, étoit capable de faire impreſſion ſur une ame auſſi peu ſuſceptible de défiance, que de honteux détours. Ces promeſſes calment ſa colére ; il témoigne qu'il les croit ſincéres : on rompt auſſi-

tôt ſes liens; on affecte de le traiter avec tout le reſpect dû à ſa qualité; la douce eſpérance de revoir ſa Patrie, ſa chere Zavaher, ranime quelque tems ſon courage abattu; mais il retombe dans la plus profonde triſteſſe, quand il conſidére combien ſon malheur préſent met de diſtance entre lui & l'inſtant fortuné qui doit le rendre aux objets, & de ſa bonté paternelle & de ſon amour. Helas! ſi un cœur eſt ſenſible & délicat à proportion qu'il eſt grand & courageux, comment la fermeté dans d'affligeans revers, peut-elle l'empêcher de ſuccomber aux tourmens qu'elle irrite? comment celui de Zeinzemin n'eſt-il pas mortellement atteint des affreuſes penſées de la déſolation de ſes Peuples? Une tendre Epouſe expirante, ou prête à expirer de douleur; ſon cher Adel, ce ſage & reſpectable Vieillard, affoibli par les ans, reſſentant à la fois tant de maux, pourra-t'il n'y pas ſuccomber? pourra-t'il par de conſolans diſcours, rappeller à la vie ſon aimable fille, & lui conſerver ce gage précieux de ſon amitié? O! mon Peuple, s'écrie Zeinzemin, tu peux être heureux ſans moi, & je ne puis être que malheureux ſans l'adorable Zavaher.

Ces triftes images n'offroient rien à l'efprit de ce Prince qui égalât la conſternation des Peuples, qui s'étoit annoncée par les cris perçans dont retentiſſoit le rivage. Sitôt qu'on s'apperçut que le Prince n'étoit point de retour, les uns ſe jettoient contre terre, & ſe rouloient comme s'ils euſſent perdu le ſens; d'autres couroient çà & là, éperdus, ſans ſavoir où ils alloient; pluſieurs s'avançoient juſques dans la mer, en tendant les bras, comme s'ils euſſent voulu arrêter ou pourſuivre les raviſſeurs.

Ces premiers excès de déſeſpoir pareil à celui d'une Ville priſe d'aſſaut, ſont comme tout-à-coup étouffés par un morne ſilence, qui n'eſt interrompu que par un murmure ſourd de pleurs & de gémiſſemens, dont le ſon eſt ſemblable aux ſifflemens que fait encore la fureur expirante d'un violent tourbillon; enfin, cette multitude éplorée, les regards fixés ſur l'étendue des eaux, longtems même après que ſont diſparus les monſtres qu'elle croit avoir englouti ſa chere Eſpérance, ſe ſépare, ſe diſperſe; chacun s'embraſſe, ſe fait des adieux, comme allant au trépas: mais par-tout où eſt porté cette funeſte nouvelle, recommencent & ſe

ſuivent mêmes excès de déſolation, de plaintes : c'eſt un incendie qui ſe répand avec bruit dans une vaſte forêt, & n'y laiſſe qu'un feu lent, caché ſous des tas de cendres; les plus vifs regrets ſe renferment dans tous les cœurs. Tout l'Empire reſſemble à une Contrée ravagée par la peſte : plus de jeux, plus de plaiſir, les terres ſont à peine cultivées; tout le monde ſemble avoir oublié les beſoins les plus preſſans d'une vie qu'on néglige de conſerver; chaque Citoyen, au milieu de ſa famille, pleure avec elle la mort de la Patrie dans la perte de Zeinzemin.

Mais que devintes-vous, aimable Zavaher, quand vous apprites la cauſe de tant de maux? C'eſt en vain qu'on veut la-lui cacher; ſon tendre cœur la lui fait preſſentir; quelques plaintes échappées en ſa préſence, la lui décélent. Ah! s'écrie-t'elle, Zeinzemin n'eſt plus.... A ces mots elle tombe mourante entre les bras de ceux qui l'environnent; ſes yeux s'éteignent, ſon corps n'eſt plus qu'un beau marbre, ſa bouche n'exhale plus que de foibles ſoupirs, & ſon ame, prête à fuir avec eux, eſt à peine retenue par les ſecours les plus empreſſés.

Comme un grand arbre, après avoir long-tems résisté au souffle furieux de mille vents déchainés, sur le panchant de sa ruine, balance & ne se soutient plus que par l'égalité de leurs efforts contraires, de même le sage Adel, pâle, sans voix, l'œil sec & tristement attaché sur Zavaher, qu'il croit mourante, semble attendre que le dernier des soupirs de son aimable fille, porte le dernier coup à son cœur déchiré par tant de traits mortels; son ame courageuse, déja presque accablée du poids des calamités de la Patrie, n'attend plus que cet effrayant signal pour rompre ses liens.

Enfin, rouvrant la paupiére pour laisser le passage à un torrent de larmes, Zavaher, la plaintive Zavaher, d'une voix entrecoupée de sanglots, ne fait entendre que le nom de son cher Zeinzemin, qu'elle ne cesse de repéter; elle le redemande à tous ceux qu'elle voit autour d'elle : Ah! je le vois, reprend-t'elle d'une voix lamentable, vos pleurs confirment mes malheurs.... Que vous êtes cruels! Pourquoi m'arrachez-vous à l'ombre du trépas? Que ne laissiez-vous mon ame se réunir à sa vie! l'Univers n'est plus qu'un affreux tombeau.

Quelqu'un lui ayant dit triſtement que Zeinzemin vivoit encore: C'eſt en vain, reprit-elle, que par une inutile pitié vous eſſayez de ſoulager mes maux; par cette feinte vous ne faites que les aigrir.... Mais puiſqu'il reſpire encore, où eſt-il? ... Que ne me conduiſez-vous vers ce cher objet?.... Va-t'il ceſſer de reſpirer? J'irai mourir avec lui.... Vous vous taiſez.... Que lui eſt-il arrivé de funeſte? .... parlez: .... craignez-vous d'augmenter mes douleurs? elles ne peuvent croître.... Mais non, je me ſens une ſoif ardente pour ce mortel breuvage, raſſaſiez-en mon ame.... ne me déguiſez rien, portez à mon cœur les coups les plus terribles, arrachez-moi à une odieuſe vie. O! mon Pere, s'écria-t'elle en s'adreſſant à Adel, apprenez-moi, je vous conjure, quel eſt le ſort de mon cher Zeinzemin, arrachez-moi aux tourmens de l'incertitude; dois-je eſpérer, dois-je? .... Vivez, ma chere fille, vivez, répondit ce reſpectable Vieillard, votre Epoux reſpire encore. Nous ne craignons point pour ſes jours, nous ne pleurons que ſon abſence. Des Etrangers, dit-on, venus des régions inconnues, ſur d'énormes barques, l'ont enmené avec eux

au delà des mers. Peut-être que conduit par le déſir de connoître, ſon grand cœur ne trouvant rien d'humain au-deſſus de ſes forces, a-t'il entrepris ce long & pénible voyage à deſſein de s'inſtruire des choſes qu'il croit néceſſaires au bonheur de ſes Peuples; il veut que l'humanité entiére lui doive un nouvel Etre. Vivez, chere Zavaher, laiſſez renaître votre eſpérance, conſervez-lui des jours qui lui ſont plus précieux que les ſiens : il vous aime, l'amour vous rendra ce tendre Epoux; vivez, enfin, pour un pere qui vous aime. Je touche à la fin de ma carriére, n'en précipitez point douloureuſement le cours. Oui, je reverrai encore, j'embraſſerai avec vous ce cher fils: j'allois mourir de triſteſſe, j'expirerai de joie : comparez, chere Zavaher, quel ſera l'excès de la vôtre aux tourmens que viennent de vous cauſer vos craintes : vous les chérirez alors ces peines cruelles, vous en rappellerez agréablement le ſouvenir, vous vous plairez à faire le récit de ces preuves de votre amour.

A ces mots, la douleur de Zavaher parut ralentie; & prenant les accens modérés & touchans de la langueur, elle exprime

ainſi ſes tendres regrets : O cher Auteur de mes jours ! que l'eſpoir que vous me faites concevoir eſt doux ! Mais quel vuide affligeant entre celui qui éclaire mes malheurs & celui qui les verra finir ! Ces Contrées vont être pour moi un affreux déſert ; Zeinzemin n'y paroitra plus ; en vain les campagnes ſe pareront de leurs richeſſes ; je ne verrai plus rien qu'à travers les plus ſombres nuages des ſoucis & des chagrins les plus amers. Zeinzemin, cher Zeinzemin, ornement de mes penſées, joie de mon cœur, ton abſence couvrira pour moi la Nature entiére d'épaiſſes ténébres ; quand viendras-tu les diſſiper ? ô lumiére de ma vie ! quand te reverrai-je ? quand entendrai-je les ſons raviſſans de ta voix ?...

Ces plaintes furent interrompues par l'arrivée d'une troupe de reſpectables vieillards, les ſoutiens de cet Empire & la gloire de leur Souverain : c'étoient ceux même que le ſage Zeinzemin avoit choiſis pour être, comme lui, les Peres de ſes Peuples, ceux dont il conſultoit l'expérience, ou auxquels il confioit l'exécution de ſes prudens deſſeins. Aſſez long-tems avant que la Princeſſe apprît le funeſte accident qu'on lui

cachoit, ces Sages, chacun dans leurs Provinces, avoient tâché de conſoler les Peuples par les mêmes motifs d'eſpérance qu'Adel venoit d'employer près de ſa fille; ils repréſentoient à leurs Concitoyens que le Prince n'avoit entrepris un voyage au delà des mers que dans des vues dignes d'un grand Roi; mais ils n'avoient pu que foiblement les détourner de croire ce que ne ſoupçonnoit pas encore leur Reine; que ces Etrangers avoient attenté à la liberté de Zeinzemin; leur méchanceté & la dépravation de leurs mœurs commençoient à être connues. Helas! diſoient quelques-uns, nous n'avons que trop vu d'exemples de la cruauté de ces monſtres ſous une apparence humaine, & l'aimable Zeinzemin en avoit horreur auſſi-bien que nous; auroit-il pu ſe réſoudre à vivre en leur compagnie? Ils ſe ſont, ſans doute, ſaiſi de ce qu'ils ont trouvé de plus excellent dans nos Contrées, pour l'offrir à leurs Divinités barbares. Non, diſoient d'autres, peut-être qu'admirant ce grand Prince, dont nous les avons entendu faire des louanges, nous ont-ils ravi notre Roi pour en être gouvernés; mais qui déſormais préſidera à la culture, à la fertilité

de nos terres? qui réglera, qui encouragera nos travaux? qui ordonnera nos fêtes? qui embellira nos demeures? qui entretiendra la vigueur & l'induſtrie de nos arts? qui ſera le centre de l'union & de la concorde qui regnent entre nous? qui raſſemblera les prudens conſeils de nos peres de famille? qui pourra, de mille ſentimens divers, ſagement conciliés, former les plus beaux & les plus utiles projets? qui ſera la raiſon de tous les eſprits & la volonté de tous les cœurs? Il n'y a plus que le ſage Adel.

C'étoit donc vers lui que de cent vaſtes Provinces de ce floriſſant Royaume, on avoit député pour lui offrir les rènes du gouvernement. Généreux Adel, lui dit celui qui portoit la parole, les déſirs de nos Peuples ſont d'adopter pour Pere celui qui forma autrefois l'ame du grand Zeinzemin; que la vôtre nous guide pendant l'abſence de cet Aſtre, qui, peut-être, helas! ne brillera plus ſur nos têtes : reſtes précieux du ſang de nos Monarques, regnez, tranſmettez à vos fils les ſoins de notre félicité.

Chers Citoyens, leur répondit Adel, qu'exigez-vous d'un Mortel chargé d'années & d'afflictions? de quelle utilité peu-

vent être à la Patrie quelques jours d'une languiſſante vie ? ſeroit-ce répondre aux marques que vous me donnez de ſa tendre affection, que d'entreprendre de la mal ſervir ? Mes fils, ainſi que moi, élevés dans les devoirs d'une vie privée, ignorons ceux que rempliſſoit ſi dignement l'aimable Zeinzemin. J'ai pu dans ſes premiers ans lui apprendre à être Citoyen ; mais il avoit pour regner l'exemple de ſes Ancêtres & ceux de ſon auguſte Pere ; il les a ſurpaſſés ; Zeinzemin eſt le plus grand de nos Rois ; qu'il ſoit le dernier. Qu'avez-vous beſoin de guide dans la route aiſée que ſon génie ſublime vous a tracée ? il n'étoit perſonne avant lui capable des hautes entrepriſes qu'il vient d'exécuter, & il n'eſt à préſent perſonne de vous qui ne puiſſe facilement ſuivre ſes ſages diſpoſitions. J'avoue qu'il ſeroit glorieux pour ma famille & pour moi, de répondre à l'opinion que la Patrie conçoit de notre zéle, en marchant ſur des traces auſſi illuſtres ; mais il eſt plus glorieux encore de faire connoître que Zeinzemin a formé un Peuple de Rois : ſouffrez donc, ſages organes de notre Monarque, qu'uſant un inſtant des droits du titre dont vous

voulez m'honorer, je vous donne un conseil. Retournez dans vos Provinces; ne vous écartez point de l'uniformité du bel ordre qu'un Prince, dont vous chérissez la mémoire, vient d'établir sur des loix simples & naturelles, qui ne se sont jamais altérées parmi nous; maintenez cette concorde entre les Concitoyens qu'il vient récenment d'affermir; rassemblez-vous quelquefois pour connoître si l'unanimité est par-tout entiére, & qu'alternativement l'un de vous soit l'ame de cette unanimité; qu'il aille l'échauffer & l'entretenir par tout l'Empire. Les Peuples croiront alors avoir retrouvé en vous autant de Héros semblables à celui que vous regrettez avec eux. Allez, zélés Peres de la Patrie, annoncez-lui qu'en quelque lieu du monde que soit Zeinzemin, s'il respire encore, il n'est point d'obstacle que ne surmontent son courage & sa sagesse, pour venir se rendre à vos vœux; & s'il a subi le sort commun des Mortels, faites dire par-tout que Zeinzemin n'a point de Successeur, parce qu'il a affermi pour jamais le bonheur de ses Peuples.

ARGUMENT
DU CHANT XI.

LA Nature va prier la Vérité de venger l'attentat commis contre Zeinzemin : la Vérité lui en explique la cause, l'envoie vers la Puissance qui préside aux tempêtes : occupations de cette Dive. La Vérité marque à la Nature ce qu'elle doit ordonner à la Dive des tempêtes. La Vérité dépeint quel est l'esclavage de la Raison dans une Isle où elle veut faire aborder Zeinzemin ; elle apprend à la Nature quels sont en général ses desseins. La Nature part pour exécuter les ordres de sa Mere ; elle rencontre la flotte ennemie, tourmentée d'une affreuse famine ; elle voit Zeinzemin empêcher ses ravisseurs de se manger les uns & les autres, & sauver la vie à son ami Fadhilah ; elle poursuit sa route. Description du séjour des tempêtes & portrait de leur Reine. Tempête qui fait périr la flotte ennemie : Zeinzemin est sauvé du naufrage.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT XI.

L'Aimable Dive qui préſide à la Nature, frémiſſant d'horreur au moment de l'ingrate perfidie des Raviſſeurs de Zeinzemin, étoit allée promptement implorer la vengeance de ſon auguſte Mere. A peine ouvre-t'elle la bouche pour ſe plaindre, que la Vérité, * aux yeux de laquelle rien n'eſt caché, la conſole en ces

* Il faut ſe ſouvenir que Pilpai feint des Dives ou Génies qui préſident au gouvernement des différentes parties de l'Univers, auxquels il donne le nom de leurs emplois, & que, ſous le nom de la Vérité, il perſonifie un des principaux attributs de la Divinité.

termes : Je ſais, ma chere fille, l'attentat des Monſtres, compagnons du Menſonge, contre mon pouvoir ſuprême : ils cherchent à s'introduire de nouveau dans une Terre dont je les ai bannis pour jamais ; ils n'oſent l'attaquer à force ouverte; ils ont déja tenté de ſéduire les Peuples & le Prince que je protége; ils ont vainement employé les foibles ſtratagêmes de la Ruſe. Cette Furie irritée de ces mauvais ſuccès, ſe venge, & croit s'être ouvert les moyens de ſubjuguer la Nation, en captivant ſon Roi. Ses Conjurés, avertis que Zeinzemin eſt en ſon pouvoir, ont conçu les plus flatteuſes eſpérances : armés des maſques dont ſe couvre leur rage, ces reptiles, ſortis de leurs repaires, ſe ſont répandus dans les Iſles où ils dominent. Ce n'eſt plus par les bruits incertains de la Renommée qu'ils excitent les Peuples qui leur ſont ſoumis, à porter leurs mœurs corrompues chez les miens; c'eſt par les fermes aſſurances d'une prochaine poſſeſſion des faux biens pour leſquels ils ont enflammé leurs déſirs, & c'eſt par les motifs les plus impoſans, qu'ils les animent à porter, avec le ravage, leurs pernicieux exemples dans ces Contrées, d'où la Ruſe

vient d'enlever Zeinzemin. Au bruit du retour d'une flotte richement chargée, les côtes de ces Isles sont couvertes d'un nombre prodigieux de vaisseaux nouvellement construits; les villes & les campagnes sont désertes, & les mers vont être couvertes d'habitans.

Mais tu vas comprendre comment je me joue des foibles efforts de ces chétifs ennemis. Je te remets ta vengeance & la mienne; prens mon char, au centre de ses roues réside le mouvement que j'imprime aux Astres qui éclairent l'Univers : vas vers ces régions où brille quelquefois pendant la nuit une sombre aurore; c'est le pole de la Terre, tu y trouveras la Dive à laquelle j'ai confié le soin de la faire mouvoir sur son axe; je lui ai donné l'Empire des Vents & des Mers; c'est elle qui, inclinant le vaste bassin des eaux, * en arrose alternativement

* Pitagore, le Pere de la saine Phisique & de l'Astronomie, regardoit le Soleil comme un feu ou un centre lumineux de notre Monde, la Terre comme une Planette qui tourne autour; il remplissoit l'Univers d'une infinité de sistêmes planétaires, pareils à celui-ci : il est le premier qui ait imaginé que les Cométes sont aussi des Planettes, dont les retours se font dans de très-longues périodes; il a le premier connu dans les mouvemens des Corps célestes, ce qu'il nommoit harmonie, c'est-à-dire, une correspondance

les côtes de divers Continens; c'eſt elle qui, tandis que tu te repoſes, laiſſe aux hivers le ſoin de préparer les campagnes à la fertilité; c'eſt elle qui leur ordonne de paſſer ſucceſſivement en différens climats, ou qui les raſſemble dans le ſéjour qu'elle habite; c'eſt elle, enfin, qui préſide à toutes les influences, & de l'air, & des eaux les plus violentes, comme tu commandes aux plus douces; tu fais mouvoir dans tous les Etres les reſſorts de la vie, elle meut le cercle de la viciſſitude des Etres: tu regnes ſur les Zé-

en rapport à leurs maſſes & à leurs diſtances; il enſeignoit auſſi que la Terre eſt d'une figure ſphérique, & dans une poſition oblique: il eſt donc vraiſemblable que notre Poëte, ſon contemporain, ou ſon ſucceſſeur de fort près, étoit inſtruit de cette Phiſique, dont il laiſſe appercevoir pluſieurs traits dans cet ouvrage. Il s'en préſente ici un ſingulier ſur la cauſe du flux & reflux de la mer; il paroît l'attribuer au mouvement de vacillation de l'axe terreſtre: effectivement, comme notre globe eſt un corps compoſé de parties fort hétérogénes en peſanteur, qui font que ſon centre de gravité n'eſt pas celui de ſa rondeur, ce qui cauſe ſon obliquité à l'égard de l'équateur céleſte, dans lequel il ſe meut; ſa révolution journaliére autour de ſon axe, peut bien l'obliger à chercher continuellement un nouvel équilibre que lui rendroit la fluidité alternative des eaux d'un pole vers l'autre: ainſi la cauſe de ce balancement & celle du mouvement périodique des mers ſeroit la même. Je ne ſais, au reſte, ſi quelques-uns de nos Phiſiciens modernes n'ont point déja fait l'obſervation que notre Poëte Indien me donne lieu de faire.

phirs, peres des fleurs, elle regne ſur les tempêtes. Je lui ai ordonné de les occuper à tenir éloignées de ces Contrées paiſibles, les Iſles malheureuſes qui ſont devenues leur jouet; je lui ai permis de laiſſer quelquefois les vents impétueux obéir à la fureur des Monſtres qui châtient eux-mêmes les Mortels qu'ils ont ſéduits; je puis donc, quand il me plaira, les employer à la deſtruction des ſéducteurs.

Pars, ma fille, vas trouver cette Puiſſance redoutable, ordonne-lui de briſer avec les vaiſſeaux préparés pour une nouvelle deſcente, cette odieuſe flotte, ſur le retour de laquelle mes téméraires ennemis fondent leurs eſpérances; qu'aucun de ceux qui traînent en captivité un Prince que tu favoriſes, n'échappe à ton juſte courroux; que les flots leur arrachent leur proie avec la vie; que ces flots le portent dans une Iſle, où, malgré les efforts de l'Illuſion, mon nom eſt encore reſpecté.

Tu ſais que quoique l'aveuglement d'une partie des Mortels m'ait forcé de les abandonner, je regne encore ſur quelques-uns d'entre eux par cet Etre immortel, qui préſide & dirige toutes leurs actions, & les

rend ſemblables à mon divin Auteur. Le feu immatériel qui anime cette Puiſſance, malgré l'oppreſſion des épaiſſes ténébres qui l'offuſquent, fait de continuels efforts pour rompre les liens qui enchainent ſon autorité; & quoique cette autorité ne ſoit plus employée par l'Illuſion qui l'obſéde, qu'à favoriſer l'Erreur, à donner du poids à mille contrariétés revoltantes, à une infinité de ſpéculations, de maximes, de préceptes faux ou vicieux, la Raiſon ſent encore la réalité de mes droits & la force de mes leçons éternelles; mais elle gémit de n'oſer les défendre, ou de ſe voir contrainte à chaque inſtant d'uſer des facultés dont je l'ai pourvue pour combattre ou obſcurcir l'évidence. Elle gémit d'être contrainte de prêter ſon aveu aux vices, qui n'oſent quelquefois paroître que revêtus de ſes couleurs; tu la trouveras errante dans une de ces Iſles mobiles aux environs d'un Temple qui me fut autrefois conſacré; tu la verras au milieu d'une troupe de Dives, ſes filles, qui préſident aux opinions que les humains de ces Contrées qualifient du nom de ſciences; elles ſont, comme leur mere, livrées aux irréſolutions, aux agitations de

l'incertitude, tantôt défiantes, tantôt crédules, prenant ſouvent de fauſſes lueurs pour les lumiéres de l'évidence. Tu remarqueras encore en ces lieux les ſentimens humains, transformés en fantaſtiques vertus, au lieu des loix que tu gravas dans les cœurs; tu verras les monſtrueux ſiſtêmes qui traitent ces ſentimens de déſordres: ces Dives, enfin, qui ne devroient s'occuper qu'à inſtruire les Mortels de mes leçons & des tiennes, que leur apprendre à jouir des vrais avantages de leur Etre, ne font, au contraire, que les embarraſſer de vaines recherches, qui multiplient leurs travaux & leurs peines avec leurs erreurs. Les tems approchent d'affranchir la Raiſon, & ſes filles de leur eſclavage & de leur aveuglement, & de diſſiper les fantômes qui ſe diſent ſes enfans légitimes.

C'eſt dans cette Iſle que je conduirai Zeinzemin; c'eſt là que je lui ferai trouver des ſecours ineſpérés; c'eſt au ſortir de ces lieux que, muni par les conſeils du Sage contre les impreſſions des vices & de l'erreur, tu lui feras parcourir les divers domaines de ces monſtres, oppreſſeurs de l'humanité: il jugera par ſes yeux, mieux que ſur des ré-

cits, des mœurs des Habitans de ces triſtes Contrées : connoiſſant déja ce qui fait le ſolide bonheur des humains, il admirera ce que j'ai deſſein de faire pour les délivrer de la cauſe de leurs miſéres. Vas, ma fille, ajouta la Vérité, avant que le ſoleil ait quatre fois parcouru le cercle de ſes demeures, Zeinzemin reverra ſa Patrie. Du reſte, mes réſolutions te ſont connues, cours en hâter le ſuccès.

La Nature à l'inſtant, portée ſur le char merveilleux de ſa divine Mere, traverſe avec une extrême rapidité, les eſpaces qui ſéparent les régions fortunées, demeures de la Vérité & la ſienne, de celles qu'elle ne fréquente preſque jamais; elle apperçoit du milieu de cette ſpacieuſe carriére, la flotte ennemie qui paroit à ſes yeux, telle qu'une foible troupe d'hirondelles qui raſent la ſurface des eaux; elle modére la viteſſe & la ſublimité de ſa courſe; elle s'enveloppe d'un nuage; elle dirige ſon char plus près des vaiſſeaux : elle venoit n'a guères de voir le généreux Adel refuſer un diadême, lui qui pouvoit conſerver la ſplendeur d'un ornement, la honte & l'aviliſſement de tant de Rois qui en terniſſent l'éclat; elle verra bien-

tôt le Héros, auquel perſonne ne ſe croit capable de ſuccéder dignement, faire trembler en maître les lâches qui prétendoient l'aſſervir.

Un vent favorable enfloit leurs voiles; leurs Pilotes leur faiſoient eſpérer un heureux & prompt retour : la Dive les entend pouſſer des acclamations d'allégreſſe; fiers des immenſes richeſſes qu'ils reportent chez eux, ils s'attendent à y être reçus avec les plus grands honneurs : En quelle conſidération, ſe diſent-ils, n'allons-nous pas être près de nos parens, nos amis, nos citoyens? Quelle gloire pour nous, d'avoir heureuſement pénétré dans des Pays juſqu'à préſent inconnus & inacceſſibles! Tous les Héros que célébrent nos hiſtoires, n'ont rien fait qui égale la grandeur de cette entrepriſe. Que d'admirateurs au récit des merveilles que nous avons vues! Mais la gloire n'eſt rien ſans l'utile, reprennent quelques-uns, nous éblouirons bien autrement les yeux par tant de tréſors : les hommes ne valent qu'autant que l'or leur donne de poids; que ſera-ce, quand nous annoncerons pour prémiére nouvelle, que nous avons chacun une ſi prodigieuſe quantité du plus précieux

métal? Ha! s'écrie celui dont l'avarice n'eſt point ſatisfaite, que ne ſommes-nous encore à cette ſource abondante! que n'y puiſions-nous une plus grande quantité de biens! quand y reviendrons-nous? De ces entretiens pleins d'une ſotte vanité, & des objets d'un ſordide interêt, ils ſe livrent à l'intempérance des feſtins. Chefs & Matelots tombés dans le délire, dévorent indiſcrétement le peu de proviſions qu'ils ont pris pour leur voyage; * l'Avarice leur avoit fait négliger de s'en pourvoir abondanment, & la Faim, ſa cruelle compagne, s'étoit avec elle gliſſée dans leurs vaiſſeaux. Ce Monſtre, couvert d'une peau aride & tranſparente qui laiſſe appercevoir ſes os décharnés, dont le vaſte eſtomac déchiré par les vapeurs les plus pénétrantes, ne peut être raſſaſié, les avoit auſſi infectés de ſon ſouffle conſumant, & leur débauche ne tarda pas de leur ôter les moyens de ſe défendre des plus cruelles attaques de la famine: la Nature qu'ils ont outragée, & qui va leur préparer un juſte châtiment, les

* Cet événement eſt préparé dès la fin du VII. Chant; le Poëte veut auſſi donner ici un exemple remarquable de ce qu'il a dit ailleurs, que le crime porte avec ſoi ſon châtiment.

voit donc déja livrés aux plus affreuſes extrêmités, par les vices même qui les ont rendu criminels.

Zeinzemin, auquel, par conſidération, feinte ou réelle, ils avoient abandonné une proviſion des ſeules nourritures dont il n'eut point d'horreur, * productions inanimées de la terre, touché des commencemens de leur diſette, n'en reſervant qu'une portion fort modique pour lui & pour ſon cher Fadhilah, le ſeul dont la compagnie lui rendît ſon infortune ſupportable, leur avoit généreuſement diſtribué le reſte, qui bientôt englouti, ne fit qu'irriter leur appétit vorace, & expoſa ce Prince à reſſentir les mêmes maux; mais la Dive qui le protége, en modére les atteintes: enfin, les tourmens d'une faim qui ne trouve pas même pour ſe ſatisfaire, les alimens les plus vils, allument dans ces malheureux les déſirs furieux de s'entre-dévorer; ils ſe regar-

* J'ai déja remarqué que Pilpaî, ſuivant l'uſage des Bramines, fait obſerver à ſon Héros & à ſes Peuples l'abſtinence de la chair des animaux; j'ajouterai ici que cela eſt conforme à l'état naturel de l'homme, qui n'eſt point fait pour être un animal carnacier. D'habiles Anatomiſtes même ont reconnu que ſes organes ne ſont point conformés comme ceux des animaux voraces. Voyez les Tranſactions philoſophiques d'Angleterre, n. 269. & dans l'Abrégé, tome 5. chap. 1.

dent mutuellement, comme un tigre considére une proie, dont ſa cruauté ne peut ou n'oſe encore ſe ſaiſir; ils ne tardent pas de délibérer ſur l'horrible projet de faire décider par le ſort quel ſera celui d'entre eux, dont les membres dépécés, ſerviront à repaître leur faim. Chefs & Matelots doivent ſubir cette loi rigoureuſe; Zeinzemin même n'en eſt point excepté, & paroit s'y ſoumettre. On s'aſſemble. Ceux auxquels il reſte encore quelques forces, aident les autres à ſe traîner à cet affreux conſeil: on y porte ceux que la langueur à rendu immobiles, dont quelques-uns ſont expirans; au milieu de ce cercle de cadavres vivans, dont les uns ſe ſoutiennent à peine, les autres ſont triſtement couchés, eſt poſé un poignard près de l'urne fatale : on y jette les ſorts: on entend quelque-tems un triſte murmure ; on ſe tait ; on s'entre-regarde avec des yeux, où, à travers les ombres de la mort, paroiſſent les fureurs de la rage. Les cœurs alors ſont agités de mouvemens divers: celui-ci ſe flatte que le ſort lui ſera favorable ; celui-là, qu'il va être délivré d'une vie douloureuſe; ceux, au contraire, en qui il reſte encore quelque vigueur, crai-

gnent de ſervir à ranimer les mourans ; quelques-uns, enfin, s'écrient d'une voix foible : He ! qu'eſt-il beſoin que le ſort prononce ? Attendez, compagnons, n'enſanglantez point vos mains ; nous n'avons plus qu'un inſtant à vivre ; la mort elle-même vous prépare dequoi conſerver votre vie.

La cruelle & perfide Ruſe, ſous le déguiſement qui la cache, contemple d'un œil content, ce terrible ſpectacle ; elle ne ſe ſoucie pas de voir périr ſes partiſans, pourvu qu'elle aſſouviſſe ſa vengeance ; elle ſe prépare à faire adroitement tomber le ſort ſur les deux têtes qu'elle veut perdre ; mais la Nature, qui du haut du nuage qui la cache, pénétre ſes pernicieux deſſeins, ſe prépare à couvrir cette Ennemie de honte.

Le moment affreux où chacun doit aller puiſer dans l'urne la vie ou le trépas, eſt enfin, arrivé : tout tremble, tout frémit ; la frayeur s'empare fortement de tous les cœurs ; nul n'oſe le premier aller conſulter ce fatal oracle. Alors Zeinzemin ranimant ſon grand courage, l'indignation & la colére lui rendant ſes premiéres forces, s'avance, relevant d'une main le poignard, il plonge l'autre dans le vaſe, en tire, contre

le gré de la Ruſe, une boule dont la blancheur eſt le ſimbole d'un ſort favorable. Son Ami, le ſage Fadhilah, le ſuit avec une intrépidité qu'inſpire aux grandes ames une noble indifférence, qui ne ſait ni craindre ni chercher le trépas.

Voyons, cher Ami, lui dit Zeinzemin, ſi ce que vous nommez le ſort, aura décidé comme moi. Fadhilah tire, ſans en être effrayé, la triſte annonce, qu'il doit ceſſer de vivre : il la montre avec fermeté & d'un viſage ſerein à toute l'aſſemblée. O mon illuſtre Ami ! dit-il au Prince, ſi vous n'aviez horreur de nos mêts ſanglans, je m'eſtimerois heureux de contribuer à la conſervation de vos jours aux dépens des miens.

Zeinzemin à l'inſtant dépouillant toute feinte, & faiſant briller en ſes mains le poignard dont il s'eſt ſaiſi : Non, Fadhilah, dit-il, vous ne mourrez pas, le meilleur des humains ne ſervira point de pâture à ces bêtes féroces : les déciſions de ce fer ſont plus ſûres que celles de ces chétives boules : vous avez cru, peut-être, ajouta-t'il en s'adreſſant à ſes Raviſſeurs, que je me prêterois à vos déteſtables réſolutions ; vous avez oſé me propoſer de m'y aſſujet-

tir avec mon Ami ; vous prétendiez, peut-être, m'y contraindre ; mais vous m'avez appris l'art de feindre, & de me défier de vous. Quand vous m'avez enchainé indignement, vous m'environnates, vous me ſurprites, vous calmates ma juſte colére par des diſcours flatteurs, par des promeſſes que je crus ſincéres ; ſans quoi, ou vous ne ſeriez plus, ou je reverrois ma chere Patrie. Sachez donc qu'à préſent je n'ignore ni votre impoſture, ni votre méchanceté ; mais je ſais auſſi les moyens de les reprimer. Je vois que chez vous regne la volonté du plus fort ; je ſuis donc votre maître ; tremblez, lâches ; le premier qui oſe tenter d'aſſouvir ſa faim par le crime, déchiré en piéces, deviendra le jouet des flots. Quoi ! vous ſavez commettre des forfaits, & vous ne ſavez pas en ſouffrir le châtiment ? Votre imprudente folie, voiſine des dangers que la raiſon vous diſoit d'éviter, n'en peut ſupporter les attaques. Mangez votre or, que vous avez préféré au ſoutien de votre vie ; mourez tous, inutile poids de la terre : qu'importe à la Nature, que de tels monſtres que vous ſubſiſtent ? Ces paroles prononçées d'une voix de tonnerre, jettent

dans tous les cœurs une frayeur qui les glace; tous néanmoins admirent la grandeur héroïque de ce courage.

En effet, l'auguſte viſage de Zeinzemin, ſéjour d'une douceur affable, s'étoit tout-à-coup couvert des plus redoutables ſillons de la fureur; ſes yeux étincellans ſembloient lancer la foudre & les éclairs à travers un ſombre nuage, ou plutôt ſes ſourcils froncés laiſſent appercevoir deux fournaiſes ardentes; ſa ſtature haute & majeſtueuſe annonce une force extraordinaire; enfin, l'effroi le fait paroître encore plus grand à ceux qu'il intimide.

La Dive qui protége Zeinzemin, contemple avec plaiſir celui qu'elle a doué des plus éminentes qualités, & de l'ame, & du corps, au milieu de ſes ennemis, tel qu'un chêne ſourcilleux entre de foibles roſeaux; elle voit la Ruſe elle-même confondue * & tremblante : Oui, dit-elle, reprenant les derniéres paroles de ſon Héros, je vais purger la terre de ces viles créatures : elle redonne au mouvement de ſon char ſa premiére

* Pilpai caractériſe fort bien la Ruſe; elle n'eſt pas ordinairement compagne de la Bravoure.

miére célérité; il s'élance aux plus hautes régions des airs; il les traverſe plus promptement que la vue; le mouvement de ſes roues égale celui du centre de la lumiére; auſſi en paroiſſent-elles rayonnantes. La Puiſſance qui les dirige, voit, en paſſant, les Iſles infortunées, éparſes çà & là comme des feuillages flottans ſur la ſurface des eaux; elle les voit, avec indignation, couvertes d'un riſible mêlange de Palais, de Temples, de maſures, de vanité, d'orgueil, de miſére & de baſſeſſe; elle voit, avec une pitié mêlée d'indignation, les humains ſouſtraits à ſes loix, regardant comme de ſiniſtres préſages des châtimens de leurs folies, tout ce qui leur paroit extraordinaire; elle les voit, dis-je, prenant ſa ſplendeur pour un de ces aſtres que leur ſtupide ignorance croit être des ſignes de malheur, courir aux pieds de leurs autels, implorer la clémence de leurs Divinités qu'ils croient avoir offenſées, avec la ſecréte reſerve de recommencer encore, quand ils les imagineront fléchies par leurs ſuperſtitions.

La Nature arrive, enfin, à la froide demeure des tempêtes. * Là au milieu d'une

* Je ne dirai rien ſur toutes les deſcriptions que

mer mugissante s'éléve un rocher caverneux, environné de sinuosités profondes, hérissées de pointes, contre lesquelles l'onde en furie, poussée par des courans impétueux, vient se briser avec un bruit qui ressemble à la chute d'une montagne : tantôt attirés de toutes parts par les mouvemens tortueux de quantité de tourbillons, les flots vont en foule se précipiter dans des gouffres qui les revomissent ; les antres profonds de cette montagne en retentissent au loin ; l'air qui circule dans mille canaux entortillés, allume, entretient dans quelques-unes de ces cavités de spacieuses fournaises remplies de matiéres combustibles ; dans d'autres sont entassés les frimats des hivers, avec le nitre, le souffre & les exhalaisons subtiles qui servent à composer la foudre.

C'est dans ces lieux que la Reine des tempêtes & des vents, les rassemble & les tient enchainés ; elle en occupe une partie à forger le tonnerre ; ils allient pour cela les principes les plus incompatibles, & du froid,

l'on va lire ; je laisse aux Lecteurs la satisfaction de juger de la magnificence de ces tableaux, & de les comparer à ce qu'il y a de plus frappant chez nos meilleurs Poëtes ; peut-être donnera-t'on la préférence à notre Homére, des rives du Gange.

& du chaud; ils enferment dans les ſels qui ſervent à fixer la fluidité des eaux, les reſſorts les plus impétueux de l'air; ils plongent ces maſſes dans un ſouffre liquide, ou dans d'autres bitumes les plus inflammables : ces foudres ainſi préparés, paſſent en d'autres gigantesſques mains, qui les enveloppent d'énormes boules d'épais nuages, qu'elles accumulent les unes ſur les autres, comme autant de montagnes : leur Souveraine emploie auſſi un grand nombre de ces robuſtes Agens, à tranſporter ou à reverſer dans les entrailles de la terre, les ſucs de différens minéraux, ou ceux dont ſe ſert la Dive qui préſide à tout ce qui végéte, pour nourrir les plantes & les animaux : le reſte de cette troupe turbulente eſt attaché au rocher que traverſe l'axe du globe qu'habitent les Mortels, & ne ceſſe de faire tourner cette lourde machine. Les plus furieux des ouragans, chargés de même de peſantes chaines, attendant que quelque ordre divin les en dégage, exercent leur impétuoſité autour du rocher qui ſert de trône à celle qui les gouverne : ils ſecouent leurs liens, ils frappent, ils entortillent les flots, ils les élévent juſqu'aux

nues. Ainſi le Lion terrible, encore redouté, tout captif qu'il eſt, effraie du ſeul bruit de ſes rugiſſemens, quiconque oſe l'approcher, mais paroit craindre lui-même à l'aſpect de ſon maître. C'eſt avec bien plus de ſoumiſſion que les vents obéiſſent à celle qui tient le peſant gouvernail de la Terre: aſſiſe au milieu d'eux, elle marque & dirige leurs mouvemens avec ſon ſceptre de fer; autour de ſa tête élevée brille un cercle d'étoiles qui environnent celle qui guide le nautonnier.

A l'aſpect de l'aimable Nature, avec laquelle elle partage le gouvernement du monde, cette redoutable Dive fait taire les vents; leur bruit ceſſe auſſi ſubitement qu'un feu léger s'éteint: & par reſpect pour leur Souveraine & pour celle dont la préſence porte par-tout le calme, ils laiſſent doucement retomber les flots qu'ils accumuloient; ils rentrent dans les creux de la montagne; les Zéphirs ſeuls ont la liberté de voltiger autour du char de la Nature. Elle aborde la Dive Polaire, & lui parle ainſi: Ma chere Compagne, celle de qui nous tenons notre pouvoir, m'envoie pour exciter votre zéle à la venger. Voyez cette flotte qui s'ap-

proche des Isles mobiles que vous retenez suspendues par ses ordres; les perfides qui montent ces vaisseaux, se sont rendu dignes de toute sa colére par la plus noire ingratitude.... C'est assez, reprit vivement la Maîtresse des mers; qui offense l'auguste Vérité, court à sa perte & mérite de périr.... Faut-il les reduire en poudre par le feu de mes traits? faut-il les plonger pour jamais au sein des mers? Ordonnez.... Sur quels coupables doivent tomber mes coups? Faites-moi suivre, dit la Nature, par le plus impétueux de vos Sujets; commandez-lui de m'obéir, je me charge, à cet égard, de l'exécution des ordres de notre sublime Souveraine; il vous est reservé, ma chere Compagne, une plus haute entreprise.

Les Monstres qui habitent ce fragile Palais, qui s'éléve entre votre demeure & ces Isles dispersées sur lesquelles ils dominent, ont formé de téméraires projets contre l'Empire de la Vérité, dont ils espérent folement se rendre maîtres; ils vous croient, ces insensés, disposés à les favoriser, parce que devenus les séducteurs & les bourreaux de leurs esclaves, vous avez quelquefois permis aux vents de seconder la fureur de

ces Tirans : leur insolente Témérité viendra vous prier de les faire porter vers les lieux qu'ils prétendent attaquer ; secondez-alors leur aveugle imprudence ; ordonnez à vos tempêtes, qu'en approchant des lieux où elles conduiront ces Furies, elles les chargent de chaines, & les trainent devant celle qui veut écraser ces insectes ; ne faites épargner que les malheureux Habitans de ces Isles, que sa bonté veut délivrer de leurs tourmens ; mais, en attendant que ces ennemis viennent implorer votre secours, laissez ces régions paisibles. Ainsi parla la Nature.

La puissante Dive des Orages appelle le plus formidable d'entre eux ; il sort de la plus spacieuse des cavernes ; il est d'une grandeur démesurée ; sa tête s'éléve jusqu'aux nues ; ses yeux foudroyans lancent de continuels éclairs ; les accens de sa voix sont ceux du tonnerre ; son corps est grossi de cet air comprimé & furieux, dont les secousses font trembler la terre comme une onde, bouleversent les montagnes, déracinent les forêts : les mers les plus profondes n'atteignent que sa ceinture ; il déploie ses aîles, mille torrens en découlent ; elles

s'étendent jusqu'aux extrêmités de l'horizon, elles lui donnent une légéreté & une vitesse que rien n'égale. Sa Souveraine lui ordonne de suivre la Nature, & d'obéir à ses intentions. La Dive conservatrice prend congé de sa Compagne, & montre au Ministre de sa vengeance, la flotte qu'elle veut faire périr. Un vent favorable la faisoit tranquilement voguer; ses matelots, peu après l'action héroïque de Zeinzemin, avoient confusément apperçu leurs côtes; cette vue avoit fait revivre la joie & l'espérance dans tous les cœurs; les plus affoiblis par la faim, se faisoient porter sur le pont; d'autres s'y traînoient pour jouir de cette vue délicieuse; leur langueur pousse des cris qui ressemblent plus à des gémissemens qu'à des marques d'allégresse; quelques-uns même en expirent, heureux d'être délivrés des nouveaux malheurs qui leur sont préparés.

Vas, dit la Nature à la Tempête, qui n'attend que ses ordres, vas, n'épargne aucun de ces vaisseaux, pas même ceux qui sont rassemblés dans les ports; que personne n'échappe, que deux Mortels que tu reconnoitras à leur intrépidité au milieu des dangers; tu les porteras dans cette Isle élevée, où je

vais defcendre. Auſſi-tôt part la terrible Meſſagére. Au premier pas qu'elle fait, les vents favorables fuient, & laiſſent retomber les voiles contre les mâts; l'air, juſqu'à ſon arrivée, n'eſt plus agité du moindre ſouffle qui puiſſe rider la ſurface des eaux; la mer, blanchiſſant d'écume, reſſemble à une plaine couverte de nége : ce triſte préſage replonge les matelots dans leur premier déſeſpoir; ils s'apprêtent néanmoins à parer les coups qui les menacent; des rochers leur dérobent encore la vue de l'ennemi qui vient les attaquer; il ne ſe fait entendre que par un bruit ſourd, pareil à celui d'une forêt agitée; mais, enfin, ils apperçoivent vers les bords de l'horizon, l'effroyable tête de l'Orage : il accourt avec furie, roulant devant ſoi des montagnes liquides; derriére lui une ſombre nuit étend ſes voiles pour augmenter les horreurs du danger; c'eſt en vain qu'on tente d'éviter ou de ſoutenir ſes premiéres fougues : il atteint la flotte, ſans preſque donner le tems aux matelots de ſe reconnoître; & comme l'Aigle, qui du haut des airs apperçoit une Tortue, fond ſur elle, l'enléve pour la briſer contre quelque pierre, de même

les flots ſoulevés portent leurs vaiſſeaux au-deſſus des nuages, pour les laiſſer retomber dans les plus profonds abimes; les uns y reſtent plongés pour toujours; d'autres, rapportés au voiſinage du Tonnerre, ſont reduits en pondre; d'autres, enfin, longtems roulés par les flots, ſans mâts, ſans gouvernail, entr'ouverts de toutes parts, ſont briſés contre les écueils; partie eſt dévorée par la fureur des ondes; les éclairs laiſſent, par intervalles, appercevoir la mer couverte de débris & de cadavres qu'elle abſorbe & remontre à chaque inſtant; quelques malheureux luttent encore au milieu de ſes larges ſillons.

Le vaiſſeau qui portoit Zeinzemin, étoit le ſeul reſervé aux derniers efforts de la tempête; il eſt emporté bien loin entre les Iſles infortunées, dont l'obſcurité ou les nuages ôtent la vue: les vents qui changent à chaque inſtant, lui font parcourir les détroits tortueux qui ſéparent ces écueils: avant que de le mettre en piéces, ils le conduiſent vers les bords contre leſquels il leur eſt ordonné de le briſer. Le Héros & ſon fidéle Fadhilah ſont les ſeuls que le danger trouve inſenſibles. Ses Raviſſeurs pâ-

les, muets & tremblans, dans la derniére consternation, attendent, immobiles, un sort pareil à celui de leurs compagnons.

Une ame vraiment grande & généreuse, sait avec courage reprimer les forfaits, ou se défendre d'un injuste aggresseur : mais voit-elle son plus cruel ennemi dans les derniéres calamités, elle ne sait point se réjouir de ses maux, ni insulter à son malheur; son cœur bienfaisant se ferme à tout ressentiment pour s'ouvrir tout entier à l'humanité : la personne qui vient de l'offenser, lui devient alors chere; il lui tend une main secourable : est-il environné des mêmes infortunes ? il oublie qu'il est malheureux pour ne s'attrister que du sort des autres.

Tant qu'il avoit été possible de résister aux coups de la tempête, Zeinzemin prenant lui-même le timon que le Pilote avoit abandonné, & gouvernant avec autant d'adresse que de force, il sembla, pendant quelque tems, maîtriser les flots, jusqu'à ce que cette puissante machine brisée dans ses mains, ôta, enfin, toute espérance.

Alors d'un air serein & tranquile, il adresse ce discours à ceux qu'il ne peut plus secourir : Mes Amis, leur dit-il, si la mort est

quelque chose pour vous de si effrayant, n'attendez pas qu'elle vienne vous envelopper sous les ruines de votre vaisseau : devez-vous, après tout, la craindre, vous qui connoissant l'inconstance des eaux, vous exposez si gayement à ses caprices? Pour moi, après la perte de ma chere Patrie, je regarde la fin de ma vie comme celle de mes maux. Les terreurs du trépas sont plus cruelles que lui-même. Imitez-moi. Pour vous en délivrer, jettez-vous en ses bras : c'est, peut-être, au sein du péril, au milieu de ces ondes que vous trouverez votre salut. Il dit, & s'élance d'un saut léger dans la mer. Presqu'au même instant une vague impétueuse achéve de submerger le vaisseau qu'il quitte. Mais respectant celui que le Ciel favorise, elle le porte en roulant vers le rivage, se retire, en découvrant le sable où elle le laisse : la tempête cesse, & le ciel redevient serein.

Le courage le plus ferme, le plus intrépide, est quelquefois obligé de céder à la continuité opiniâtre de ses malheurs : il paroit écrasé de leur poids : l'ame comme ensévelie sous ces ruines, reste dans un stupide engourdissement : insensible, irréso-

lue, toutes ſes puiſſances, violenment ſuſpendues, reſtent immobiles. L'infortuné Zeinzemin ſe voit, avec ſurpriſe, arraché, malgré lui, à une mort qu'il croyoit certaine : jetté ſeul ſur un rivage inconnu & déſert, ſans eſpérance d'aucun ſecours humain, la nuit ne lui laiſſe appercevoir aux environs qu'une triſte ſolitude : le ſilence, & des vents, & des flots, la rend encore plus lugubre; rien n'arrête, rien ne fixe ſes regards incertains; enfin, accablé de fatigue & de douleur, le ſommeil vient le priver pour quelque tems du ſentiment de tant de maux.

ARGUMENT
DU CHANT XII.

ZEinzemin retrouve ſon Ami après le naufrage; il eſt conduit avec lui au Roi de cette Iſle : diſcours qu'il lui adreſſe : comment il eſt traité à la Cour : il s'en retire; il retourne avec Fadhilah dans leur retraite; ils parcourent les environs d'un ancien Temple de la Vérité : deſcription de l'aſpect de cet édifice. Fadhilah apprend au Prince que les Dives qui préſident aux Sciences, habitent dans ces lieux: il conduit Zeinzemin dans une bibliothéque; il lui explique en quoi les caractéres ſimboliques ou hiéroglifes différent de l'écriture. Réflexions du Prince & de ſon Ami ſur la multitude des Ecrits. Fadhilah fait le portrait de la Dive qui préſide à la Métaphiſique : ce qu'il penſe des livres qui traitent de la Divinité; il expoſe les principales opinions des Philoſophes ſur ce ſujet, & les cauſes de leur diverſité; il fait un précis de celles qui regardent ce qui conſtitue l'eſſence de l'Etre ſuprême. Monumens de la multitude des Loix. Peinture des

Dives qui président à la Morale. Occupations des Moralistes & des Législateurs ; ce qu'en pense Zeinzemin. Tableau des événemens historiques. Asservissement de l'Histoire & de l'Eloquence. Le Prince & son Ami s'avancent vers le Temple de la Vérité, & en trouvent les chemins rompus.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT XII.

LE Soleil éclairoit à peine le sommet des montagnes, lorsqu'une multitude de Peuples est attirée sur le rivage, pour considérer les ravages de la tempête; mais quel spectacle! on n'apperçoit çà & là que corps pâles, défigurés, souillés de fange & de vase, sans mouvement, sans vie; on ne voit que des débris dispersés de mâts, de cordages, mêlés de fragmens de vaisseaux & de quelques restes précieux de leur charge: les uns ramassent avidement ce peu

de richeſſes, en régrettant celles que la mer vient d'engloutir ; d'autres, par des ſentimens plus humains, déplorent le ſort de tant de malheureux, cherchent s'il n'en eſt point encore que les ſecours puiſſent faire revivre ; celui-ci, reconnoiſſant un ami, ceux-là un pere, un frere, un mari, pouſſent juſqu'au Ciel mille cris lamentables. Ce bruit confus éveille Zeinzemin ; il ſe voit environné de gens qui le conſidérent avec étonnement ; il les prend pour ſes perfides compagnons, qu'il ne regarde plus comme ennemis ; il les félicite d'être échappés au naufrage ; il les exhorte, les encourage, leur propoſe même des moyens de ſubſiſter dans cette Terre, qu'il croit encore inhabitée ; mais les ſecours qu'on lui offre à lui-même, les queſtions qu'on lui fait, l'étonnement que cauſent ſes réponſes, le tirent d'erreur : tout le monde admire le peu qu'il raconte de ſon Pays, de ſes avantures ; on le prend pour un de ces hommes qui, venus des extrêmités de la terre, paroiſſent au Peuple ignorant d'une autre nature & d'une autre eſpéce.

Le Prince ſe reſſouvient alors de ſon fidéle ami ; il demande à ſon tour à quelques-uns, s'il

s'il eſt le ſeul qui ſe ſoit ſauvé du naufrage, & s'ils n'ont pas trouvé un de leurs Concitoyens, qu'il leur dépeint. Zeinzemin parloit encore, quand tout-à-coup un homme, fendant la preſſe, vient ſe jetter entre ſes bras. Ah ! mon illuſtre Ami, ô mon Roi ! s'écrie cet homme, je vous cherchois, & je comptois pour rien la faveur que le Ciel me fait de me rendre à ma Patrie par une eſpéce de prodige, ſi ſa bonté n'eût accordé à mes vœux, celle de vous revoir ſaint & ſauf.

Zeinzemin reconnut avec une égale joie, ſon cher Fadhilah. Ils s'écartent tous deux de cette foule importune, qu'ils laiſſent occupée d'autres objets ; & ſe racontant l'un à l'autre les horreurs encore récentes de leur commun danger, ils s'avancent vers un lieu champêtre fort agréable, aſſez près du rivage de la mer, où, au milieu d'un petit bois, paroiſſoit une demeure ſimple, mais propre & avantageuſement ſituée.

Voilà, grand Prince, dit Fadhilah, l'humble, mais paiſible retraite que vous offre mon amitié, en attendant que mon zéle puiſſe trouver les moyens de vous faire revoir les régions fortunées dont vous faiſiez

les délices.... A ces mots Zeinzemin jetta un profond ſoupir, & ne put retenir ſes larmes. Ils arriverent, enfin, dans ces lieux, où le Sage, le ſeul des humains affranchi de toute tirannie, jouit en liberté des avantages de l'être. Roi d'un cœur exempt de trouble, & d'une raiſon éclairée, l'une lui ſoumet toute la Nature, & l'autre lui prépare & lui fait gouter des plaiſirs toujours purs.

Soutenu de la douce eſpérance de retourner dans une Patrie où il ne faut point fuir la ſociété des hommes pour être heureux, Zeinzemin ſe livre, enfin, à la gayeté qu'inſpire à ſon généreux Ami le plaiſir délicat d'obliger.

Aux agréables projets que forment ces deux Sages pour ſortir de leur exil, ils mêlent les occupations amuſantes de leur ſolitude, & la variété de mille entretiens intereſſans; mais ils ne tarderent pas d'être tirés de ces lieux écartés pour paroître à la Cour du Souverain de cette Iſle. Ce Prince informé du déſaſtre extraordinaire arrivé ſur les côtes de ſes Etats, voulut s'inſtruire des particularités de ce naufrage, & voir l'Etranger qu'on lui dit être ſeul échappé au danger avec Fadhilah, auſſi connu qu'eſ-

timé pour ſa ſageſſe, mais auſſi négligé que l'eſtime de la plupart des Grands eſt ſtérile.

Ces deux Amis ſont donc conduits avec honneur vers le Monarque. Notre ſage Inſulaire en conçoit des eſpérances favorables pour le Prince qu'il affectionne.

Zeinzemin, le grand Zeinzemin, dont la magnificence eſt auſſi étendue que ſes vaſtes Etats, voit, avec ſurpriſe, au centre de la miſére des humains, une demeure pompeuſe, un trône éblouiſſant, où il cherche long-tems quelle eſt la Divinité à laquelle on rend de tels hommages : il l'apperçoit, enfin, couverte d'ornemens; mais il étonne lui-même les ſpectateurs par les graces & la majeſté de ſa Perſonne. Au premier aſpect l'admiration lui attire tous les yeux : le Prince même qui ſe l'eſt fait amener, ne peut s'empêcher de prendre des ſentimens favorables pour ce Héros; il le prévient par ce diſcours:

O aimable Etranger! puiſque le Ciel, ſans doute pour quelque crime, n'a pas permis qu'aucun de nos Compatriotes échappât au trépas; puiſqu'il vient de les faire tous périr à la vue de leur Patrie, dites-nous ſi vous êtes de ces Régions éloignées qu'ils avoient entrepris de découvrir, & dont on raconte

tant de merveilles. Nos vaiſſeaux étoient-ils auſſi richement chargés qu'on le croit? Pour vous, quelque perte que vous ayez faite, elle ſera aiſément réparée par les bons traitemens que vous recevrez ici : je vous mettrai au nombre de mes Eſclaves * les plus chéris, & qui approchent le plus près de ma Perſonne.

Je crois, comme vous, répondit Zeinzemin, que le Ciel, qui s'intereſſe à la conſervation de ſes créatures, ſe plait à détruire des monſtres qui cherchent à nuire par de feintes careſſes; c'eſt de la ſorte que ceux que vous nommez vos compatriotes, m'ont cruellement arraché à ce que j'avois de plus cher; c'étoit, ſans doute, pour nous préſerver des atteintes de ces Raviſſeurs, que la Divinité avoit mis, entre votre Pays & le nôtre, un eſpace d'eau auſſi étendu que celui que parcourt le ſoleil : j'admire encore comment ils ont pu franchir ces obſtacles; mais les animaux malfaiſans ſont ordinairement les plus induſtrieux. Ce que l'on vous raconte de notre Patrie, n'a rien de

* Pilpai fait tenir à ce Prince le langage des Princes Orientaux, dont tous les Courtiſans ſont des Eſclaves : nos Gens de Cour Européens ne différent guères que de nom.

merveilleux, ni rien que les libéralités de la Nature n'ait répandu par-tout pour la ſubſiſtance des hommes : ce ſont vos climats, au contraire, qui doivent paroître extraordinaires, puiſque depuis le peu de tems que j'y ſuis, je m'apperçois que vous avez beſoin de quantité de choſes dont nous nous paſſons ſans peine. Je ne ſuis plus ſurpris de l'avidité des vôtres, & de leur empreſſement à ramaſſer une matiére que vous paroiſſez chérir juſqu'à ne pouvoir vous en ſéparer ; vous vous couvrez de ce que vous nommez or, argent, pierrerie, avec autant de ſoin, que ſi vous en vouliez faire partie de vous-même : ſi ce ſont là ce que vous nommez richeſſes & biens précieux, je vous avoue que votre perte eſt conſidérable, puiſque vos vaiſſeaux en étoient ſi chargés, que, pour retarder quelques inſtans une mort certaine, on jetta des quantités prodigieuſes de ce ſable brillant dans la mer. Je penſois même d'abord que vos gens lui faiſoient ce préſent, pour appaiſer ſa fureur. Vous voulez, dites-vous, réparer mes malheurs ; je ne vous demande autre choſe, ſinon que vous me rendiez à mon Peuple ; car je juge aux égards que l'on a pour

votre Perſonne, que vous êtes ici ce que je ſuis dans ma Patrie, c'eſt-à-dire, le Bienfaiteur & le Pere des autres hommes; mais ſi, inſtruit par les malheurs de ceux qui viennent de périr, perſonne n'oſe plus tenter de repaſſer les mers, je reſterai parmi vous; j'y vivrai ſéparé de toute compagnie, content de peu de choſes néceſſaires au ſoutien de la vie, ſelon les mœurs innocentes de mon Pays. Je ne connois que trop, helas! puiſſé-je l'avoir toujours ignoré! par tout ce que j'ai vu pratiquer à ceux qui montoient vos vaiſſeaux, quelle eſt la férocité de vos uſages; j'y ai appris la ſignification inhumaine & odieuſe du mot d'eſclave, dont vous m'offrez l'emploi auprès de votre Perſonne. O Chef d'un grand Peuple! je ſais que vous dégradez l'humanité, en l'aſſujettiſſant durement à vous prêter des ſecours involontaires, que vous ne devriez attendre que d'un amour ſincére, excité par des bienfaits. Oſez-vous bien propoſer un tel aviliſſement à un homme né libre comme vous, & comme le reſte des mortels? Je n'ai jamais connu que le doux nom d'amitié qui pût indiſſolublement unir les cœurs: méritez donc que je m'attache à

votre Perſonne par des liens ſi doux, & fourniſſez à mes déſirs l'occaſion de mériter que vous m'aimiez. Frere aîné de la Nation chez laquelle je ſuis né, à peine ma langue commençoit-elle à articuler quelques paroles, & mes oreilles à diſtinguer les ſons, que l'on m'apprit que j'étois deſtiné à travailler au bonheur des autres, aux dépens même de mon propre repos. Si vous êtes ici chargé des mêmes fonctions, mes ſecours, mes conſeils ne vous ſeront, peut-être, pas inutiles, & j'apprendrai de vous ce que j'ignore encore.

La ſincérité & la franchiſe, qui n'oſent plus paroître devant le trône des Rois que ſous des dehors bouffons, ou qui ſont forcées, pour ſe faire écouter, d'emprunter le langage de la flatterie, plurent infiniment dans la bouche de ce Prince ſauvage. La timide ſervitude, qui n'oſe lever les yeux devant ſes maîtres, entend, avec plaiſir, les leçons qu'une noble aſſurance oſe faire à ſes tirans: elle applaudit ſecrétement à ce que ſa lâcheté n'oſeroit entreprendre; & telle eſt la force de la Vérité, qu'elle ne ſauroit déplaire aux plus fiers Monarques, quand elle leur eſt dite avec cette liberté naïve

dans laquelle ils ne ſoupçonnent pas d'intention de les offenſer, quand ils reconnoiſſent cette candeur qui ne leur parle que de devoirs qu'elle penſe qu'ils pratiquent, & de qualités dont elle les croit ornés; elle plait, dis-je, parce qu'elle ne marque point de deſſein de déplaire.

Tel fut l'effet que produiſit le diſcours de Zeinzemin. On le trouva plein de cette force & de cette grandeur que la ſeule Nature peut prêter aux expreſſions des mortels. Le Roi devant lequel il paroiſſoit, & toute ſa Cour, fut étonné. On conçut la plus haute idée de ce Prince, que l'on croyoit barbare. Le Souverain lui fit les plus magnifiques promeſſes & les traitemens les plus honorables; les Courtiſans imiterent leur Roi; mais cette premiére chaleur ne tarda pas de ſe ralentir. Inſenſiblement on s'accoutuma à regarder ce qu'il y avoit d'héroïque dans cet Etranger comme quelque choſe qui ne pouvoit être d'uſage que dans un Pays que l'éloignement faiſoit regarder comme imaginaire & fabuleux: on différa, ou on éluda, ſous différens prétextes, ce qu'on lui avoit promis: on le négligea enfin; & les Grands, qui,

ſemblables aux oiſeaux de paſſage, ſuivent les viciſſitudes des ſaiſons de la fortune, oublierent celui qu'elle ceſſa de favoriſer.

Fuyons, dit alors Zeinzemin, fuyons, cher Fadhilah, fuyons de ces lieux empeſtés, où ſous des lambris dorés regnent tous les vices qui deshonorent l'humanité, & tous les maux qui la tourmentent; ces lieux où la pompe n'eſt qu'un verre fragile, où la grandeur n'eſt que le plus mépriſable des aviliſſemens; ces lieux où la ſouveraine puiſſance ne ſait, ni ſe faire obéir, ni ſe faire aimer; ces lieux, enfin, où tout eſt faux, vain & perfide. Retournons dans notre paiſible retraite, allons-y attendre que le ciel daigne décider de mon ſort. Helas! s'il ne doit point changer, ce n'eſt que dans cette aimable demeure, ce n'eſt que près de vous que je puis oublier mes malheurs.

En marchant vers ce ſéjour tranquile, ces deux Amis découvrirent une plaine entrecoupée, dont le payſage varié ne laiſſoit pas d'avoir quelque agrément. Malgré l'ennuyeuſe ſolitude qui paroiſſoit y regner, il y avoit çà & là quelques habitations ſolitaires, dont les unes étoient aſſez ſpacieuſes & ornées, d'autres étoient environnées

de broſſailles & de terrains pierreux & inégaux : on appercevoit à peine le ſommet de ces édifices; on en voyoit auſſi de placés au milieu de quelques champs arides & ſabloneux.

De toutes ces habitations autant de routes, plus ou moins tortueuſes, aboutiſſoient au pied d'une haute montagne, qui paroiſſoit hériſſée de pointes de rochers, amoncelés comme des tas de ruines, les uns nuds & blanchis par les eaux, les autres couverts de mouſſes ou de ronces; des fentes de cette montagne eſcarpée ſortoient, en divers endroits, des buiſſons, des arbuſtes, à travers leſquels on appercevoit comme de vaſtes pans de murs; ailleurs on voyoit les canaux de quantité de ravines creuſées par des torrens. Sur le ſommet de ce mont, courbé en précipice, s'élevoit entre des arbres auſſi anciens que la terre, un Temple à demi démoli, mais d'une ſtructure qui laiſſoit encore voir des marques de ſa premiére magnificence : ce lieu, tout négligé & déſert, conſervoit encore un air de grandeur qui inſpiroit, avec du reſpect & de la vénération, le regret de n'en voir que les reſtes. Zeinzemin s'arrête à les conſidérer.

Ces lieux, dit Fadhilah, ſont la demeure des Dives ou Génies, qui, à ce qu'on prétend, préſident aux Sciences: c'eſt auſſi celle des humains qui ſe diſent favoris de ces Sœurs, qu'ils croient toutes Filles de la Vérité. * Vous appercevez ſon Temple; mais, helas! qu'eſt devenue ſa ſplendeur? Depuis que l'auguſte Vérité, fuyant la compagnie des hommes, a quitté ce Sanctuaire, on ne voit plus ſur ſes murs que des traces à demi effacées de ſon ancienne beauté: vous voyez mille routes qui y conduiſent; mais tous les accès en ſont bouchés, ou par des ruines confuſément entaſſées, ou par des précipices formés par la chute de quelque rocher. Si celles que l'on prétend Filles de la Reine de l'Evidence, ſe plaiſent dans la triſte ſolitude de cet ancien bois ſacré qui environne ce Temple, l'entrée leur en eſt fermée; quelques-unes ſeulement en approchent les dehors, pour y contempler quelques veſtiges tracés par les mains de cette Reine.

On dit que ces Dives ont appris aux hommes à méditer & à réfléchir ſur les propriétés de chaque Etre, auſſi-bien que ſur

* Voyez le Chant précédent, page 166.

les facultés de leurs ames, & à ne jamais porter de jugement que dicté par l'évidence : plusieurs d'elles, ajoute-t'on, ont donné des maximes & des préceptes sûrs pour l'exécution de tout ce qui peut être utile au genre humain.

Voulez-vous, Prince, que nous parcourions quelques-unes de ces demeures ? les divers emblêmes sous lesquels nos Sages nous dépeignent les Dives dont ils se sont déclaré les Disciples, auront dequoi vous distraire de vos ennuis.

Le premier endroit où Fadhilah fit entrer Zeinzemin, étoit un vaste édifice, où quantité de personnes étoient si occupées, qu'à peine s'apperçurent-elles de l'arrivée de ces deux Etrangers. Voyez, dit le Conducteur du Héros, cet amas prodigieux de piéces d'une étoffe mince & légére, ou d'écorces d'arbres les plus fines, les unes roulées en volumes, les autres assemblées en tablettes appliquées les unes sur les autres. * Croiriez-vous, Prince, que, comme

* On sait qu'anciennement on écrivoit sur des écorces fort minces d'un arbre nommé *Papirus*, & que l'usage du papier tel que celui dont nous nous servons, est fort ancien dans les Indes Orientales ; on sait aussi que le mot de *Volume* vient de la maniére de rouler tout

par une eſpéce d'enchantement, ces frêles lambeaux ſont les plus durables & les plus eſtimables monumens de l'eſprit humain? Rien n'eſt plus capable de faire ſentir ſon immortalité, que ces oracles qui nous font entrer en converſation avec les Sages qui ont vêcu dans les tems les plus reculés; car, en ouvrant ces volumes, nos yeux y voient les penſées & les propres paroles de ceux qui ſe ſont appliqués à inſtruire les humains; nous ne faiſons que leur prêter les ſons de notre voix; ces ames ſublimes revivent en nous; elles nous font ce qu'elles étoient; elles s'énoncent par notre bouche, elles plaiſent, elles charment, elles touchent, elles perſuadent; en repétant leurs diſcours, nous ſommes leurs auditeurs.

Mais je vais, Prince, faire ceſſer votre ſurpriſe : il n'y a en cela rien que de fort ſimple & de fort naturel, & c'eſt préciſément ce qui en fait le merveilleux. Chez vos Peuples, dont les beſoins ne ſont pas ſi étendus que les nôtres, quelques ſignes ſuffiſent pour communiquer les idées des choſes néceſſaires à la ſociété, & l'image

d'une piéce la longue feuille ſur laquelle on écrivoit de ſuite tout un ouvrage.

de cette chose, * ou quelque autre simbole, annonce au Citoyen, d'une façon précise & sensible, ou ce qu'il veut connoître, ou ce dont il doit être instruit. Pour nous, un petit nombre de signes nous indiquent tous les sons simples que la voix humaine peut faire entendre; tracés les uns à côté des autres, ils nous montrent des articulations que nous repétons facilement comme elles ont été prononcées; les combinaisons de ces peintures de sons articulés, nous annoncent les termes qui expriment nos idées précisément de même que nous les proférons dans nos entretiens; enfin, ils forment ensemble un tableau de discours, de raisonnemens suivis, & nous pouvons alors, prêtant notre voix à ces images, nous redire ces pensées, telles qu'elles seroient énoncées par la personne qui nous les communiqueroit de bouche.

Que vous êtes heureux! reprit vivement Zeinzemin; ô mon cher Fadhilah! si toutes vos connoissances égalent l'utilité de celle-ci, que j'aurai de joie, si je puis un

* On nomme cette maniére d'écrire *hiérogliphique.* Les plus anciens monumens qui en restent, sont d'Egypte, où après que cette écriture eut cessé d'être vulgaire, les Prêtres en surent faire leur profit.

jour reporter à mes Compatriotes ces précieuſes découvertes!

J'admire avec vous, dit ce Sage, ce préſent que la Providence a fait aux hommes; mais vous le dirai-je, Prince? excepté, peut-être, un petit nombre de volumes, qu'eſt-ce que tout le reſte? un amas confus & ſans ordre de toutes les fauſſes opinions, de toutes les erreurs dont je vous dis autrefois que nous ſommes infectés, redites mille fois, puis redites encore; des loix, une morale qui n'ont point de ſens déterminé, & que chacun interpréte à ſa fantaiſie; des préceptes, des maximes qui ſe contrediſent, ou continuellement démentis par nos actions; une infinité de fables, de récits, productions monſtrueuſes ou de l'impoſture, ou de la folie: preſque tout ceci, en peu de mots, eſt un profond abime d'incertitudes, de doutes, au milieu duquel flotte l'eſprit humain, ſans ſavoir où aborder.

Il faudroit, Prince, que dans une Société telle que celle que vous gouvernez, il n'y eût qu'un ſeul volume, où après une expoſition ſimple, courte & inaltérable de votre excellente morale, de votre ſage police & de ce que vous penſez de la Divi-

nité, fuſſent réunies toutes les connoiſſances utiles aux commodités de la vie : cet oracle public ſeroit dans les mains de tous les Citoyens, & il ne ſeroit permis d'y ajouter rien de pareil à ce qui s'y trouveroit déja dit : on n'y inſereroit d'âge en âge que des vérités nouvellement connues, ou que ce qu'auroit inventé une induſtrieuſe expérience. *

Ah! cher Ami, s'écria Zeinzemin, quand pourrai-je exécuter cet excellent projet? Mais que font ces hommes que je vois ici plongés dans une profonde méditation? Leur ame, dit Fadhilah, ſemble avoir abandonné ſa demeure ordinaire pour ſuivre la Dive † dont ils reçoivent les leçons ; ils prétendent qu'elle tient le premier rang entre ſes ſœurs, par la ſublimité & la rapidité de ſon vol, par la vivacité & l'étendue de ſa pénétration ; ſelon eux, elle s'éléve juſqu'au ſein même de la Divinité; elle oſe con-

* Sage précaution qui couperoit racine à bien des impertinences profanes & des viſions réputées ſacrées que l'on débite in-folio, laiſſant néanmoins une entiére liberté au vrai génie & à une ſolide pénétration de ſe produire & de trouver place dans cet excellent code des véritables ſciences.

† La Métaphiſique.

contempler, d'un œil fixe, l'eſſence de cette Cauſe ſuprême; elle perce la nuit du néant; elle voit les Etres qui peuvent en ſortir; elle léve les voiles qui environnent la nature de ceux qui exiſtent; elle développe, elle expoſe à la vue de l'eſprit, toutes ces profondeurs; elle s'échappe de la multitude de ces objets, s'éléve au-deſſus d'eux pour les conſidérer comme un tout qu'elle modifie à ſon gré; c'eſt elle, enfin, qui a donné aux hommes les idées ſublimes du Souverain de l'Univers.

Quoi! demanda le Prince, ces volumes contiendroient le magnifique portrait des grandeurs, pour ainſi dire, perſonnelles de ce tout-puiſſant Monarque? Hâtez-vous, cher Ami, de m'ouvrir ces précieuſes & divines images. J'y vais donc apprendre, au moins ſur des récits fidéles, ce qu'eſt cette Cauſe infinie; je vais, ſans doute, en diſcerner quelques traits frappans, comme j'apperçois l'extérieur de ſes ouvrages; je vais connoître, enfin, celui qu'adorent toutes les Nations. *

* La ſurpriſe de Zeinzemin paroit bien naturelle. Il n'eſt guères de Métaphiſiciens, ni de Théologiens qui ne nous promettent dans leurs ouvrages tout ce que ce Prince en eſpére avant que de les connoître;

Son Guide, ſurpris de ces tranſports, lui répondit en ſouriant : Il ne ſera pas beſoin, Seigneur, que nous parcourions aucun de ces volumes groſſis de diſputes, de queſtions vagues & ridicules, de conjectures hazardées, d'opinions riſibles, de ſiſtêmes obſcurs, mal conçus, mal développés, de diſcours vagues ſur de faux attributs prêtés à cette Sageſſe incompréhenſible, d'après les ſuggeſtions des plus honteux préjugés ; à travers cette multitude de viſions, vous auriez peine à reconnoître ſi ceux qui les ont produites, admetroient véritablement une Divinité.

Il me ſera aiſé de ſuivre avec vous le vol ſi vanté de la Dive ſublime, depuis tant de ſiècles. A peine a-t'elle pu percer la plus légére ſurface de cet Océan infini de grandeurs. Tout ce qu'elle a appris aux mortels, peut ſe réduire à deux opinions ; quelque variés qu'en aient été les déguiſemens chez différentes Nations & chez ceux auxquels on donne le nom de Sage, examinées de près, on les retrouve toujours les mêmes.*

mais combien n'en trouve-t'on pas à rabattre, quand on vient à examiner les niaiſeries dont leur ignorance nous bercent ?

* Fadhilah va expoſer les deux opinions ſur la Di-

En effet, que peut prononcer la Raiſon ſur cet Etre ineffable, ſinon qu'il eſt un Agent tout-puiſſant, infiniment aveugle, ou infiniment ſage? Elle n'a point de milieu; tout ce qu'elle en dira de plus, eſt rélatif à l'un de ces deux ſentimens.

Ecoutons-la d'abord, cette prétendue fille de l'Evidence, expoſer ce que ſeroit une Divinité privée de tout entendement. Son eſſence, dit-elle, eſt d'agir & de ſe mouvoir dans un eſpace ſans bornes: elle eſt de toute éternité avec la matiére: la matiére eſt ſon vêtement, ou plutôt elle en eſt une propriété inſéparable: elle forme avec elle l'Etre qui embraſſe tous les Etres: la variété de ſes productions n'a point de bornes, non plus que la diverſité des mouvemens, qui meſurent l'infinité de la durée de ce Tout merveilleux. *

Ces mouvemens, cette force active de la matiére, opérent dans toute l'étendue de leur empire, auſſi-bien ſans ordre, ſans arrangement, ſans ſimétrie, qu'avec poids,

vinité qui ont fait le plus de bruit chez les Philoſophes anciens & modernes.

* Le Matérialiſme eſt, à ce que l'on prétend, l'opinion favorite de la plupart des Philoſophes Orientaux, & ſur-tout des Chinois.

mesure & régularité, puisque toutes combinaisons imaginables, aussi-bien que celles que nous ne pouvons concevoir, doivent se trouver dans l'alternative infinie d'une vicissitude immense; elles doivent produire, tantôt constanment une économie admirable, tantôt constanment un affreux chaos: là où regnent de belles dispositions, se trouve ce que nous appellons le Monde; c'est là aussi, peut-être, que succéderont, par la suite, les ténébres de la confusion pour faire place ailleurs à un autre Univers, qui peut encore changer de place, s'il n'est pas lui-même infini.

Mais si le Monde n'a point de bornes, ce que nous admirons fut toujours ce qu'il est: le désordre est un néant qui n'exista jamais dans un ordre éternellement infini. Si l'activité de la matiére produit quelque altération successive dans le particulier, ou c'est un changement invariablement le même, ou un ordre renouvellé qui tient immédiatement, & sans interruption, à celui qu'il remplace.

Si la raison bornée des humains, effet comme tout le reste, d'un méchanisme d'organes, dont la constitution résulte d'une

éternelle économie qui eſt elle-même ſa directrice ; ſi, dit la Dive méditative, cette raiſon apperçoit quelque irrégularité qui lui donne l'idée de néant, c'eſt parce qu'au delà de ſes limites, rien ne lui paroit plus exiſter. Cette idée de non-être n'eſt que pour elle ; la réalité, qui ne la touche plus, en eſt indépendante ; ainſi ce qui nous paroit une imperfection, un vuide dans quelques parties mal diſcernées, mal conçues, n'en eſt point une pour le Tout immuable, qui n'admet en effet aucune privation d'être.

Comment, repartit Zeinzemin, moi, la plus chétive, la plus foible partie de ce Tout, je penſe, je veux, je choiſis, je délibére, j'arrange mes actions, je connois l'Univers, je ſens, je jouis du bien de l'exiſtence ? & l'Etre ſuprême (tel que le montre cette opinion) Puiſſance aveugle, ne ſait, ni ſi elle eſt, ni ſi elle agit ? le bel ordre éternel eſt fait pour être quelque tems le ſpectacle de mes yeux, & l'exiſtence n'eſt point pour ſon Auteur ? Je ſuis libre, & il eſt eſclave d'une immuable néceſſité ? Je veux convenir qu'il n'y ait dans la Divinité, ni choix, ni délibération, ni changeante liberté, parce que tout eſt préſent, tout eſt

déterminé devant elle; au moins ne peut-on lui refuser la Sageſſe infinie de concevoir que c'eſt elle qui eſt la cauſe inaltérable de ce Tout. Du reſte, que l'on place cette faculté où l'on voudra, il ſera vrai de dire que ſa réalité eſt indépendante de toutes les fictions que vous me racontez.

Sont-ce là, pourſuivit le Prince, les monſtrueuſes idées que vos Sages conçoivent de l'Auteur des beautés qu'ils admirent? Quoi! la Dive dont ils ſont Sectateurs, fait-elle de ſi puiſſans efforts pour enfanter de telles rêveries? C'eſt donc à cela que ſe terminent les lumiéres que j'eſpérois tirer de ces volumes? O cher Ami! qu'une profonde & ſtupide ignorance eſt préférable à ce ſavoir! Je ne m'étonne plus ſi la Dive qui préſide à ces feuilles entaſſées, fragiles tableaux d'idées abſurdes, n'eſt qu'un vain fantôme, qui, comme ces oiſeaux nocturnes, voltige autour des ruines du Temple que nous appercevons.

On dit, Seigneur, repliqua Fadhilah, que cette Fille infortunée de la Raiſon, dont mille préjugés n'ont que trop ſouvent obſcurci les regards, ou plutôt qu'une lumiére trop vive éblouit, parce qu'elle les y tient

trop fortement attachés, n'enfanta ce prodigieux ſiſtême, que dans un excès de douleur & de déſeſpoir, lorſque la Vérité eut abondonné ces triſtes Contrées, & qu'elle les vit inondées des maux & des vices qui prêtent à la Divinité leurs infames attributs : ſéduite elle-même par les apparences impoſantes de l'impoſture, elle chercha quelque tems à concilier les contrariétés étranges, que nos dogmes mettent dans l'Etre infiniment bon ; mais ne reconnoiſſant point dans la conduite que lui impute notre morale, les aimables perfections de cet Etre bienfaiſant, elle douta quelque tems qu'il fût doué d'intelligence; la Raiſon même ne ſe crut plus l'effet d'une Sageſſe ſuprême; elle ne ſe regarda plus que comme une périſſable vapeur, une parcelle agitée d'un Tout infiniment parfait, parce qu'il eſt aſſujetti aux loix inviolables d'une conſtance qui ne voit rien, pas même ſes propres mouvemens ; enfin, parce qu'elle s'étoit perſuadé, d'après les leçons de l'erreur, que tout étoit mal dans la Nature, elle en faiſoit l'ouvrage d'un Etre dont on ne pût ſe plaindre.

Je viens de vous expoſer, grand Prince,

les ſentimens déſeſpérés qu'ont adopté quelques Sectateurs de cette Dive, ſaiſis, comme elle, des tranſports trop outrés d'une juſte indignation contre le vice en honneur, tandis que le mérite eſt couvert d'opprobre. C'eſt ainſi que penſent ces Philoſophes que vous voyez aſſis aux pieds de ces éternels ciprès qui couvrent des tombeaux. Les uns ſont plongés dans une ſombre triſteſſe, d'autres dans une morne indifférence pour tout ce qui les environne; quelques-uns, au contraire, ſe livrent, avec empreſſement, à tous les plaiſirs que peut leur offrir la courte durée d'une vie après laquelle ils n'attendent que les ombres d'un néant inſenſible.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que cette Secte, que l'on nomme impie, loin d'être une ſociété d'hommes méchans & pervers à l'égard des autres hommes, ne donnent dans une opinion monſtrueuſe, que parce qu'ils voient que les Mortels les plus ſcélérats admettent une Providence auſſi ſage que terrible & redoutable. Comment, diſent-ils, ſi cela étoit, pourroit-elle ſouffrir vos crimes? ou vous ſeroit-il poſſible d'en commettre?

Ceux qui tremblent au nom d'un Dieu vengeur, ſans pourtant changer de conduite, regardent cette Secte comme digne de toute la colére céleſte.

Pour moi, dit Zeinzemin, je la crois plus digne de dériſion, que de colére; tout eſt pour eux l'effet d'un aveugle hazard, parce que leur pareſſe n'examine rien, parce que leur incapacité ne leur laiſſe appercevoir qu'une ſuperficie teinte des couleurs de leur mélancolie.

Mais ſi la Divinité s'irrite des penſées des Humains ſur l'eſſence de ſon Etre, quel doit être le feu de ſon courroux contre les ingrates créatures, dont les déteſtables opinions en font la plus bizarre & la plus cruelle de toutes les Intelligences ? quelle doit être ſa fureur contre ces inſenſés, qui, comme vous me le dites autrefois, deshonorent ſa Majeſté infinie, par les propres attributs des vices qu'ils révérent? Je vous demande, cher Ami, à juger un inſtant de l'Immortel par nous-mêmes, lequel des deux nous offenſe le plus, de celui qui nous croit agir ſans réflexion, ſans jugement, ou de celui qui nous taxeroit de quelque action dénaturée, & qui prétendroit nous

revêtir, comme de titres glorieux, de qualités dont notre raiſon auroit horreur? A ce que je vois, ô ſage Fadhilah! les premiers agiſſent comme s'ils croyoient une Intelligence ſouveraine, & ceux qui ſont perſuadés de la réalité d'une Providence, ſe comportent comme s'il n'y en avoit pas: la Secte impie eſt folle, & la Secte ſuperſtitieuſe eſt véritablement impie. * Mais continuez, je vous prie, de m'apprendre s'il n'en eſt point de plus ſenſée.

Oui, Seigneur, répondit le ſage Inſulaire; la Dive dont la douleur & l'indignation contre la ſuperſtition, firent éclorre l'opinion qui fait un Dieu de la matiére, modérant les mouvemens d'un dépit trop amer, & rappellant le ſouvenir des ſages

* Je crois qu'en Orient comme en Occident, le ſiſtême monſtrueux du Matérialiſme eſt moins un effet du libertinage & de la débauche la plus outrée; je dis même, d'un ſcélératiſme qui veut s'aveugler ſur l'horreur de ſes crimes, que l'emportement d'un dépit outré contre les impiétés & les contradictions revoltantes que reléve ici Zeinzemin: le déréglement des mœurs preſque de tout tems & dans preſque toutes les Religions, attaché comme par malédiction aux perſonnes deſtinées à inſtruire les autres, & aux gens que l'on nomme Dévots; ce déréglement, dis-je, non, à la verité, manifeſte & ſcandaleux, mais cette rouille qui déprave intimement les cœurs; cette malice étudiée, jointe aux opinions de Calvin, de Janſenius, &c ont plus fait d'Athées, que jamais n'en feront Ariſtote, Spinoſa, ni Confucius.

leçons de la Nature, moins irrirée contre les Humains, eſſaya encore d'inſtruire ceux de nôs Sages qui ſe repréſentent les choſes ſous des idées moins triſtes & moins lugubres; ils apprirent donc d'une réflexion exempte des fougues impétueuſes de la mélancolie, que la raiſon, ce don précieux, quand il eſt employé à ſon véritable uſage, & lorſqu'il eſt contenu dans de juſtes bornes, eſt en nous l'effet de quelque choſe dont il nous ſuffit de ſentir l'exiſtence, & dont nous devons nous contenter d'éprouver les opérations, ſans tenter de vaines recherches ſur la nature de ce qui les produit. Ils comprirent que cette Puiſſance, qui gouverne en nous un abrégé de l'Univers, étoit, autant que l'on peut comparer le fini à ce qui ne l'eſt pas, quelque choſe de ſemblable au ſouverain Auteur de tous les Etres. Tous nos ſens obéiſſent aux impreſſions intimes de notre Ame, comme l'outil aux mains de l'ouvrier; tout céde à leurs efforts; tout s'arrange, tout ſe place à leur gré; animaux, plantes, métaux, les vents même & les flots ſe ſoumettent à notre induſtrie; tout prend forme, figure, mouvement : nous raſſemblons, nous

aſſocions les choſes les plus incompatibles; nous rapprochons les plus éloignées; enfin, notre pouvoir n'a preſque point de limites : nous jouiſſons du plaiſir de ſentir nos forces, d'en contempler les effets : ſans doute, que ce qui anime le tout dont nous ſommes partie, eſt quelque choſe qui jouit des mêmes avantages : cette Intelligence infinie voit en nous & dans le monde entier, l'œuvre d'une Sageſſe auſſi puiſſante que conſtante & invariable dans ſes deſſeins.

Je viens de vous développer, Seigneur, continua Fadhilah, les deux ſeules opinions qui, comme je l'ai d'abord obſervé, ſous quelques formes qu'elles aient paru dans le monde, ſont les ſeules que l'eſprit humain ait pu concevoir d'une Divinité. La premiére eſt la production d'une raiſon inquiéte & turbulente, qui, pour fixer ſes incertitudes, donne tout au hazard; & celle-ci, grand Roi (digne hommage que la créature rend à ſon Auteur) eſt le fruit d'un Eſprit, qui ayant plus d'égard à la magnificence du ſpectacle qui l'environne, qu'à quelques petites irrégularités qu'il croit moins des défauts dans l'objet que dans ſa vue, ſe laiſſe perſuader avec le reſte des mor-

tels, que quel que ſoit l'Architecte de cet excellent édifice, il ne peut être inférieur à ſon ſpectateur; cet Eſprit ſenſé ne peut imaginer que l'Artiſan ſoit auſſi inſenſible que les décorations de ſon ouvrage: il conçoit que la beauté & l'ordre des choſes inanimées, ne ſont point de leur eſſence; qu'elles en peuvent être dépouillées, & qu'il ne faut pas moins d'intelligence pour produire quelque choſe de bien rangé, que pour en connoître les aſſortimens.

C'eſt de ces deux ſentimens, enfin, que ſont découlés les raiſonnemens ennuyeux, diffus, répétitions continuelles les uns des autres, qui enflent une partie des volumes raſſemblés dans ces lieux.

Nos Sages, peu contens de la ſimple perſuaſion de l'exiſtence d'un Principe, ont voulu en approfondir la nature.

Ceux qui n'admettent pour toute cauſe, que la matiére, l'étendue, la durée & le mouvement, ne voient que l'extérieur de ces idées; & quelques tentatives qu'ils aient faites pour expliquer nettement toutes ces choſes, ils n'ont pu ni percer l'enveloppe de leur eſſence, ni même s'aſſurer ſi tous ces attributs ſont inſéparables d'un même Etre.

Ceux qui prétendent qu'une Intelligence régle tout, ne s'en ſont point tenu à en juger par comparaiſon. Quelque choſe d'inétendu, d'indiviſible, qui eſt par-tout ſans occuper de place; quelque choſe de purement idéal, une idée même, ou plutôt la faculté qui la reçoit, ſans être rien que l'on puiſſe comparer à la matiére; une ſubſtance, enfin, incorporelle, active, ſont des idées auſſi ſublimes qu'obſcures, que nos Sages ont prétendu concevoir, & de l'Etre ſuprême, & de ce qui porte en nous quelque trait de la Divinité.

Quelques-uns n'appercevant en cela rien que l'eſprit humain pût ſaiſir, rien que d'auſſi vague que l'onde la plus agitée, ont cru que l'eſſence de toute Intelligence conſiſtoit à être un feu ſubtil, la matiére elle-même la plus pure, la plus ſimple, la plus mobile, douée, par excellence, du ſouverain pouvoir, & de toutes les facultés que nous admirons dans les effets les plus merveilleux de cette Cauſe toute-puiſſante.

D'autres avouent, enfin, que quelle que ſoit la nature de cette Cauſe, elle a pu communiquer une portion de ſon pouvoir à la matiére. Cette Puiſſance infinie, ajou-

tent-ils, n'a rien tiré du néant, de toute éternité elle a eu devant elle les matériaux de ſes ouvrages ; de toute éternité active & ſage, elle fait regner l'ordre que nous admirons.

D'autres prétendent que, ſe ſuffiſant à elle-même, & renfermant ſon activité dans ſon ſein, contente de contempler ſa propre grandeur, elle ne s'eſt déterminée, que dans certain tems, à rompre les barriéres qui retenoient les Etres enſévelis dans une nuit profonde.

Grand Dieu! s'écria Zeinzemin, que les foibles efforts des humains qui veulent te connoître, prouvent bien ta grandeur! Qu'il nous ſuffiſe, cher Ami, de ſavoir qu'il eſt une mer dont nous ne pouvons ſonder les profondeurs. Qu'importe à l'homme, aſſuré par ſon exiſtence qu'il y a une Divinité, de ſavoir ce qu'elle eſt en elle-même? Qu'il jouiſſe de ce qu'elle lui fait ſentir qu'elle eſt à l'égard de ſes créatures. Sortons de ce labirinte, où la penſée ſe perd, s'obſcurcit & s'éteint; gagnons, s'il eſt poſſible, ces reſpectables ruines du Temple de la Vérité; il me tarde de contempler ces précieux veſtiges.

En avançant vers ce lieu défiré, ces deux Amis traverferent une place remplie de colonnes & de tables chargées d'infcriptions en lettres d'or, les unes affez entiéres, les autres à demi effacées, celles-ci fouillées de boue & de pouffiére, celles-là tracées fur de frêles lambeaux, voltigeoient au gré des vents, femblables à des toiles d'araignées, déchirées en plufieurs endroits par les infectes, que ces foibles liens ne pouvoient retenir; un grand nombre enfin de ces infcriptions étoient gravées fur les traces encore vifibles de plufieurs caractéres; les traits anciens & récens, confufément croifés les uns dans les autres, ne fe pouvoient plus lire. * A travers tous ces monumens à demi ruinés, ils parvinrent à la porte d'une grande fale, où paroiffoit affife une femme d'un vifage trifte & févére. †

Ils

* Le Poëte a pris cette idée de l'ufage où ont été prefque de tout tems les Peuples, d'afficher leurs Loix, ou de les faire graver fur des tables de différens métaux, attachées à des colonnes ou piramides; & il entend par ces infcriptions furchargées, la multitude de glofes & de commentaires, d'interprétations & de modifications dont le texte de ces Loix eft inondé, ou bien, comme il l'expliquera dans peu, cette confufion vient de leurs fréquens changemens.

† La Morale.

Ils entrerent, & le Prince fut frappé d'un ſpectacle nouveau. Au fond de cette ſale étoit repréſentée ſur un trône ſomptueux, mais à demi ruiné par les ans, une autre femme, les yeux bandés, qui tenôit en ſes mains quelque choſe de ſuſpendu en équilibre: * elle étoit accompagnée de trois autres perſonnes de ſon ſexe, aſſiſes à ſes côtés; l'une avoit les yeux fixés ſur un morceau de verre, l'autre appuyée ſur un tronçon de colonne, tenoit en ſes mains un fer tranchant, & la troiſiéme enfin un petit vaſe. Ces quatre femmes étoient environnées de vieillards de différentes nations, reſpectables par leurs cheveux blancs : ils étoient attentifs aux leçons que leur dictoient ces Dives.

Reconnoiſſez, Seigneur, dit Fadhilah, ſous ces peintures ſimboliques, les Dives qui préſident à nos vertus, à nos loix, qui examinent & réglent nos actions, qui les approuvent ou les condamnent : rappellez-vous, Prince, ce que vous voulutes apprendre de nos mœurs.

Celle qui ſe couvre les yeux pour n'être point ſéduite, eſt cette Equité devenue né-

* Les quatre Vertus que l'on nomme Cardinales.

ceſſaire depuis que l'Interêt & la Propriété ont corrompu nos Peuples. Suivez, dit-elle aux hommes, les rigoureux devoirs que vous vous êtes impoſés; que chacun poſſéde ce qu'un hazard aveugle lui donna en partage, & n'en faſſe part à perſonne qu'en exigeant de fortes aſſurances d'un pareil retour.

Celle de ſes compagnes qui tient un miroir, inſtruiſoit autrefois les hommes à jouir attentivement de l'aſpect des beautés de la Nature, & à profiter de ſes dons; à préſent elle les avertit de ſe préſerver de mille dangers, à connoître leur propre cœur devenu une mer orageuſe, à voir dans le miroir de cette onde agitée ce qu'ils ont à redouter, & d'eux-mêmes, & des autres.

Celle que vous voyez appuyée ſur une colonne, armée d'un fer tranchant, apprenoit au genre humain à ne ſe point laſſer de travailler, à ſe procurer les commodités de la vie, à fertiliſer le ſein des campagnes, & nos travaux étoient toujours abondanment recompenſés : à nos travaux ſuccédoient les douceurs d'un repos exempt d'inquiétude : à préſent elle enſeigne au malheureux à ſupporter courageuſement ſes maux, à lutter continuellement contre les

efforts furieux de la Nature outragée. Ce fer, ſimbole de la fécondité, de ſoc qu'il étoit, eſt devenu dans ſes mains un inſtrument de mort; il ſert à reprimer & punir des forfaits par d'autres.

La Dive enfin qui tient ce petit vaſe, montroit l'uſage modéré des plaiſirs, & la maniére d'en gouter avec ménagement, toutes les délices; à préſent elle avertit de ſe préſerver par l'épargne, des fâcheuſes attaques de l'indigence; elle tient un frein pour modérer ou reprimer les paſſions corrompues par les vices, depuis qu'une innocente liberté opprimée, eſt devenue un libertinage criminel.

Les Sages qui environnent ces Dives, ſont les Moraliſtes & les Légiſlateurs; les uns prétendent ſonder les ſombres replis du cœur humain; ils vont y chercher la cauſe & l'origine de ſes déſordres; ils regardent ce ſanctuaire de l'amour de notre Etre comme une retraite d'inſectes venimeux, enfans de l'Amour-propre : une morale au front ſévére, leur dit que la ſource de nos paſſions eſt empoiſonnée dès ſon origine : que font-ils ? au lieu d'en ôter le limon fangeux, au lieu d'écraſer les reptiles qui verſent dans

ſes eaux un ferment orageux & mortel, ils veulent tarir cette ſource, ils veulent en arrêter le cours : c'eſt à quoi ces Sages travaillent depuis tant de ſiécles; les uns s'occupent d'un infructueux examen de nos maux, & ſe méprennent toujours ſur la véritable cauſe; les autres ſe contentent de ſatiriſer ou de déplorer la condition des hommes; pluſieurs imaginent mille projets pour réformer nos mœurs. Mais qu'oppoſer à la multitude des vices ? Préceptes d'amitié, d'amour de la Patrie, d'amour filial, conjugal; préceptes de généroſité, d'équité, de reconnoiſſance, de grandeur d'ame, de courage, de fermeté, de valeur, de patience, de modération; préceptes de ſoumiſſion, d'obéiſſance, de fidélité, de douceur, de complaiſance; loix d'honneur, de probité, d'intégrité, de juſtice, de deſintereſſement, de bonne foi, de bienſéance, de pudeur : telles ſont les leçons qui ſe dictent dans ce Temple de la Vertu.

Zeinzemin ne put s'empêcher de rire de cette énumération. Oh! mon cher Fadhilah, dit-il, ſi je regnois dans ces Contrées, avec une autorité auſſi abſolue qu'eſt celle que vos Rois croient avoir, je ſuivrois vos

conſeils; je renverſerois l'Idole & le Temple de l'Interêt, fils de la Propriété; j'abolirois toute diſtinction imaginaire; je rendrois l'homme libre; & tous ces préceptes deviendroient inutiles ou frivoles.

Vous épargneriez, Seigneur, reprit Fadhilah, bien des peines aux Légiſlateurs. Je penſe vous avoir déja dit qu'ils s'occupent à imaginer divers expédiens rigoureux de rendre les hommes ſociables, & les prennent dans des préjugés & des vices les plus capables de diſſoudre toute union.

Mais, cher Ami, continua le Prince, que ſignifient tous ces monumens chargés d'inſcriptions, que nous avons traverſés en venant ici?

Ce ſont, répondit le Sage, les veſtiges des ouvrages de ces derniers; ce ſont des loix publiées en différens tems, peu après contredites ou abrogées, puis remiſes en vigueur, pour être encore enfreintes, négligées, mépriſées, ou totalement oubliées, parce que ce qui étoit criminel autrefois, a ceſſé de l'être; ce qui étoit ſévérement défendu, eſt maintenant permis; telle action déteſtée dans ces lieux, eſt ailleurs innocente & honnête. Nous allons encore

paſſer au milieu de quantité d'autres ruines que vous appercevez; ce ſont des reſtes de Palais, de Colonnes, de Statues & d'Obéliſques, chargés de ſculptures à demi rompues.

Parlant ainſi, ils avancent vers un autre édifice, dont les murs étoient couverts de peintures d'événemens mémorables : ces tableaux étoient rangés ſelon l'ordre de ces événemens; mais la ſuite en étoit interrompue en beaucoup d'endroits: entre ce qu'il en reſtoit, les premiers n'offroient qu'un petit nombre d'objets fabuleux, ou ſi effacés par les tems, qu'il n'en paroiſſoit plus que quelques traits ; mais en approchant des peintures les plus récentes ou les mieux conſervées, on y voyoit une multitude confuſe & fatiguante d'objets ; on s'appercevoit même que quantité de ces tableaux avoient été retouchés ou altérés par différentes mains ignorantes ou trompeuſes, qui avoient mal-adroitement ajouté ou retranché aux faits repréſentés dans ces tableaux, ou couvert quelques endroits d'une draperie groſſiére. Fadhilah fit remarquer toutes ces choſes à ſon Ami, puis il ajouta: Quoiqu'il n'y ait rien dans tout ceci qui puiſſe

faire beaucoup d'honneur à la mémoire de nos ancêtres devant des yeux auſſi éclairés que les vôtres, voyez néanmoins en combien d'endroits l'impoſture & la fourberie de ceux qui prétendent inſtruire ou gouverner les hommes, ont recouvert la honte de certaines actions que le tems commençoit à découvrir par quelque choſe encore de plus honteux. Conſidérez, Seigneur, cette femme aſſiſe dans le dernier de ces tableaux, comme ſpectatrice de toutes ces peintures; il ſemble qu'elle n'oſe conſidérer de trop près, ni trop attentivement les objets qui l'environnent; elle n'a la liberté que de porter la vue dans le lointain. A côté d'elle paroit un vieillard ailé,* des mains duquel elle a peine à arracher des lambeaux qu'il lui diſpute : elle écrit d'après ces piéces tronquées, l'hiſtoire de tous ces événemens; elle eſt, comme la plupart des autres Dives, fille de la Raiſon; eſclave des Préjugés ou de l'Interêt, il ne lui eſt preſque jamais permis de dire la vérité, ou de la dévoiler : elle loue ou blâme les actions des hommes, ſelon ce que l'opinion ou l'erreur a mis en crédit chez différentes nations;

* Le Tems & la Dive de l'Hiſtoire.

elle ne peut parler du paſſé que ſelon les fables qu'on en raconte, & il lui eſt défendu de raconter le préſent tel qu'il eſt : ſes récits ne ſont donc qu'un enchainement perpétuel de fauſſetés, ſi l'on en excepte quelque date & les faits, qui heureuſement ſe trouvent d'accord avec les loix auxquelles elle eſt aſſujettie par ſes tirans.

D'un autre côté cette femme qui paroit adreſſer la parole, avec tant de dignité, à une multitude attentive, eſt chargée de faire gouter aux hommes par les graces ſéduiſantes d'un diſcours orné & harmonieux, ce que ſes ſœurs ne leur enſeignent que d'une façon ſimple & unie : celles-ci lui fourniſſent la matiére, elle embellit leurs penſées en les revêtant de tous les attraits ſenſibles de ce que la Nature offre de plus beau à l'imagination; elle loue, elle perſuade, elle encourage, elle blâme avec des charmes preſque toujours victorieux.

Mais je comprens, répondit Zeinzemin, que ſes ſœurs ne lui fourniſſant guères que des ſujets peu ſolides, elle fait préciſément ce que le luxe & la vanité font chez les Peuples de ces Contrées; ils parent de pierreries & de dorures les plus méchans ou les

plus insensés de vos Concitoyens ; votre éloquente Dive fait de même, elle décore des têtes hideuses, le Mensonge & l'Erreur, des couleurs & des charmes de la Vérité.

Quel seroit votre mépris, Seigneur, poursuivit Fadhilah, pour les emphatiques riens que nous admirons dans la bouche de nos Orateurs, si vous les entendiez prononcer les éloges de nos Héros, de nos Grands? Ces fols, diriez-vous, sans doute, esclaves de la Flatterie, ne la servent pas fidélement; car ils cherchent plus à se faire applaudir, que ceux qu'elle leur ordonne de célébrer; & pour comble de ridicule, ils louent souvent les hommes de tout ce qui les rend réellement méprisables. *

En achevant ces réflexions, le Héros, suivi de son fidéle Compagnon, s'avance à grands pas vers le panchant de la montagne, où se réunissoient de toutes parts diverses routes; les unes finissoient au pied de quelques rochers escarpés, d'autres par beaucoup de détours, menoient assez près du sommet, mais aucune n'y arrivoit. †

* Ceci peut s'appliquer à la plupart de nos Harangueurs, &c.

† Allégorie qui exprime bien l'incertitude de la plupart des sciences humaines.

ARGUMENT
DU CHANT XIII.

ZEinzemin découvre le ſentier qui conduit au Temple de la Vérité ; il y arrive avec ſon Ami. Deſcription de l'intérieur de cet édifice : Inſcriptions qui s'y liſent : pourquoi les tableaux qu'intituloient ces inſcriptions, ont été enlevés ou détruits : extérieur de ce Temple. Le Prince & Fadbilah deſcendus de la montagne, arrivent dans un lieu déſert ; des Pêcheurs leur offrent l'hoſpitalité ; avec quels égards ces gens les traitent : Zeinzemin explique à ſes Hôtes, pourquoi il ne mange de la chair d'aucun animal ; il leur apprend qui il eſt : leur admiration, leur reſpect pour ce Héros ; ils le prient d'agréer qu'ils le remènent dans ſon Royaume. Pendant que l'un d'eux va avec Fadbilah amaſſer des proviſions pour le voyage, le Prince s'entretient avec le plus jeune ; ce que chante enſuite ce Pêcheur, donne occaſion au récit de ſon hiſtoire : étant Berger, le hazard lui procure la faveur de ſon Roi : il quitte ſa Maîtreſſe & ſon Ami pour aller à la Cour : des diſgraces le font revenir près d'eux : peu après ce récit, ſon beau-pere revient avec Fadbilah : Zeinzemin s'embarque avec ſon Ami & cette famille : la Nature lui fait heureuſement traverſer les détroits qui ſéparent les Iſles flottantes. Caractéres de différens Peuples.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT XIII.

ZEINZEMIN plein d'un impatient désir de voir les lieux, autrefois respectable demeure de la brillante Dive qui préside à la réalité des Etres ; lieux dont la solitude & les pompeux débris annoncent encore tant de magnificence, n'est point arrêté par les effrayans obstacles qu'il rencontre ; ils ne font qu'enflammer son grand courage : il s'arrête pour penser aux moyens de les surmonter ; il considére attentivement si quelque inégalité ne lui pré-

ſentera point d'aide pour monter; ſi quelque fente, quelque ravin ne lui ouvrira pas un paſſage, lorſqu'un coup de vent agitant une épaiſſe touffe de broſſailles qui couvroit une énorme roche, lui laiſſa appercevoir une large ouverture : il court avec ſon Ami; ils rompent ou détournent les branches qui leur font obſtacle, & pénétrent enfin dans un chemin creux, bordé des deux côtés, de grands tas de décombres, & couvert comme d'une voûte de buiſſons fortement entrelaſſés, qui par dehors ôtoient entiérement la vue & l'accès de cette voie, quoique jonchée d'une couche épaiſſe de feuilles qu'y ont précipité les hivers : ils remarquent en quelques endroits qu'elle eſt pavée d'un marbre blanc fort uni : elle les conduit bientôt par une pante douce, à un ſuperbe frontiſpice, mais offuſqué comme tout le reſte, & inacceſſible par tout autre endroit : l'obſcurité de cette entrée leur en déroboit preſque toutes les beautés. On liſoit au-deſſus de la porte diſtinctement: SEJOUR .... le reſte preſque totalement effacé, faiſoit lire en caractéres tronqués, DU BONHEUR DES HUMAINS. Helas! s'écria Fadhilah, à préſent triſte ſolitude.

Ils entrent; & au ſortir d'un paſſage ſombre, leurs yeux furent agréablement frappés d'une vive ſplendeur, leurs ſens ravis d'un ſaiſiſſement délicieux, & toutes les facultés de leur ame furent divinement émues: de quelque côté qu'ils tournent la vue, ils ne ſavent d'où vient ce beau jour; ils penſent être entrés au ſein même de la lumiére.

Ce merveilleux Sanctuaire étoit bâti d'un albâtre qui ſurpaſſoit la blancheur de la neige; ſes murs tranſparens, ſans autre ouverture que la porte, ſans laiſſer rien voir du dehors, admettoient, de toutes parts, une lumiére éclatante; ils en étoient pénétrés comme un fer embraſé; mais cette lueur ne fatiguoit point les regards; ſans rien perdre de ſa vivacité, elle avoit la douceur de celle qui perce à travers d'un léger nuage, ou de celle qu'admet la vaſte étendue d'un air pur & ſerein, un peu avant que le ſoleil commence à ſortir des bords de l'horizon; cette clarté raviſſante empêche l'œil de diſcerner où s'arrêtent les limites de cette profondeur; de même l'éclat de ces murs brillans empêcha d'abord Zeinzemin de diſcerner où ſe terminoit leur circonférence; elle paroit s'élargir,

quand il en approche, & ſe reſſerrer, lorſqu'il s'en éloigne.

La forme intérieure de ce Temple étoit un hémiſphére d'une rondeur parfaite, repété par un pavé auſſi luiſant que le criſtal d'un miroir, qui faiſoit que les ſpectateurs ſe voyoient comme ſuſpendus au milieu d'un globe ſpacieux : au centre étoit un cube, auſſi d'albâtre; ſur ſes faces étoit écrit en lettres brillantes : BASE DE LA FÉLICITÉ : à côté étoit une colonne renverſée & briſée par tronçons, ſur l'un deſquels étoit un fragment de médaillon avec cette inſcription titulaire : UNIQUE PRINCIPE DU BONHEUR CONSTANT DES MORTELS. Le reſte étoit entiérement diſparu.

Sur la circonférence des murs on liſoit, à une certaine hauteur : BORNES DE L'ACTIVITÉ D'UNE ÉTINCELLE AU CENTRE D'UNE LUMIÉRE INFINIE. Dans l'épaiſſeur tranſparente des pierres de la voûte, des traits d'une blancheur moins éclatante que le fond, & qui paroiſſoient dans un grand éloignement, marquoient : JUSQU'ICI PEUVENT S'ÉTENDRE TES SAGES CONJECTURES SUR LES BONTÉS DE L'ETRE SUPRÊME À TON ÉGARD;

MAIS TU TENTEROIS EN VAIN DE PÉNÉTRER AU DELÀ. Le reſte de la voûte paroiſſoit avoir été rempli d'inſcriptions pareilles, entre deux fonds tranſparens; mais elles étoient devenues indéchiffrables. Sous le cercle qui déterminoit les bornes de l'eſprit humain, on voyoit ſur une large bande : VARIÉTÉ DES OBJETS DE TA FÉLICITÉ : cette inſcription regnoit tout autour ; & plus bas on remarquoit de ſpacieux quarrés dans leſquels avoient été incruſtées, avec beaucoup d'art, de très-riches peintures, dont de foibles veſtiges, ſans ſuite, quoique peu reconnoiſſables, étoient d'une beauté & d'une magnificence ſans égale : il n'y avoit plus rien d'entier, qu'autant de médaillons attachés à des guirlandes de fleurs en feſtons, au-deſſus de chaque tableau : ces guirlandes, ſculptées avec une délicateſſe & une légéreté qui imitoient parfaitement la nature, avoient été émaillées du coloris le plus parfait; mais à peine en paroiſſoit-il quelque nuance; chacun de ces médaillons portoit un de ces titres : OBJETS DES DÉLICES DU COEUR. OBJETS DES DÉLICES DE LA RAISON. OBJETS D'UN POUVOIR

QUI NE CÉDE QU'À LA TOUTE-PUISSANCE. MOYENS QUI RENDENT LA POSSESSION DE CES BIENS AISÉE. Au-deſſus de la porte intérieure, les yeux étoient frappés en ſortant de cet important avis : VAS, ADMIRE ET JOUIS. *

Toutes ces inſcriptions en relief, étoient entiéres; elles avoient le brillant & la dureté du diamant, & ne faiſoient qu'un corps avec l'albâtre, ſur lequel elles étoient appliquées. Quoi! dit Zeinzemin, ne reſte-t'il donc que ces annonces auſſi triſtes, auſſi affligeantes, que leur beauté fait ſentir le prix ineſtimable d'un bonheur qui n'eſt plus? Helas! divine lumiére, vous n'éclairez ces lieux charmans que pour avertir les mortels qu'ils ſont diſparus ces objets de délices. Que ſont devenues ces divines images dont l'aſpect raviſſant pouvoit rendre ſage & heureux!

Il eſt aiſé de comprendre, reprit Fadhilah, que ces précieuſes peintures dont la réalité s'eſt conſervée chez le grand Zeinzemin, ont été arrachées de ces lieux ſitôt que la Reine de l'Evidence & de la Certitude

* Pilpai fait adroitement entrer dans ces inſcriptions les titres des différentes parties de ſa morale.

tude eut cessé d'en faire sa demeure; peut-être en furent-elles enlevées par ses ordres, ou bien l'Interêt & le Mensonge qui nous tirannisent, détruisirent la plupart de ces tableaux, pour leur substituer les fantômes de l'illusion & de l'erreur : ils ont contrefait ou falsifié le reste : s'ils en ont conservé quelque partie, ce n'est que pour attribuer à l'Imposture les œuvres d'une main respectable, ou pour faire révérer sous un nom sacré, ses monstrueuses productions. Nous en pouvons juger, Seigneur; vous n'avez rien vu que digne de mépris ou de pitié dans ces environs fréquentés par nos Sages: il n'y en a cependant presque point qui ne prétendent posséder les divins originaux de ce Temple admirable; tous, aussi-bien que moi, ont tenté mille fois d'y pénétrer, mais vainement; il n'étoit accessible que pour vous, grand Prince, illustre Favòri de la Nature; votre amitié y a guidé mes pas incertains; espérez tout de si heureux présages.

Après quantité de regrets sur le désastre d'une merveille dont Zeinzemin & son Ami ne se lassent point de contempler la magnificence, ils sortent du Temple pour en voir

les dehors; ils franchiſſent avec une extrême difficulté, les bords eſcarpés qui en cachent l'entrée; ils font le tour de ce vaſte édifice. Sur ſes murs environnans paroiſſent pluſieurs veſtiges de relief, qui étoient autant de repréſentations des plus belles, des plus rares & des plus exquiſes productions de la Nature, mais toutes tronquées pour lors; ils obſervent avec admiration, que les tableaux qu'ils croyoient incruſtés en dedans, avoient été ingénieuſement appliqués ſur la ſurface extérieure de ces murs, & profondément inſerés dans leur épaiſſeur diaphane, de ſorte qu'on les voyoit d'un côté en peinture plate, & vivement colorée, & de l'autre en ſculpture relevée en boſſe, ſans autre coloris que leur blancheur: il n'y avoit que les inſcriptions inſtructives, entiéres, ou demi effacées qui ne paroiſſoient point par dehors: ce nouveau miracle redouble leur ſurpriſe, & leur fait déteſter la barbarie qui avoit endommagé ce chef-d'œuvre.

Tournant enſuite la vue ſur ce que leur découvre l'élévation de cette montagne, Fadhilah montre au Prince la ſituation des Iſles infortunées dont il lui a décrit les

mœurs ; il lui indique tout ce que l'éloignement lui permet de diſcerner de remarquable ; enfin, ils s'enfoncent dans le bois ſacré qui environne ces lieux ; le ſilence n'en eſt pas même interrompu par le chant des oiſeaux ; l'ombrage épais de cette antique futaie inſpire à l'ame un recueillement qui ne l'attache qu'à des penſées ſublimes. Ces Amis ſéparément occupés de diverſes réflexions, marchent en imitant cette muette & profonde tranquilité. Un ſentier creuſé par les eaux, les méne inſenſiblement au bord de la mer, ſur une plaine ſabloneuſe & aride que laiſſoit au milieu d'elle une anſe formée par une chaine de montagnes couvertes d'épaiſſes forêts : vers l'endroit le plus reculé de cet arc, s'éléve à perte de vue, le ſommet où eſt placé le ſacré parvis de l'Evidence. Le jour étoit ſur ſon déclin, & les rayons du ſoleil raſant la ſurface tranquile des eaux, le faiſoient paroître une colonne enflammée, mais prête à s'éteindre. Zeinzemin & ſon Ami cherchent des yeux quelque habitation, quand dans l'enfoncement de cette profonde vallée, ils apperçurent au pied du plus éminent des rochers, une cabane, & virent ſortir d'un bâ-

timent léger qui étoit à l'ancre, deux hommes qui portoient leurs pas vers cette humble demeure. Ils vont à leur rencontre; ils les prient de leur indiquer une retraite. Vous ne pourriez que fort tard sortir de ces lieux déserts & peu fréquentés, leur répondirent ces hommes : cette cabane, si vous l'agréez, vous servira d'azile pour cette nuit. Nous ne pourrons pas, ô respectables Etrangers ! vous y traiter comme vous paroissez le mériter; mais ayez égard à notre bonne volonté. Cette offre obligeante acceptée, Zeinzemin leur raconte en peu de mots ce qui les a conduits dans cet endroit écarté, & quelques particularités de ce qu'il venoit de voir avec son Ami. O Mortels fortunés ! s'écrient ces gens, est-il bien possible que vous ayez pu parvenir sur le sommet de ce mont sacré, aussi révéré des Habitans de cette Isle, qu'il leur est inaccessible ! L'on dit qu'il n'y a que des hommes d'un mérite accompli qui puissent y atteindre; & ce que vous nous apprenez des merveilles de ce sanctuaire, nous persuade que nous devons nous féliciter de posséder de tels Hôtes. Entrez, nous vous en prions, la sagesse se plait quelquefois à lo-

ger ſous le chaume qui ſert d'abri à la pauvreté.

Une femme qui joignoit aux graces de la beauté un air auſſi modeſte que ſes vêtemens, étoit appliquée à app êter une nourriture frugale pour ces deux hommes, dont l'un étoit ſon pere, & l'autre ſon mari : à l'accueil favorable qu'elle leur voit faire à ces Etrangers, elle court promptement chercher dequoi rendre ce champêtre repas plus abondant & plus délicat ; au laitage, aux herbes & aux fruits choiſis dont elle couvre la table, elle ajoute quelques poiſſons ; mais le Prince ni ſon ami ne touchent point à ces derniers mêts ; leurs Hôtes les invitent d'y gouter, & ſe plaignent de n'avoir rien de meilleur à leur offrir.

Il faut, dit Zeinzemin, que je vous délivre d'une inquiétude que vous cauſe votre généroſité. Je ſuis d'un Pays où l'on a en averſion toute nourriture préparée aux dépens de la vie des animaux : * ce n'eſt point préciſément que nous croyions que ce qui nous anime, en quittant notre corps, en aille habiter d'autre ; ſi ce principe de vie change ainſi de demeure, il eſt vraiſem-

* Voyez la Remarque, page 171.

blable qu'il n'en prend point d'une eſpéce différente de celle qu'il habitoit : nous ne prétendons point non plus examiner pourquoi la Divinité permet que quelques animaux en dévorent d'autres ; nous obſervons ſeulement que ſes intentions ſont, que tout animal pacifique ſe contente, pour ſubſiſter, d'herbes, de fruits, ou de racines : ſi cela eſt, diſons-nous, certainement l'homme, que la raiſon doit éloigner de toute cruauté, & même de ce qui en a l'apparence, ne doit point, pour ſoutenir ſa vie, l'arracher à des Etres qu'il voit, comme lui, ſenſibles à la douleur, & chérir leur conſervation. La principale raiſon de notre abſtinence eſt donc d'éloigner de nous toute ombre d'action dénaturée : d'ailleurs, la terre ne nous fournit-elle pas abondanment une délicieuſe ſubſiſtance, & beaucoup plus ſalutaire que la corruption qui ſuit preſque immédiatement la mort des animaux ? Ces deux deſtructrices ne doivent-elles pas s'accompagner juſque dans les entrailles de ceux qui ſe repaiſſent de leur chair ? & ne ſemblent-elles pas, en abrégeant les jours du meurtrier, venger l'Etre vivant qui vient de périr ſous ſes coups ?

La plupart des plantes & des racines, au contraire, contiennent des ſucs doux & onctueux qui fortifient & aſſoupliſſent nos organes ; le gout & l'odorat nous avertiſſent de leurs qualités bienfaiſantes ; & leur parfaite inſenſibilité nous dit qu'elles ſont faites pour ſe prêter, ſans regret, à la conſervation des autres Etres. Je ne blâme point cependant un uſage que la néceſſité & l'habitude paroiſſent autoriſer chez vous ; mais il me ſemble que la nature doit trouver cette néceſſité fâcheuſe.

Les Hôtes trouverent ce raiſonnement plein de ſageſſe ; ils prierent Zeinzemin de leur apprendre quelle étoit ſa Patrie : il leur fit un court récit de ſes infortunes, mais avec cette dignité & ces charmes qui brilloient dans ſes moindres diſcours. Attendris ſur le ſort de ce Héros, autant qu'épris d'admiration & de reſpect pour une perſonne qu'ils craignoient d'avoir traitée avec trop peu d'égard : Pardonnez, Seigneur, diſent-ils, ſi notre ignorance & notre pauvreté ne nous ont pas permis de répondre dignement à la faveur que le Ciel vient de nous faire, en conduiſant un ſi grand Monarque ſous le chaume qui nous couvre :

nous avons été témoins, & nous en frémiſſons encore, de l'affreuſe tempête qui vous a vengé des Violateurs des Droits ſacrés de l'hoſpitalité ; & la réputation de votre ſageſſe, qui terniſſoit la fauſſe gloire d'une Cour que vous venez de quitter, répandue, malgré l'envie, dans toute cette Iſle, a pénétré juſque dans nos déſerts; elle publie par-tout qu'un grand Roi, enlevé par une perfidie aux Peuples des régions fortunées dont il faiſoit les délices, délivré par le Ciel des traitres qui le captivoient, & préſervé des dangers par une Main divine, eſt abordé ſeul dans ce Pays. Puiſſions-nous mériter, Seigneur, d'être du nombre de vos Sujets les plus affectionnés! Diſpoſez dès à préſent, & de nous, & de tout ce que nous poſſédons. Ce foible navire, ajouterent-ils, dont nous nous ſervons pour chercher au ſein des eaux dequoi nous aider à ſubſiſter, eſt preſque le ſeul qu'ait reſpecté la fureur des vents; ſans doute, grand Prince, que la Divinité le deſtinoit à vous reporter dans votre heureux Empire : ordonnez, indiquez-nous vers quel point de l'horizon nous devons gouverner; nous franchirons, ſans crainte,

les plus vaſtes mers en votre compagnie.

Mes Amis, répondit Zeinzemin, il me tarde déja d'être en pouvoir de reconnoître un tel bienfait, & de vous conduire dans un Pays où l'on ne va pas chercher le bonheur dans un déſert.

Le fidéle Fadhilah, tranſporté de joie, eſt étonné de trouver de tels ſentimens dans de pauvres Pêcheurs; il en fait mille éloges que le tems du repos vint enfin interrompre. Le lendemain au lever de l'aurore, ces Hôtes tranſportent ſur une barque légére, tout ce qu'ils ont de propre à échanger pout les proviſions de leur voyage. Fadhilah les invite à venir y ajouter celles qui ſe trouveront dans ſa retraite; Zeinzemin voulant partager ce travail avec eux, le plus âgé le prie de reſter avec ſon fils, pendant qu'il ira, avec l'Ami zélé de ce Prince, faire ces préparatifs.

En attendant leur retour, le Héros parcourt la ſolitude qui environne la cabane de ces Pêcheurs; il loue leur laborieuſe induſtrie, qui a ſu fertiliſer la pointe même des rochers arides; il loue ſur-tout l'union tendre qui paroit regner dans cette petite ſociété : Vous êtes, ajoute-t'il, les plus heu-

reux & les plus ſages Habitans de cette Iſle; depuis que j'y ſuis, je ne vois les hommes qu'occupés de travaux, de projets qui me faiſoient croire qu'ils ne mouroient point, & je les vois mourir ſans avoir jamais joui, ni des agrémens de la vie, ni du fruit de leurs peines.

S'entretenant ainſi, le Prince alla s'aſſeoir au bord d'une fontaine, & fit placer près de lui le Pêcheur, qui lui adreſſa ces paroles: Si vous le permettez, Seigneur, j'exprimerai d'une maniére qui pourra vous amuſer un inſtant, combien je ſens le prix d'un ſort que vous jugez heureux: alors, accompagnant de la voix une muſette qu'il faiſoit réſonner avec beaucoup de grace, il chanta ſur un air fort tendre ces paroles:

„ Sombres forêts, rochers ſuſpendus, „ collines couvertes de verdure, vallons où „ l'onde des mers, toute inconſtante qu'elle „ eſt, vient chercher le calme, retentiſſez „ des ſons de ma muſette.

„ Tranquile ſolitude, où le repos ne fut „ jamais troublé par les triſtes ſoucis qui „ voltigent dans les Palais des Rois, je „ vous préfére à leur ennuyeuſe pompe: „ leurs faîtes orgueilleux ſont voiſins du

„ tonnerre, & les cabanes des Bergers n'en „ redoutent point les coups.

„ Il n'eſt permis qu'à toi, interpréte de „ mes raviſſemens, & au mélodieux Roſſi- „ gnol d'interrompre ou plutôt de char- „ mer le ſilence de cette demeure champê- „ tre, pour chanter celle qui fait l'orne- „ ment de ces lieux & ma felicité.

„ Ah! ſi les plaiſirs que je goute dans „ ces paiſibles retraites, étoient connus des „ Grands.... Mais non, demeurez ignorée, „ volupté pure, vous ſeriez enviée, vous „ ceſſeriez donc d'être délicieuſe.

„ Je vous ai trop long-tems méconnu, „ divin breuvage d'une ame libre & con- „ tente : j'étois inſenſible à vos douceurs, „ quand courant après les faux biens que „ promet la Fortune, & qu'elle ne donne „ jamais, je n'appercevois pas marchant „ ſur de ſuperbes tapis, les perfides raſoirs „ de la calomnie, & les pointes enveni- „ mées de l'envie.

„ Tu te taiſois alors, tendre muſette, „ agrément de mes plus beaux jours, faite „ pour célébrer d'innocens plaiſirs, tu re- „ fuſois de te faire entendre ſous ces riches „ lambris où réſide la flatterie.

„ Une folle ambition fit que je t'oubliai;
„ je quittai la Beauté à laquelle tu adressois mes vœux, & ton silence me reprochoit mon ingratitude.

„ J'ai reconnu mon crime & mon erreur, j'ai fui; ne me rappelle plus ce fâcheux souvenir, ou imitant l'Abeille, transforme l'amertume de cette absinthe en miel le plus doux.

„ Raméne-moi toujours à cet heureux instant, où, rendu à moi-même, je revins près de celle dont le cœur généreux daigna oublier mon offense; raconte-moi comment animée par l'amour, tu sus fléchir sa juste colére, comment tu attendris sur des malheurs qui la vengeoient, celle dont je préfére un seul regard à la faveur des plus puissans Monarques.

Zeinzemin sensiblement touché de la beauté & de la douceur de ces chants, ne se lassoit point de les entendre : il lui sembloit adresser les mêmes paroles à sa chere Zavaher. Après se les être fait plusieurs fois repéter : O fortuné Mortel ! s'écria-t'il, quand pourrai-je, saisi des transports du beau feu qui vous anime, raconter mes malheurs passés à celle sans laquelle tout l'Uni-

vers eſt pour moi une affreuſe ſolitude! Helas! le Ciel me l'a-t'il conſervée!...

Mais apprenez-moi, ajouta-t'il après quelques momens d'un triſte ſilence, quels ſont les dangers auxquels vous vous félicitez d'être échappé; faites-moi, je vous prie, concevoir par ce récit, l'eſpérance d'un ſort pareil au vôtre.

Seigneur, répondit le Pêcheur, * né dans une condition à peu près ſemblable à celle où vous me voyez, je la quittai, pour aller chercher le bonheur dans des lieux qu'il n'habite point. Je gardois un troupeau dans ces environs, & aſſis à l'ombre près du rivage, j'en faiſois ſouvent retentir les écos des ſons de ma muſette: le Maître de cette cabane, s'occupant à pêcher ſur ces bords, prenoit plaiſir à m'entendre; nous devinmes amis; il venoit paſſer près de moi ſes momens de repos, & je trouvois des charmes dans la converſation de ce Sage: je vis ſon aimable fille, j'en fus épris, & tâchai de lui plaire par mes chants & mes

* Pilpai a tiré de ſes propres fables les avantures qu'il met ici en épiſode; il ne fait qu'en amplifier & orner le récit. Voyez les imitations qu'en donne La Fontaine dans ſes Fables, *du Berger & du Roi*, & celle *du Berger & de la Mer*.

ſoins aſſidus; je réuſſis: ſon pere approuva notre tendreſſe ; mais l'âge encore tendre de ſa chere fille, la crainte que, changeant de demeure, je ne le ſéparaſſe de cette unique conſolation de ſa vieilleſſe, le faiſoient différer de nous unir. Tandis qu'il retardoit mon bonheur, un jour, il m'en ſouvient encore, aux bords même de cette fontaine où nous ſommes aſſis, je charmois mes ennuis, en accordant ma voix à cet inſtrument; un Chaſſeur vint ſe repoſer près de moi, & ſe plut à m'entendre ; enſuite il me fit pluſieurs queſtions ſur les ſoins que je prenois de mon troupeau, dont il admiroit l'embonpoint; il trouva mes réponſes ſenſées: nous parlions encore, quand une foule de Courtiſans accoururent l'environner, & leurs reſpects me firent connoître ſa qualité. Adieu, me dit-il, Berger, je te trouve capable d'un emploi plus relevé que la garde d'un troupeau; quitte-le, viens à ma Cour, je veux te faire un de mes Miniſtres : à ces mots il s'éloigna.

Déja plein de l'idée de ma grandeur prochaine, je cours vers mon Ami; je lui annonce, avec des tranſports de joie, ce que j'allois devenir ; je lui promis de l'aſſocier

bientôt à ma fortune. Je ſuis content de la mienne, me répondit-il froidement; & ſi tu en crois ma ſincére amitié, tu n'imiteras point cet aveugle, qui prit pour ſon bâton, un ſerpent engourdi par le froid, qui ne tarda pas de lui faire ſentir ſes piqûres mortelles; tu ne quitteras point ta houlette pour monter, à l'aide des ronces & des épines, ſur un rocher gliſſant, environné de précipices.

Ecoute, cher Ami. J'étois ce que tu es, lorſque m'ennuyant d'être heureux, je vendis mon troupeau pour devenir commerçant : je réuſſis d'abord; mais le déſir des richeſſes croit avec elles comme la ſoif avec l'hidropiſie. Pour profiter plus promptement, je courus les mers : leur inconſtance ne tarda pas de me dépouiller de la plus grande partie de mes biens : l'infidélité des hommes m'enleva le reſte, à l'exception de quelques débris de ma fortune qui me conſerverent ce petit vaiſſeau, qui ne s'éloigne plus d'un rivage tranquile : il me fait retrouver plus de richeſſes que je n'en ai perdu, parce qu'il fournit à des déſirs modérés.

Je ne connus jamais la Cour, que par ce que l'on publie des fréquentes diſgraces

qu'on y éprouve, & des malheurs qui les ſuivent; elle eſt, dit-on, encore plus inconſtante & plus orageuſe que la mer même : crois-en donc un Ami qui t'aime; ne cours point ces dangers; je pourrois me plaindre de toi; je ne te donne que des conſeils ſalutaires.

Je ne les écoutai point, Seigneur, ces ſages avis; la cruelle ambition me ferma les oreilles, l'Amour même lui céda dans mon cœur; je vis, preſque ſans être touché, couler les larmes d'une tendre Amante, & je n'en verſai, que parce que j'en voyois répandre; je méritois toute ſa colére, & de juſtes reproches de mon ingratitude; ſa naïve innocence n'exhala ſa douleur qu'en de tendres regrets; je proteſtai que je l'aimerois toujours, & que je ne tarderois pas de lui en donner des preuves éclatantes; je renouvellai les mêmes promeſſes à ſon généreux pere : je partis. Le Courtiſan oublia ce qu'avoit promis le Berger. J'oſe pourtant aſſurer, grand Prince, que la proſpérité ne corrompit point mes mœurs : le faſte tumultueux qui environne les Grands, la variété prodigieuſe des affaires ou des frivolités qui les diſtraient,

m'em-

m'empêcherent de penſer à des perſonnes qui devoient m'être les plus cheres; mais des envieux qui me furent plus utiles que nuiſibles, me rappellerent à moi-même. Le Roi écouta leurs accuſations ; il me crut d'immenſes richeſſes injuſtement aquiſes; il fit en ſa préſence chercher dans les endroits où l'on me ſoupçonnoit de les avoir cachées; on n'y trouva que mes habits de Berger : les avertiſſemens de mon Ami n'avoient point été totalement infructueux. J'avois, en revêtant la pourpre, dépoſé ces précieux ornemens où l'avare enferme ſes tréſors, réſolu de les reprendre au moindre revers. M'en étant auſſi-tôt ſaiſi devant toute la Cour : Permettez-moi, Seigneur, dis-je au Monarque, de redevenir ce que j'étois : il m'eſt glorieux de voir mes ennemis confondus en votre préſence : que ſais-je ? ils pourroient, peut-être, réuſſir une autre fois à me perdre, parce que je pourrois ceſſer d'être innocent : accordez-moi, Prince, la faveur ſinguliére de me retirer avec vos bonnes graces ; c'eſt la plus précieuſe recompenſe que je puiſſe obtenir.

C'eſt ainſi qu'endormi par l'ambition, éveillé par les dangers, je quittai les hon-

neurs comme l'on ſort d'un ſonge ; comme ſes ombres, diſparut auſſi une foule de faux amis dont j'étois environné un inſtant auparavant : quand ils me virent abandonner le poſte éminent que j'occupois, ils me regarderent comme celui qui en auroit été précipité par la diſgrace. Loin de m'en plaindre, je ſentis combien je méritois ce traitement, moi qui dans l'élévation avois lâchement négligé mon plus ſage & mon plus fidéle Ami ; j'en rougis de honte ; l'amour & l'amitié outragés, exciterent dans mon cœur les plus cuiſans remords. Je n'oſai retourner vers des perſonnes que je crus juſtement irritées ; je n'oſois m'expoſer à leur juſte mépris : j'allai me cacher preſqu'auſſi loin d'eux que de la Cour.

Celui dont je redoutois les reproches, ayant appris que j'avois renoncé à toute grandeur, me cherche, me découvre, vient à moi les bras ouverts : A préſent, me dit-il, que je vous vois devenu ſage, je vous redemande votre amitié, & viens vous marquer que rien n'altéra jamais celle que j'ai pour vous. Interdit & confus, je voulus m'excuſer, & ne le fis qu'en bégayant. Vous n'êtes point coupable, interrompit-il : je

vous ai plaint dans un état environné de chagrins, de ſoucis & de peines, mêlés de quelques plaiſirs qui relévent l'amertume de ces maux; vous m'avez oublié, & vous deviez le faire : que pouviez-vous m'offrir que j'euſſe voulu accepter, puiſque vous n'étiez plus à vous-même ? mais à préſent que vous êtes libre, rendez-moi la compagnie d'un Ami ; c'eſt le bien que je viens maintenant briguer près de vous : je ne vous parle point d'une Amante.... Ah! m'écriai-je, votre aimable fille peut-elle encore aimer le plus ingrat des mortels! Non, je mérite toute ſa haine; je ne pourrai ſoutenir ſes regards. Oui, mon fils, reprit ce tendre pere, elle t'aima toujours : hâte-toi de venir eſſuyer ſes pleurs; viens rapporter la joie dans des lieux d'où ton abſence l'avoit bannie. J'y volai, Seigneur, mériter mon pardon, & c'eſt cet heureux retour que je viens de célébrer par des chants qui ſont le plus doux de mes amuſemens.

J'allois ſortir de la Cour de notre Souverain, quand vous y arrivates; je n'eus point le plaiſir d'être un de vos admirateurs : vous avez fui, grand Prince, des lieux que la Vérité ne fréquenta jamais, pour

courir à ſon Temple : il n'étoit ouvert que pour vous ; & c'eſt au pied de ce mont ſacré qu'étant venu chercher un azile contre une envieuſe calomnie, j'y rencontre un Héros.

Ami, reprit Zeinzemin, ſi dans ces Contrées barbares je mérite des éloges, je ne ſuis dans ma Patrie que ce que l'homme doit véritablement être ; c'eſt là que vous trouverez autant d'amis ſincéres que de Concitoyens ; c'eſt là que vous n'aurez point à craindre les revers que vous avez éprouvés ; c'eſt là que la crainte de ſe voir inférieur en bienfaits, & le déſir de n'avoir point d'égal en générosité, mille ingénieux moyens d'obliger ſont, ſi je puis leur donner ce nom, l'envie, l'ambition & les intrigues d'une Cour où je compte autant de Favoris que de Sujets.

Peu après ces entretiens arriverent Fadhilah & le chef de cette aimable famille : tous s'empreſſent à l'inſtant à charger le petit navire des proviſions qu'ils avoient apportées : tout eſt prêt, enfin, pour cet heureux départ : la joie, la ſatisfaction la plus parfaite ſe fait ſentir dans tous les cœurs, & brille ſur tous les viſages de cette aſſem-

blée auſſi illuſtre que peu nombreuſe. Alors le grand Zeinzemin prenant la parole : Chers amis, leur dit-il, avant que de quitter ces bords autrefois heureux, mais à préſent infortunés, reſſerrons, à la vue de cet auguſte Temple par de tendres embraſſemens, la ſincére & inaltérable amitié qui va déſormais nous unir pour toujours : ſi le ciel daigne quelquefois avertir les mortels par d'heureux préſages, nous n'en pouvons recevoir de plus favorables que les doux ſentimens dont mon ame eſt maintenant ſaiſie.

Je vous reverrai donc, chere Patrie, toi ſage Guide de mes premiers ans, & toi, chere partie de mon cœur : venez, venez, aimable compagne de ce ſage Berger, digne fille de votre généreux pere, vous trouverez dans la tendre Zavaher une amie qui vous fera oublier les charmes que vous goutiez dans cette ſolitude ; venez, mes libérateurs, venez voir un Peuple qui m'affectionne, m'aquitter envers vous des devoirs d'une reconnoiſſance qu'il croira toujours au-deſſous du bienfait.

Après ces tendres aſſurances, ces Amis s'embarquent ; ce n'eſt cependant pas ſans pouſſer quelques ſoupirs, que les Hôtes de

ce déſert quittent leur retraite : Ces regrets, leur dit le Prince, ô mes chers Compagnons! ſeront pour vous comme le reſte d'un doux ſommeil pour celui que réveille un beau jour; mais déja leur léger vaiſſeau traverſe la plaine liquide avec la rapidité du faucon qui pourſuit une proie.

Peuples, dont l'avarice ou une fureur meurtriére ne trouve rien d'inacceſſible, ne vantez point vos flottes nombreuſes, ni la capacité de ces machines, trop petites encore pour votre avidité, ni les énormes flancs que couvrent vos poupes dorées; ils vomiſſent ſur les bords où ils abordent, ce que le Ciel peut envoyer de plus funeſte pour châtier les humains; & cette foible barque porte ce que ſa faveur accorde de plus précieux aux Nations, le héroïſme, la ſageſſe, la conſtante amitié & l'amour le plus tendre.

Ce nautile * vole à travers les dangers de mille détroits tortueux, pouſſé par les Zéphirs qu'envoie la Dive protectrice de Zeinzemin : elle étoit deſcendue près de l'an-

* Le nautile (ce petit vaiſſeau) ou nautilus, eſt un poiſſon dont l'écaille a la forme d'une gondole, à l'aide de laquelle cet animal vogue ſur la mer.

cienne demeure de la Vérité, au moment que la tempête apportoit dans cette Isle le Héros sur lequel cette Dive de la vie ne cesse d'attacher des regards, dont la douce influence gouverne & conserve les Etres par des loix que leur simplicité rend admirables ; c'est avec la même sagesse qu'elle fait rencontrer à ce Prince des moyens aussi glorieux que faciles de recouvrer sa liberté : elle-même anime, encourage secrétement ces navigateurs ; elle les fait seconder par les vents les plus favorables ; ils leur font franchir sans péril & sans crainte, les pas les plus dangereux ; ils semblent porter leur vaisseau sur leurs aîles par-dessus les écueils les plus redoutables.

Tandis qu'ils errent entre les Isles qui environnent celle qu'ils viennent de quitter, le sage Fadhilah fait remarquer à Zeinzemin les caractéres particuliers qui distinguent les Peuples de ces Contrées, quoiqu'en général leurs mœurs, leurs vices & leurs préjugés soient par-tout à peu près les mêmes, ou aient en général une cause & une origine commune. *

Les premiéres côtes où ils relâcherent

* Voyez le Chant VIII.

pour y prendre quelque repos, & renouveller leurs provisions, étoient plusieurs cercles de petites Isles soumises à autant de maîtres unis ensemble pour dominer sur un Peuple d'esclaves : ces petits Princes reconnoissoient un d'entre eux pour leur chef; ils avoient pour lui autant de respect que peu d'obéissance. Voyez, Prince, dit le Sage, cette Nation dont l'air & le génie ressemblent aux productions du Pays qui la nourrit; des sucs enveloppés de sels difficiles à dissoudre, font couler le sang avec une froide lenteur dont l'esprit se ressent ainsi que du poids de l'esclavage. Ces Peuples sont industrieux, inventifs, parce que la plupart sont misérables; mais les productions d'un génie qui ne sait que ramper, ne peuvent être que brutes & grossiéres. Si quelques-uns parmi eux s'appliquent aux sciences, l'embarras d'une ame peu élevée s'apperçoit dans la maniére contrainte & prolixe de développer ses pensées. Comme personne ne peut ici parvenir qu'en se rendant agréable à un maître fier, impérieux, infatué de sa noblesse, l'étude principale des savans est de disputer sans cesse sur les droits, titres, prérogatives & prétentions de cha-

cun de leurs Souverains particuliers. Jugez, Seigneur, de l'énorme multitude de riens dont l'eſprit s'occupe dans ces lieux.

Delà ils paſſerent à une Iſle placée ſous un ciel plus doux, mais dont l'air preſque toujours chargé des vapeurs de la mer, n'eſt que difficilement échauffé des rayons de l'aſtre du jour. La Nation qui habite cette Terre, dit Fadhilah, participe au flegme de la précédente; il eſt réveillé par une piquante mélancolie qui donne à l'eſprit une vivacité triſte, inquiétante & deſagréable, qui rend quelquefois la vie ennuyeuſe. Le génie de ces Peuples eſt propre à l'exactitude & à la correction dans les Arts, appliqué & profond dans les Sciences: mais que peuvent produire ſur ce fonds lugubre les préjugés & les vices qui leur ſont communs avec les autres Habitans des Iſles mobiles? Cette Nation libre, ſpirituelle, mais turbulente, a deux immortels tirans, ſa raiſon & ſa liberté; l'une auſſi ſombre que ſon humeur, eſt embarraſſée de la multitude de ſes idées & de ſa fécondité, elle eſt comme abſorbée par les flots de ſes méditations; l'horreur que l'autre a de la ſervitude, lui eſt auſſi à charge par les continuels efforts

qu'elle fait pour lui boucher toute entrée par quantité de loix, de réglemens & de conſtitutions plus gênantes que ce qu'elle redoute.

Près de cette Iſle il en eſt une autre que nous ne tarderons pas de découvrir, avec laquelle elle diſpute l'honneur d'être la plus riche demeure de la Propriété & de l'Interêt. Dans toutes deux effectivement ſe trouvent les plus magnifiques Temples de ces Idoles; mais c'eſt dans celle dont nous commençons à reconnoître les côtes, que le culte de ces monſtrueuſes Divinités eſt le plus religieuſement obſervé. Voyez ce terrain bas & marécageux où jamais les moiſſons ne fleurirent : il eſt environné d'une multitude de vaiſſeaux qui viennent de toutes parts, faire des préſens à la fortune, ou en recueillir les dons. Les Peuples de ces marais ſont les ſtupides adorateurs des richeſſes : leur caractére dominant eſt l'amour du gain, paſſion ſoigneuſement fomentée par une meſquine frugalité, dont les mêts groſſiers & abrutiſſans les rendent peſanment attentifs aux miſtéres de leurs divinités : leurs autels ſont de larges tables chargées de biens dont ils n'oſent jouir.

Portés vers des régions plus tempérées, Zeinzemin & ſes compagnons voguoient en raſant les côtes d'un Pays étendu & fertile : ils s'y arrêterent quelque tems pour y reſpirer un air pur, vif & ſerein ; ils y trouverent auſſi des fruits & des liqueurs d'une ſaveur plus délicate que par-tout ailleurs. Les Habitans leur parurent plus affables & plus enjoués ; ils en demanderent la cauſe au ſage Fadhilah : Nous nous trouvons, dit-il, dans le plus juſte milieu de la température, entre des climats trop froids ou trop brûlans : ces Peuples participent à toutes les qualités de ceux qui les environnent : leur caractére eſt la mobilité même. Cette Nation eſt active, laborieuſe, prompte & expéditive ; la ſeule variété d'occupations fait ſon repos ; un génie flexible la rend propre à ſaiſir ce que les Arts & les Sciences ont de plus relevé ; mais ſa légéreté ne s'attache qu'à ce qu'elle y trouve d'agréable, d'amuſant & de ſuperficiel : ici rien ne s'approfondit trop, rien ne ſe traite trop ſérieuſement : ce qu'une application pénible invente ailleurs, vient s'embellir & ſe perfectionner ; ce que les mœurs ont de frappant & d'outré dans d'autres pays, perd ſes

nuances trop vives chez ces Peuples; ils n'ont point de ces vertus enthousiastes qui rendent l'homme dur, farouche & insupportable à lui-même, ni de ces vices grossiers qui le rendent féroce, insociable, ou d'un commerce dangereux. Une humeur gaie, un air d'enjoûment & de cordialité, rendent chez eux les défauts supportables, & relévent les bonnes qualités. Tout frivoles que sont leurs jeux, leurs amusemens, leurs plaisirs, si on les prend pour un délassement d'esprit, ils ne sont que ce qu'ils doivent être : il entre beaucoup de ridicule dans leurs maniéres & leurs gouts; mais ils sont accompagnés de graces tellement propres à ces Habitans, que les Etrangers qui veulent les imiter, manquent les meilleurs traits, & méprisent par dépit les originaux. Enfin, Seigneur, cette Nation est assujettie sans être esclave; elle respecte les Grands sans encenser leurs défauts; elle les raille sans les outrager, plus par plaisanterie que par malignité; elle aime ses Princes par habitude; & ils seroient les plus heureux Monarques, s'ils savoient toujours mériter ce qu'ils doivent à l'humeur généreuse de leurs Sujets.

Au delà de cet Empire, poursuivit Fadhilah, il y a une Isle remplie de restes de monumens somptueux d'un orgueil qui subjugua autrefois tous les autres Peuples; mais la Nation qui l'habite, subjuguée à son tour, devenue aussi timide qu'elle étoit entreprenante, n'a hérité de ses ancêtres que la souplesse & la ruse qui suppléent au défaut de courage. La chaleur du climat y a perpétué le gout pour des Arts qui demandent beaucoup de vivacité d'imagination: elle occupe ces Peuples de pompes, de cérémonies, de décorations, & à construire de somptueux bâtimens, où se trouve fastueusement logée une pauvreté réelle; des débris échappés aux injures des tems, leur fournissent des copies d'une grandeur qu'il n'a point respectée: la domination des Habitans de l'Isle Stérile * a achevé d'avilir la

* Voyez le Chant IX. page 108. & suivantes. Je vais, comme la plupart des Commentateurs, hazarder quelques conjectures sur ces tableaux allégoriques de mon Indien. Je crois qu'il a voulu y caractériser différens Peuples d'Asie, dont il connoissoit, sans doute, les inclinations. Ne seroit-ce point les Mogols, les Japonois, les Peuples des côtes maritimes de la Chine, les Persans, ceux du Pays du Grand-Lama & les Habitans superstitieux des rives du Gange? Comme il arrive souvent que des Nations, quoique fort éloignées, se ressemblent, on pourroit ici reconnoître quelques traits de nos Européens.

plus grande partie de cette Contrée autrefois si florissante.

La derniére Terre qu'aborda le Héros avec ses fidéles compagnons, étoit moitié cultivée, moitié déserte. Son Ami lui fit remarquer l'orgueil, la vanité & la paresse de ses Habitans : Je ne sais, dit-il, si un ciel trop ardent, des nourritures trop vaporeuses ne leur causent pas, avec cette espéce d'assoupissement, des vertiges qui les rendent fiers, présomptueux & graves. On accuse ces Peuples de beaucoup de superstition, maladie d'un esprit sujet aux rêveries, qui, jointe à une profonde ignorance, les tient assujettis à l'infame tirannie des plus vils Citoyens de l'Isle Stérile.

Peu après ce dernier trait des caractéres des différens Peuples qui se sont rencontrés sur la route, le vaisseau qui porte l'amour & l'espoir d'un grand Peuple, quitte cette triste plage & vogue à pleines voiles vers les Régions fortunées.

ARGUMENT
DU CHANT XIV.

APrès le départ de Zeinzemin pour retourner dans sa Patrie, la Nature se fait connoître aux Dives qui président aux Sciences, & les enméne avec elle aux Régions fortunées. Les Vices recommencent à conspirer contre ces Pays. Discours que leur fait la Témérité; elle va avec l'Imprudence implorer le secours de la Dive des Tempêtes pour réunir les Isles flottantes à leur ancien continent : la Dive ordonne aux Vents d'enchaîner les Vices, de les transporter dans la presqu'Isle qu'habite la Nature, & de faire échouer les Isles flottantes. De quelle maniére les Vents exécutent ces ordres : ils érigent un trophée des dépouilles de ces Isles, sur lequel ils enchainent les Vices. Description de ce trophée. La Vérité descend sur la terre : son éloge. Les Dives s'assemblent autour d'elle; elle brûle en leur présence tous les Monstres enchainés : une Piramide d'or s'éléve en la place de ce bucher. Ce que la Vérité prescrit à l'humanité, aux Dives des scien-

ces, à la Religion, à la Royauté, à l'amour: elle remonte sur son trône: ses Loix se trouvent écrites sur la Piramide d'or: description des ornemens de sa base. Zeinzemin & ses compagnons abordent dans un Golphe situé entre la presqu'Isle où est cette Piramide & son Empire: il ne reconnoit point ces côtes: il va avec Fadbilah à la découverte: ils admirent la magnificence de la Piramide & de ces beaux lieux qui leur paroissent inhabités: ils reviennent à leur vaisseau, où un de leurs compagnons leur apprend que le Pays au delà de ce Golphe est habité. Le Prince & ses Amis se mettent en route pour y aborder. Celui qui a fait la découverte, ne raconte qu'en général ce qu'il a remarqué dans ce Pays; & lorsqu'ils y débarquent, il annonce que Zeinzemin rentre dans son Empire.

NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT XIV.

AU moment que la Mere commune * de tout ce qui respire étoit descendue sur la montagne près de l'ancien Temple de la Vérité, elle n'avoit fait sentir sa présence dans ces tristes Contrées que par des jours plus calmes & plus sereins. Le sein des froides & stériles campagnes qui ne recompensoient presque jamais abondanment les travaux du laboureur, échauffé par ses regards, en devint plus fécond. Elle

* La Nature. Voyez le Chant précédent.

ne s'étoit point encore montrée aux Dives errantes dans le bois ſacré, occupées depuis tant de ſiécles à de vaines recherches; * mais lorſqu'elle eut confié aux Zéphirs le ſoin de reconduire Zeinzemin dans ſa Patrie, alors la gayeté diſſipant le léger nuage qui l'environne, la fit paroître avec tous ſes charmes divins. Si les filles de la Raiſon ne la reconnurent pas d'abord, elles furent frappées du pouvoir de ſes puiſſans attraits: elle les aſſemble, toutes s'empreſſent autour d'elle, toutes lui demandent par quelle faveur le Ciel leur envoie une ſi aimable Protectrice. Suivez-moi, leur dit-elle, vous allez être informées de ſes deſſeins. Elle marche à leur tête vers les ruines du Temple de ſa mere; les obſtacles qui en bouchoient l'accès, diſparurent: elle y entre avec elles; & aſſiſe ſur la baſe qui eſt au centre, † ſans leur laiſſer le tems de revenir de cette agréable ſurpriſe, elle leur adreſſe ce diſcours:

Dive, arbitre des humaines penſées, § & vous, Filles infortunées d'une mere trop

* Les Dives qui préſident aux Sciences. Voyez les Chants XI. & XII. page 165. & 203.

† Voyez le Chant XII. Il n'y a point de ſiége plus digne de la Nature que cette baſe de la félicité.

§ La Dive qui préſide à la Raiſon.

long-tems aſſujettie aux loix de l'Opinion & de l'Erreur, ce ſont elles qui ont ravagé ce Temple, & vous en ont fermé l'entrée; je vous le rouvre pour vous faire connoître que ce n'étoit qu'en marchant ſur mes pas que l'on pouvoit autrefois pénétrer dans ces lieux. Vous en admirez les beautés, vous en déplorez les déſaſtres; mais conſolez-vous, ce n'eſt qu'une ombre de la véritable grandeur de celle de qui dans peu vous recevrez les divines leçons. Elle m'envoie pour rompre vos fers, je vais vous délivrer de la tirannie des monſtres qui perſécutent les humains, & vous forcent au ſilence, ou à défendre des droits injuſtement uſurpés. Quittez ce lugubre ſéjour, venez être mes compagnes, venez gouter les douceurs d'une liberté parfaite; on ne la rencontre qu'où l'aimable Vérité regne avec un pouvoir abſolu. Elle ſe léve à ces mots. Ces ſœurs, tranſportées de joie & de reconnoiſſance, ſuivent leur libératrice; elle les fait monter avec leur mere dans ſon char brillant & ſpacieux, & les méne dans les délicieuſes Contrées qu'elle habite avec la Beauté, l'Amour & les Plaiſirs. *

* Voyez-en la deſcription Ch. IV. t. 1. p. 129. & ſuiv.

Le départ de la Nature rendit au triſte climat qu'elle abandonne, ſa premiére rigueur. Les Furies, compagnes du Menſonge, n'avoient oſé paroître tant que cette puiſſante Dive y avoit été préſente. La Ruſe, au moment du naufrage auquel étoit échappé le Héros qu'elle vouloit perdre,* quittant tout déguiſement, s'étoit enfuie ſur les aîles de la Frayeur : elle demeuroit cachée dans les plus ſombres reduits du Palais du Tiran, honteuſe du peu de ſuccès de ſes folles entrepriſes. Sitôt donc que tous ces Monſtres connurent l'abſence de la Dive, ainſi que le ſerpent reſſort de ſa caverne pour chercher à nuire quand il ne voit plus le milan planer dans les airs, de même les Vices commencent à relever leurs têtes orgueilleuſes : ils ſe raſſemblent dans le fragile Palais de leur ſombre Monarque. La Ruſe tente encore de propoſer divers ſtratagêmes, elle n'eſt plus écoutée.

Pourquoi, dit l'audacieuſe Témérité, recourir à des moyens de ſurprendre l'ennemi, quand nous pouvons le vaincre à force ouverte? Pourquoi nous ſervir davantage de l'entremiſe des foibles mortels? Ils ne

* Voyez Chant XI. page 187.

peuvent plus retourner dans ces Pays éloignés dont ils auroient pu ſe rendre maîtres la premiére fois qu'ils y aborderent : nos flottes ont été briſées, en ferons-nous équiper de nouvelles? elles auront le même ſort. Non, ô Puiſſances de ce redoutable Empire! ne nous arrêtons plus à ces lenteurs; allons nous-mêmes à une victoire aiſée; profitons de la mobilité de ces Iſles; qu'elles nous ſervent d'autant de navires; leur légéreté, vous le ſavez, ne peut être ſubmergée : une tempête peut les diviſer & les rompre; mais les morceaux en ſeront toujours de ſpacieuſes Provinces, couvertes de Peuples nombreux. Arrivés ſur les bords du Continent auquel ces terres furent autrefois unies, leurs Habitans belliqueux abandonnant aux flots ces demeures mouvantes, pleins du courage que nous leur inſpirerons, ſubjugueront aiſément un Peuple timide qui n'oſe verſer le ſang même des plus vils animaux. Ce projet vous paroit hardi, ſans doute, l'exécution en ſera d'autant plus glorieuſe. Mais toutes mobiles que ſont ces énormes portions de la terre, comment pouſſer ces maſſes à travers tant de mers? comment gouverner ces prodigieux vaiſ-

ſeaux? comment notre ennemie les a-t'elle ſéparés des Régions qu'elle habite? comment les en retient-elle éloignés? Ne pourrons-nous pas comme elle implorer le ſecours des vents & des tempêtes? La Dive qui les gouverne, ne nous a point juſqu'à préſent été contraire. Vous le ſavez, ô Puiſſances guerriéres! compagnes de la Mort; vous, Diſcorde, Fureur, Vengeance, Terreur, Crainte, n'eſt-ce pas ſur les aîles des Vents que ſont portés vos traits les plus terribles? * ne ſont-ils pas les guides de tous les émiſſaires de notre puiſſant Monarque & de l'adroite Impoſture? Les Opinions, les Songes, les Viſions, les Préjugés ne ſont-ils pas portés par ces légers meſſagers? Vous, tout-puiſſant Interêt, adoré de tous les mortels, ne ſont-ce pas les vents qui ménent vos adorateurs aux extrêmités de la terre pour enrichir vos Temples? Si quelquefois ils les font périr, ne ſont-ce pas autant de victimes qu'ils vous immolent? n'eſt-ce pas par leurs mains qu'ont été érigés les murs

* Voyez le Chant V. Tout ceci s'accorde parfaitement à ce que le Poëte y dit des vents & des tempêtes qui ſecondent ces Furies. La Vérité Chant XI. page 165 explique pourquoi elle permet que ces ſecours leur ſoient accordés.

de ce Palais? Si la Dive à laquelle ils obéiſſent, vous paroit nous être contraire; ſi ſollicitée par notre ennemie, elle a fait périr nos flottes, c'eſt moins par haine contre nous, que par un effet de ſon inconſtance naturelle : contente de mouvoir, à ſon gré, ce globe immenſe, ſa puiſſance ſe joue avec indifférence de tout ce qui en couvre la ſurface; ſachons profiter de ſon averſion pour le repos; prions-la de nous accorder les ſecours de ſes plus robuſtes Sujets : ils font rouler la terre comme un char léger; ils raſſembleront ces Iſles éparſes, & les pouſſeront vers la terre ferme auſſi facilement que la mer pouſſe ſur ſes bords une écume légére.

Ainſi parla l'inſolente Témérité; tous les Monſtres l'approuverent à grands cris : elle part, accompagnée de l'Imprudence. Ces deux intrépides Furies tremblent, pour la premiére fois, en approchant de la demeure des Tempêtes : elles frémiſſent de crainte au bruit épouvantable que fait le mouvement de la terre : leur féroce & aveugle courage ne les ſoutient plus : elles s'avancent d'un pas chancelant vers le trône de la Reine des Mers : elles n'oſent preſque ſoutenir ſes ter-

ribles regards : cependant la Témérité empruntant le langage de la Flatterie, lui adreſſe ce diſcours :

Redoutable Dive, vous connoiſſez combien mes compagnes & moi ſommes zélées pour votre gloire : Maîtreſſe des Tempêtes, vous l'êtes auſſi de la révolution des Empires ; le mouvement de votre ſceptre en marque la durée ; vous regnez ſur toutes les viciſſitudes ; vous ordonnez celles de la fortune des Peuples comme celles des ſaiſons : Souveraine abſolue de tout ce qui ſe meut, les paſſions humaines doivent vous obéir auſſi-bien que les vents ; & comme ils exécutent vos ordres ſur les choſes inanimées, c'eſt nous qui agitons les hommes, & les rendons ennemis d'un honteux repos. Il en eſt peu que nous n'expoſions, ſoit ſur mer ou ſur terre, à reſſentir les effets d'un pouvoir qu'ils ignoreroient, s'ils demeuroient ſoumis à une tranquile oiſiveté. Mais tout étendu qu'eſt votre domaine ſur les mers qui environnent votre trône, il en eſt encore de ſoumiſes à un calme paiſible. Vous faites mouvoir la terre entiére, & des nations nombreuſes, dans une tranquilité profonde, ignorent que vous méritez des

autels : nous tentames autrefois de leur faire respecter votre nom ; mais une Puissance jalouse nous en éloigna & sembla vouloir imposer des bornes à votre autorité suprême. Vengez-vous de cet attentat ; daignez, Reine de tout changement subit & effrayant, seconder notre empressement à vous servir ; prêtez-nous les secours des impétueux Ministres de vos volontés ; ordonnez-leur de rapprocher nos demeures mobiles des lieux d'où nous voulons bannir un repos qui vous offense : il séduit les humains & les soustrait à votre obéissance ; il leur fait oublier qu'ils doivent vous craindre. *

La Dive fut presqu'irritée de cet impudent discours ; mais méprisant de si foibles ennemis : Allez, leur dit-elle avec un soûris moqueur, dites à votre puissant Monarque & à vos vaillantes Guerriéres, que dans peu je les mettrai en présence de leur foible ennemie. Elle appelle alors les vents les plus furieux ; ils s'assemblent autour de leur Sou-

* Tout artificieux qu'est ce discours que le Poëte fait tenir à la Témérité, il est parfaitement dans son caractére : elle parle précisément comme ces scélérats, qui se faisant gloire de leurs qualités malfaisantes, croient faire l'éloge de quelqu'un en lui prêtant ces mêmes qualités ; c'est le Rat & l'Eléphant de la Fable.

veraine comme un essain d'abeilles: le respect ne leur permet pas d'élever plus haut leur murmure. Chassez, leur dit-elle, ces monceaux de limon & de ponce * qui nagent sur ces mers; poussez-les vers les côtes immobiles des Régions fortunées; mais respectez la magnificence de ces beaux lieux. Toi, dit-elle à leur Chef, vas prendre dans le creux de cette montagne de glace, les Monstres qui en font leur retraite, & transporte-les dans une presqu'Isle de ce Continent, opposée aux rivages contre lesquels tes compagnons vont faire échouer ces masses. Ils te suivront ensuite chargés des dépouilles de ces Isles; vous les assemblerez aux pieds de ma Souveraine. †

Ces ordres prononcés, tous les vents déploient leurs aîles, & font retentir l'air du bruit éclatant de leurs applaudissemens; ainsi qu'une troupe de faucons que le chasseur lâche à la poursuite d'une proie, ils partent; le Ciel est obscurci de leur ombre gigantesque; ils environnent la retraite des

* On a déja vu Chant II. que le fonds de ces Isles étoit un amas de rochers calcinés par des feux souterrains, qui devinrent capables de surnager comme la pierre ponce.

† La Vérité, la plus puissante des Dives.

Vices, ils en enlévent, ils en diſſipent les voûtes comme une pouſſiére. La multitude de ces Monſtres hideux paroit un tas de reptiles qu'un rocher renverſé par un tremblement de terre, laiſſe à découvert; ils s'agitent, ſe débattent ſans ſavoir où fuir: alors le Chef des ouragans leur fit un traitement pareil à celui que l'on fait à d'infames corſaires : il les enveloppe d'un épais nuage comme de la voile d'un navire, * & les charge ſur ſes épaules capables de porter le globe de la terre. Achevez, dit-il à ſes compagnons, d'exécuter ce que notre Souveraine vous a commandé. Il vole auſſitôt en leur marquant la route qu'ils doivent ſuivre pour le venir rejoindre. Ils réuniſſent donc leurs forces, & pouſſent devant eux les-Iſles dont ils viennent de captiver les Tirans. Ces Contrées auparavant flottantes, mais retenues par la contrariété d'une infinité de courans rapides, franchiſſent ces obſtacles & voguent comme ces ſpacieux radeaux couverts de gazon, chargés d'éléphans & de ſoldats, avec leſquels des ar-

* Pour punir des corſaires pris en mer, on les enveloppe quelquefois dans la grande voile de leur vaiſſeau pour les neyer.

mées nombreuſes traverſent le Gange, * ou de même que quand le ſoleil redonnant le jour au Septentrion, vient déchaîner les mers de Scytie, on voit d'énormes maſſes d'eaux ſolides chariées par les flots; c'eſt de la ſorte que nagent ces Iſles inconſtantes, & qu'elles ſont précipitées par des vents furieux, vers des côtes qui les reduiront en de ſpacieux bancs de ſable. Pendant cette rapide navigation, partie des ouragans ravagent les campagnes, déracinent les forêts, renverſent les Temples, les Palais, en enlévent les richeſſes dans leurs tourbillons, les habitans abandonnent leurs maiſons, leurs villes, fuient dans les plaines : celles de ces terres dont le fonds n'étoit que de cendres † ou des ſuperfluités amaſſées par l'avarice, & diſſipées par la prodigalité, diſparurent, l'une avec ſes fourbes & orgueilleux habitans, & l'autre avec ſes peuples oiſifs; les autres Iſles n'étant plus que

* Aux Indes les armées ſont ſouvent compoſées de pluſieurs centaines de mille hommes & d'un grand nombre d'éléphans : on leur fait paſſer les fleuves ſur des radeaux couverts de gazon, pour ne leur point laiſſer appercevoir qu'on les embarque, ſans quoi ces animaux réſiſteroient.

† L'Iſle Stérile. Voyez le Chant IX. page 109. & l'Iſle de la Frivolité. Voyez le Chant X. page 130.

de rafes campagnes dépouillées de tout ornement, comme par les ravages d'un incendie, vont enfin fe brifer contre les Régions fortunées. Le Ciel, qui ne permet que l'homme foit malheureux que quand il renonce lui-même à fon propre bonheur, & qui ne le dépouille de faux biens que pour lui faire retrouver les vrais dans le fein de la Nature, fauva la plupart des Peuples, en faifant échouer fur les bas fonds de cet heureux Continent, ces maffes fupportées par les flots; une multitude prodigieufe de ces infortunés quittent les débris de leur naufrage, & fe répandent fur ces bords fertiles, dont les Habitans s'empreffent à les fecourir avec humanité.

Les vents alors modérant leur violence, s'éloignent de la furface des terres, & volent, chargés de leur butin, où leur Chef leur a ordonné de fe rendre. Là dans une plaine fpacieufe & élevée, champs couverts d'une verdure perpétuelle, émaillés de fleurs richement colorées, qui ne fe flétriffent jamais, & environnés des avenues qui conduifent aux jardins enchantés de la Nature & de la Beauté, dont on découvre les magnifiques perfpectives: au milieu, dis-je, de

cette plaine riante, séjour digne de l'immortalité, arrivent les Géans aîlés; ils y perdent leur humeur impétueuse & turbulente; ils retiennent, par respect, leur souffle bruyant; ils n'emploient leurs forces qu'à accumuler, par les ordres de leur Général, le prodigieux butin qu'ils ont enlevé; ils en forment une montagne élevée: alors sur ce tas d'or, de pierreries, de vases précieux, de riches étoffes, mêlés d'armes de toutes espéces, & d'une multitude innombrable de frivoles écrits, ils jettent, en riant, tous les Vices chargés de pesantes chaînes. Sur le sommet de cette pile sont placés, avec le Monstre à mille têtes & autant de bras, l'insolente Propriété, le Mensonge, l'Avarice & la Ruse, enchainés des mêmes liens. Plus bas sur des lambeaux poudreux de volumes déchirés, d'habits de Théâtre & de Pantomime, sont liées avec les peaux infectes de leurs serpens, l'hipocrite Imposture, la Superstition, l'Enthousiasme fanatique, avec la honteuse Stérilité, la Débauche lassive, la Gloutonnerie, la Paresse, l'Orgueil avide de déférence, de respect & d'obéissance aveugle. On a arraché à tous ces Monstres le masque enduit d'un fard

religieux & modeſte qui couvroit leurs affreux viſages. Autour d'eux ſont jettés de petits fantômes ſous une infinité de formes differentes, entortillés de toiles d'araignées; ce ſont les Viſions, les pieux Stratagêmes, les ſecrétes Cabales, les vains Scrupules, les artificieuſes Apparences, les Prétextes ſpécieux, une Curioſité ſouple & inſinuante qui ſonde les cœurs pour connoître & profiter de leurs foibles. Les Miniſtres de la Dive des Mers ajoutent, en raillant, à cette bizarre multitude de vermines, les folles Opinions & les vains Préjugés, dont il ſeroit infini de décrire les difformités. A l'autre côté de cet infame groupe, ils attachent ſur des débris d'armes, de chariots, de tronçons d'épées, de piques, de poignards & de javelots, la Diſcorde, l'Envie, la Haine, la Vengeance, la Perfidie, l'Ambition, la barbare Fureur des combats, le Deſpotiſme, la Tirannie, la Gloire, le Faſte, l'Orgueil: ils les chargent des jougs qu'ils impoſoient aux mortels, & aſſocient à ces fiers ennemis des nations, les miſéres dont ils les accabloient auparavant, l'Indigence couverte de haillons, la Crainte, la Terreur, l'Eſclavage & le Déſeſpoir

furieux; tous ces Monſtres preſqu'expirans exhalent encore des gouffres de leurs bouches impures, des vapeurs noires & mortelles, pareilles à celles que vomiſſent des volcans.

Cependant la Dive qui préſide au mouvement de la terre, tournoit les Régions, où elle fait ériger ces trophées à l'auguſte Vérité, vers les premiers rayons de ſon trône brillant : * une large bande de ces traits lumineux s'étend du centre du monde vers les bords de l'horizon de ces beaux lieux. Sur cette route éclatante la Souveraine des Dives bienfaiſantes † traverſe en un inſtant l'eſpace immenſe qui ſépare l'aſtre du jour de l'habitation des mortels; elle arrivé aux champs de ſa victoire.

O Reine incomparable de la réalité des Etres! ô toi, Exiſtence immuable de leur ſou-

* Expreſſion digne de la magnificence du ſujet, qui ſignifie, ſelon le ſiſtême de Pitagore, à préſent celui de Copernic, que le ſoleil ſe levoit pour ce Pays-là, puiſque, ſelon cette hipothéſe aujourd'hui démontrée, quand le ſoleil paroit ſe lever pour quelque endroit, c'eſt que ce point de la terre tournant avec elle vers le ſoleil, commence à en être éclairé, & ſes rayons étant pour lors horizontaux à l'égard de ce lieu, forment, en effet, comme un pont entre lui & cet aſtre.

† Il faut remarquer que Pilpai varie & périphraſe ſouvent le nom de la Vérité & des autres Dives.

ſouverain Auteur! qui peut, ſublime Vérité, dignement décrire tes divins attraits? toi, l'ornement & l'éclat de la lumiére même, peut-elle, dans un objet chéri, montrer à l'Amant le plus paſſionné rien qui égale tes charmes raviſſans? Ton front eſt le trône d'une majeſté infinie; tes yeux, une ſource de ſplendeur & d'évidence; leurs regards ſont ceux de la Providence même; ta bouche eſt le ſanctuaire de ſes ſacrés oracles, & ſes ſons mélodieux ſont le principe de toute harmonie; ton cœur eſt le foyer ardent de l'amour vivifiant du Créateur pour ſes créatures; ton ſein fécond eſt l'inépuiſable origine de toute félicité; tes mains bienfaiſantes ſont les artiſtes de tout ordre admirable; & tes pieds, l'inébranlable appui de l'Univers.

Sitôt que cette Dive adorable parut dans ces lieux, toutes celles qui les habitent accourent autour d'elle, tranſportées de joie: elle s'avance ſur ſon char radieux; à ſes côtés ſont aſſiſes la Nature & la Beauté; le tendre Amour la ſuit immédiatement, accompagné des Jeux & des Ris, donnant les mains à l'Humanité & à la naïve Candeur: le reſte des Dives environnent cette auguſte

troupe. Sitôt qu'elle fut proche de l'affreux monceau des Monſtres enchaînés : Vous allez voir, dit la Vérité, diſparoître ces objets odieux. A l'inſtant un éclair partant de ſes yeux, embraſe cette maſſe auſſi rapidement que le feu prend aux matiéres les plus combuſtibles ; de vaſtes tourbillons de flamme s'élévent à perte de vue, & voltigeant comme celle d'un flambeau prêt à s'éteindre, diſparoiſſent avec une épaiſſe fumée qu'emportent les vents en retournant dans leurs demeures.

A la place de ce bucher des Vices paroit une Piramide d'or : celles que vante l'Egypte, n'ont rien de comparable à ſa grandeur : ſon ſommet eſt plus élevé que les plus hautes montagnes de la terre, & ſa baſe occupe autant de place que l'enceinte d'une grande ville. *

* Tout eſt grand & ſublime dans la Baſiliade. Nous avons déja dit que le Poëte n'avoit point recours à des fictions triviales ou peu vraiſemblables : c'eſt la Nature même & tous ſes attributs allégoriſés avec la premiére perfection de l'Etre ſuprême. Il tire tous les ornemens de ſon Poëme de la dignité & de la grandeur de ſon ſujet, & ce ſujet ne devoit lui inſpirer que des idées les plus relevées : ſes tableaux & leurs contraſtes n'offrent rien que de magnifique à l'imagination : tout y eſt auſſi extraordinaire que d'une heureuſe invention ; tout y eſt non-ſeulement dans la vraiſemblance, mais dans le vrai : ſes machines y jouent avec un artifice auſſi induſ-

En reduiſant en poudre tes foibles ennemis, dit la Vérité à la Nature, j'érige ce monument éternel de ta vengeance : j'ai auſſi affaiſſé & applani les montagnes qui fermoient l'iſtme qui joint ta demeure à l'Empire que tu protéges : * ſes Peuples & ſes Rois viendront librement ici pour y apprendre, non à être heureux, mais à l'être conſtanment, & à accroître leur bonheur. Quant aux Nations des Iſles infortunées, qui ne ſont plus que du ſable, affranchies de toute autre paſſion que du déſir de leur conſervation, je les ai toutes diſpoſées, ainſi que l'homme qui vient de naître, à n'obéir déſormais qu'à tes loix.

Sois maintenant libre, douce & paiſible Humanité; ne forme qu'un corps organiſé par les accords d'une unanimité parfaite;

trieux que nouveau & ſurprenant ; & je ne doute pas qu'il n'ait fourni dequoi exercer nos plus habiles pinceaux mieux que ſur des modéles tirés de Virgile & d'Homére.

* Voyez le Chant IV. tome 1. page 129. Le Poëte a voulu par ce voiſinage du ſéjour de la Nature & de la Beauté, enfermé par de hautes montagnes, marquer l'état d'une Nation dont les mœurs ſont douces & ſimples, mais encore groſſiéres. Quand les Arts & les Sciences commencent à polir & à perfectionner ces bonnes qualités, c'eſt alors que diſparoiſſent les barriéres qui retenoient ces Peuples dans l'ignorance de la belle Nature.

que la variété infinie de désirs, de sentimens & d'inclinations, se réunisse en une seule volonté; qu'elle ne meuve les hommes que vers un unique but, le bonheur commun; que semblable à la lumiére, cette félicité s'étende également à tous. Sois la Mere commune d'une famille heureuse; que rien n'appartienne qu'à toi; qu'une multitude de bras rassemble dans tes trésors les fruits de l'abondance, & les ouvrages de l'industrie; qu'ils y reversent sans cesse plus que n'y peuvent puiser les besoins de la Nature.

Dive de la raison, tu ne seras plus asservie à l'incertitude d'une foule d'opinions absurdes ou honteuses; tu ne seras plus obsédée d'une foule de préjugés insensés; tu ne seras plus tiranniquement forcée de renoncer à tes propres lumiéres pour admettre, ou pour concilier des contrariétés revoltantes; tes yeux ne seront plus fascinés des fausses apparences de l'illusion; nuls nuages ne t'empêcheront plus de distinguer sûrement l'évidence réelle de celle qui te laissera entrevoir * tout ce qui peut être véritablement digne de ton divin Auteur.

* Il y a deux sortes d'évidences, la *réelle* & la *con-*

Vous, Filles de cette Intelligence, vous ne ſerez plus occupées de vaines recherches, de queſtions folles & riſibles : la Nature vous mettra ſous les yeux une infinité d'objets dignes de votre attention : vous en développerez les voiles ; vous pénétrerez ſes ſecrets juſqu'où elle vous les laiſſera acceſſibles ; vous en inſtruirez les hommes ; vous leur apprendrez à jouir de ce qu'ils admireront ; vous travaillerez de concert avec les Arts & la Beauté, à orner leur demeure, & à diverſifier leurs plaiſirs.

Vous, Vertus affranchies de toute contrainte, redevenez ce que vous fûtes autrefois, les diſciples de la Nature, & les compagnes fidéles de l'humanité ; ne tirez que de ſes tendres ſentimens vos préceptes & vos motifs.

Toi, qui préſides aux hommages que les mortels rendent à la Divinité, trop longtems eſclave des Monſtres qui la feignoient ſemblable à eux-mêmes, tu n'érigeras plus de Temples au Monarque des Cieux : l'U-

jecturale ; la premiére montre ou prouve manifeſtement qu'une choſe eſt, la ſeconde démontre qu'une choſe peut être, ſans aſſurer qu'elle eſt. La Vérité promet ici à la Raiſon un moyen ſûr de perfectionner les Sciences humaines, en aſſignant à chacune de ces évidences leurs départemens.

nivers eſt le moindre ornement de ſon ſceptre : tu es moins deſtinée à lui faire rendre de vains honneurs, qu'à porter les hommes à exécuter ſes intentions : fais qu'ils s'aiment, qu'ils s'entre-aident comme fils d'un même pere : touchés des bienfaits réciproques, pourront-ils méconnoître ceux de la Cauſe premiére ? * Ce ſeul culte lui eſt agréable. Tu n'auras point d'autres autels que les cœurs ; tu n'auras point d'autres prêtres que les Plaiſirs & les Dives qui inſtruiſent les hommes des merveilles de la Nature : chaque objet de leur admiration eſt une ſtrophe de l'himne immortelle que chantent les admirateurs en l'honneur du Tout-Puiſſant : chaque ſenſation agréable eſt un parfum que ces Miniſtres ne ceſſeront de te fournir, ô Dive d'une éternelle reconnoiſſance ! & tu ne ceſſeras de le répandre ſur tes ſacrés foyers : tu ne ſeras plus nommée le joug des cœurs, † la chaîne des volontés & des con-

* C'eſt en cela ſeul que conſiſte l'eſſence de toute vraie Religion ; tout le reſte n'eſt qu'une artificieuſe impoſture par laquelle on élude les intentions de celui qui, infiniment bon, veut abſolument n'être honoré que par les ſervices effectifs & réels par leſquels tous les hommes doivent réciproquement ſe préſerver, non-ſeulement de toute indigence, mais de toute crainte, de toute inquiétude & de tous ſoucis temporels.

† Le mot de Religion ſignifie preſqu'en toute Lan-

ſciences, mais leur vie & leur mouvement.

Viens, continua la Vérité, parlant à une autre Dive qui ſe tenoit éloignée, les yeux triſtement baiſſés; elle avoit le front ceint d'un diadême enrichi de diamans, ſa robe d'une étoffe précieuſe, en étoit toute brillante; elle portoit d'une main un ſceptre d'or, & de l'autre une épée: Approche, lui dit la Dive légiſlatrice; tu ne fus jamais malheureuſe que parce que la Flatterie t'empêcha mon accès. Crois-tu, ſuprême Arbitre du gouvernement des Peuples, que détruiſant les Monſtres, qui corrompant les hommes, te forçoient d'exercer par la crainte & le châtiment, un pouvoir tirannique; penſes-tu, dis-je, que j'aie prétendu te dépouiller de ta puiſſance? Non, je ne l'ai qu'affermie. On ne te deſobéira plus; on te redoutoit; tu ſeras chérie comme la tendreſſe d'un pere: de vils adulateurs te faſcinoient les yeux ſur tes vrais avantages; ils t'arrachoient cette autorité que tu regrettes; ils en profitoient, & ne t'en laiſſoient que la honte. Combien de fois n'as-tu pas

gue comme en Latin *Religio* du mot *religare*, enchaînement, captivité. Pourquoi a-t'on donné ce nom injurieux à la choſe du monde qui devroit être la plus libre?

gémi ſur le trône, quand ton cœur s'ouvrant aux ſentimens d'humanité, au déſir de répandre des bienfaits, un pompeux eſclavage te lioit les mains? Toute-puiſſante lorſqu'il falloit punir ou opprimer, quelle étoit ta foibleſſe pour recompenſer? Combien pour un heureux en laiſſois-tu dans la miſére, ou faiſois-tu d'infortunés? Vas, romps ce fer cruel; je vais te faire connoître tes véritables droits & les titres éminens de ta grandeur.

L'Adulation, dont les reſpects ne ſont que d'injurieux mépris, les louanges de ſanglantes railleries, & la ſoumiſſion des piéges tendus pour te ſurprendre, te nommoit image de la Divinité, & vouloit te faire reſſembler à ſes infames idoles; & moi Vérité, je vais t'apprendre ce que c'eſt que reſſembler au Monarque ſuprême. Sache qu'en quelque ſorte il eſt moins grand par ſa puiſſance infinie, que par ſa bonté: celle-ci ordonne, la premiére exécute: elle a fait toutes ſes créatures intelligentes, égales, également dignes d'être heureuſes; * imite-la,

* Pilpai entend par cette égalité parfaite celle des moyens ſûrs & aiſés, accordés indiſtinctement à tous les hommes, de ſe procurer avec la ſubſiſtance, tous les agrémens de la vie, chacun ſelon ſon goût: il n'admet

maintiens cet ordre, perpétue ce bienfait, oblige l'humanité entiére, en rendant ſon bonheur conſtant. Quelle ſera la multitude de tes courtiſans zélés & ſincéres! quelle ſera l'étendue de ton Empire! Sois la Protectrice de tes compagnes, fais obſerver uniformément leurs leçons faciles & leurs préceptes aimables. Cette uniformité que tu régiras d'un clin d'œil, fait l'eſſence de ton pouvoir: muni des attraits invincibles d'un bien manifeſtement reconnu, qui pourra lui réſiſter? Il ſera auſſi poſſible de voir, où il n'y a plus de maux ni de forfaits, des fils attenter à la vie de l'Auteur de leurs jours, que de voir un ambitieux conſpirer, ou des Sujets rebelles ſoulevés contre toi.

Vous, douce Parenté des cœurs, Amitié tendre & prévenante, Amour ardent & délicat, je ne vous preſcris rien; exercez ſur les créatures tous vos charmes; partagez avec moi l'autorité que m'a donné la Providence.

dans ſa république, comme on l'a vu Chant II. d'autre diſtinction que celle des talens qui enrichiſſent la ſociété de quelque utile découverte; encore veut-il que cette ſupériorité ne reçoive que de libres hommages de la reconnoiſſance, &, en général, que le mérite n'ait beſoin d'autre recompenſe que de ſa propre excellence.

Après ces diſcours pleins d'une énergie victorieuſe, la Vérité retourne ſur le trône éclatant, * d'où elle ne ceſſe d'éclairer les Dives auxquelles elle laiſſe le ſoin de gouverner les humains. Ce qu'elle venoit de prononcer, étoit écrit en caractéres plus durs & plus brillans que le diamant, ſur le riche trophée, qui venoit de s'élever à ſa gloire du milieu des cendres impures de tous les Vices.

Chaque face ſpacieuſe de la baſe de cette Piramide incorruptible, étoit ornée de pluſieurs quarrés de magnifiques peintures. Dans le premier, la Perſpective épuiſant les ſecrets de ſon art enchanteur, s'étoit efforcée de renfermer dans un eſpace fini, une étendue preſqu'immenſe : en effet, l'œil ſe perdoit dans cette profondeur parſemée d'une infinité de centres embraſes, autour deſquels rouloient, avec ordre, pluſieurs Globes: † il ſembloit que tous ces points,

* Le Soleil.

† Tout ce Poëme contient, ſous de magnifiques allégories, la métaphiſique la plus ſaine, une morale ſuſceptible de démonſtraion, & une phiſique qui n'étoit pas ignorée de notre Poëte, diſciple de Pitagore, non plus que les opinions qu'ont adopté nos modernes ſur la peſanteur. Pilpai prend un juſte milieu, ſans s'embarraſſer de vuide ni de plein. Il paroit attribuer ce phénoméne à *l'action de pluſieurs forces centrales oppoſées*

auparavant centres d'un repos immobile, fussent devenus, par une éruption subite, autant d'appuis d'une force divisée & dispersée çà & là, qui s'étoit emparée de ces divers fondemens. L'activité rapide de cette Puissance étoit marquée par des traits éclatans, lancés de toutes parts du milieu de chacun de ses domaines : par-tout où elle s'étoit établie, elle repoussoit les corps environnans, les tenoit éloignés de ses trônes, & suspendus à des distances proportionnées à la surface qu'ils présentoient à ses efforts. Mais soit que ces masses tendissent d'elles-mêmes à retourner vers les lieux d'où elles venoient d'être chassées avec le repos, ou soit que leur indifférence les livrât à une multitude d'efforts contraires qui les retenoient suspendues, ces corps trouvant à cha-

l'une à l'autre. Ces forces, selon les loix du mouvement, agissent & doivent agir réciproquement les unes contre les autres, & retenir suspendus les corps qui sont entre elles : du reste, une légére connoissance des méchaniques, fera aisément comprendre comment ces puissances toutes environnantes & environnées, déterminent ces corps intermédiaires à prendre une direction moyenne, & comment elles peuvent anticiper plus ou moins, l'une sur le domaine de l'autre ; de sorte que celle-ci agissant dans son département, produit la force *centrifuge* en poussant en dehors, & celle-là usurpant plus ou moins, sur la juridiction de sa voisine, communique à ce qu'elle y rencontre une force *centripéte.*

que instant une résistance égale à leur poids, étoient par de continuels détours contraints de rouler dans des courbes d'une vaste circonférence; leurs révolutions marquoient la durée des tems. Les grandeurs & les distances de ces astres errans étoient représentées par de justes proportions : on remarquoit entre les plus petits l'habitation des mortels, & cette petitesse faisoit naturellement conjecturer que les plus spacieux de ces corps n'étoient pas sans spectateurs des diverses Contrées de ces plaines azurées.

Au bas de ce tableau étoient tracées les positions, les aspects divers de ces astres par rapport à la demeure des hommes, & ces combinaisons les avertissoient des tems de leurs travaux, de leurs délassemens & de leurs plaisirs.

Plus loin la terre auparavant presqu'imperceptible, paroissoit se rapprocher tout-à-coup, enveloppée de l'air qui l'environne : une teinte extrêmement légére, marquoit la finesse de ce fluide dans lequel nageoient les météores; on voyoit naître & se rassembler les exhalaisons qui les formoient: plusieurs traces très-déliées annonçoient le cours & la direction des vents; des signes

particuliers marquoient leurs ſaiſons & leur durée : à travers cette gaze s'appercevoient les mouvemens de la ſurface des mers & des fleuves, avec les Iſles & les Continens qu'ils arroſoient.

A côté, ce même Globe ouvert en des parts égales, coupées en différens ſens, faiſoit voir avec la profondeur des mers, l'intérieur de la terre : on diſtinguoit les couches qui compoſent ce ſolide, les creux & les cavités qu'elles laiſſent entre elles, & les richeſſes qu'elles renferment : on pouvoit remarquer les mouvemens ſecrets des eaux ; comment des entrailles échauffées de cette mere commune vers la ſurface molle & tendre dont elle couvre & fomente les racines, s'élevoient les ſucs nourriſſiers des plantes, & par quel artifice l'air les faiſoit monter dans leurs canaux ; comment ſa mobilité raſſemblant les vapeurs, en répandoit enſuite les favorables influences ſur l'extérieur des campagnes ; les deux élémens tranſparens * montroient auſſi la variété infinie de leurs Habitans.

Sur la ſeconde face de la baſe de cet obéliſque précieux, la peinture avoit développé

* L'Air & l'Eau, les Oiſeaux & les Poiſſons.

en forme de ſuperbes tapis, les ornemens dont les ſaiſons revêtent la terre; ſur ces riches vêtemens étoient repréſentées, par ordre, les différentes ſortes de plantes, avec les caractéres qui les diſtinguoient, & les progrès de leurs accroiſſemens : près d'elles paroiſſoit une multitude d'animaux de toutes eſpéces, que l'on reconnoiſſoit autant aux différentes marques de leurs inſtincts, qu'à l'exactitude des traits qui les figuroient.

Enfin, les deux autres côtés de ce ſupport étoient couverts de tout ce qu'offre de plus merveilleux à l'eſprit & à l'induſtrie des hommes cette ſcience qui renferme toutes les autres, cette émanation pure de l'évidence, mere féconde des beaux arts, qui meſure, péſe, nombre & combine tout ce que renferme l'Univers, qui diſpoſe, à ſon gré, de l'étendue & de l'infini même,* pour laquelle rien n'eſt inacceſſible : elle régit le mouvement; elle l'aſſujettit à ſes loix; tous les élémens la ſervent & lui obéiſſent: ici ſont raſſemblés tous les traits qui mar-

* Les Mathématiques qu'on peut nommer, à cauſe de leur étendue, la ſcience univerſelle; c'eſt ſur-tout dans les méchaniques que brille leur utilité.

quent les propriétés des figures, les rapports des grandeurs & tous les objets de ſes ſublimes ſpéculations; là ſont tracées toutes ſes opérations miraculeuſes, avec l'ingénieux appareil de tous les moyens qui la rendent maîtreſſe de donner de nouvelles formes à la matiére, de l'organiſer & de la faire agir comme ſi elle étoit douée d'intelligence.

Tels étoient les excellens ornemens de la Piramide, digne ouvrage de ſa divine Architecte: ſon éclat éblouiſſant avoit de fort loin ſervi de phare au vaiſſeau qui portoit Zeinzemin. Les vents faiſant échouer les Iſles infortunées, avoient, par les ordres de leur Souveraine, laiſſé tranquile l'eſpace des mers que traverſoit cette barque: les ſeuls Zéphirs la conduiſirent heureuſement dans un golphe qui ſéparoit une partie de la preſqu'Iſle des Dives du Continent. Le Prince ne reconnut point ce rivage; mais ſitôt qu'il y fut abordé, il s'empreſſa d'aller avec ſon ami Fadhilah, reconnoître la merveille qu'ils appercevoient; leurs autres compagnons reſterent à bord. Arrivés aux pieds de la Piramide, leur étonnement fut égal à la richeſſe de la matiére, à la magni-

ficence des décorations de cet édifice, & des lieux qui l'environnent : ils ne peuvent raſſaſier leurs regards errans; ils les fixent, enfin, ſur les objets qui ont le plus d'attrait pour le Sage.

Le Prince reconnut, avec joie, les loix que reſpectent ſes Peuples. Son Ami lui explique les divers ſujets des rares peintures qui les accompagnent comme autant de recompenſes promiſes aux nations qui òbſervent ces préceptes divins. Ah ! s'écrie Zeinzemin, que les miens ne poſſédent-ils les tréſors de ces excellentes connoiſſances !

Après avoir long-tems contemplé avec raviſſement ces beautés, ſurpris de n'appercevoir aucune trace d'habitation dans ce ſéjour enchanté, ils le quittent en ſoupirant; le ſeul amour de la Patrie en arrache Zeinzemin. Deſcendant de ce lieu élevé, pour retourner vers leurs compagnons, ils apperçurent le fond du golphe & l'iſtme qui joignoit cette Terre à un autre Pays: Paſſons, dit le Prince, ſur le bord oppoſé, peut-être apprendrons-nous quelle Nation eſt voiſine de ces jardins délicieux; ſans doute que ce lieu reſpectable n'eſt fréquenté que les jours de plaiſirs, & lorſque

ces

ces heureux Citoyens veulent s'inſtruire des œuvres du Tout-Puiſſant, & des devoirs humains.

De retour près de leurs compagnons, ils les trouverent auſſi empreſſés qu'eux à traverſer le trajet; ils lévent l'ancre : Zeinzemin plein des idées dont il eſt épris, ne ceſſe d'exalter ce qu'il vient d'admirer : ils atteignoient preſque l'autre rive, quand le plûs jeune de ſes conducteurs parla ainſi: Permettez, Seigneur, que je vous récite mes découvertes. J'ai été, pendant votre abſence, à l'aide de la chaloupe, reconnoître le Pays où nous allons deſcendre. M'étant avancé quelques milles dans les terres, j'ai rencontré une troupe de perſonnes que j'ai reconnu être de nos Compatriotes : ils marchoient vers une habitation ſpacieuſe: je me ſuis mêlé parmi eux : on nous a introduits dans le lieu des aſſemblées publiques, où étoient cent vieillards, ou plutôt cent rois, non par la magnificence de leurs vêtemens, mais par la majeſté de leurs perſonnes. A côté d'un d'entre eux qui n'étoit diſtingué des autres que par les égards que ſes égaux avoient pour lui, étoit aſſiſe une Princeſſe d'une rare beauté, qui paroiſ-

ſoit être ſa fille. Un de ceux avec leſquels j'érois, parla ainſi à cette reſpectable aſſemblée :

Seigneurs, les Peuples des Provinces maritimes de ce floriſſant Empire ont ſecouru avec une humanité que nous ne ceſſons d'admirer, la multitude de malheureux que le Ciel irrité, ou plutôt ſa clémence a jettés ſur ces bords fortunés. Mes compagnons m'envoient vous ſupplier, grands Princes, de les compter au nombre de vos Sujets: daignez, pour que nous ne ſoyons plus à charge à nos bienfaiteurs, nous accorder pour azile quelques Contrées où nous puiſſions ſubſiſter de notre travail; faites que devenus Concitoyens, nous contribuïons de toutes nos forces à l'utilité commune.

Celui que l'on eſtimoit le plus ſage leur fit, au nom de tous, cette courte & obligeante réponſe: Dites à ceux qui vous envoient, que les biens de la Nature ſont communs à tous les hommes qui n'ont qu'une même Patrie. Mais pour qu'un trop grand nombre d'habitans n'occupent pas un terrain inſuffiſant pour fournir à leurs beſoins, ils ſeront diſtribués par familles dans toute l'étendue qu'occupe la nôtre,

& n'en feront plus qu'une avec elle; du reſte, qu'ils ſe conforment à nos mœurs.

Grand Roi, ajouta celui qui faiſoit ce rapport, la Divinité va recompenſer le procédé généreux de ces Peuples humains; elle leur rend votre Perſonne chérie, & ce vaiſſeau touche les bords de votre Empire. Zeinzemin, comme au ſortir d'un ſonge, ne peut croire ce qu'il entend; ſes compagnons le lui confirment tous en embraſſant ſes genoux; ils l'aſſurent que le ſage Adel & la divine Zavaher préſidoient à cette illuſtre aſſemblée. A ces mots il les reléve, les embraſſe avec tendreſſe, & prend terre avec eux, en treſſaillant de joie; ſon excès ne lui laiſſe proférer que ces mots: Hâtez-vous, chers Amis, de venir partager mon bonheur.

FIN DE LA BASILIADE.

CORRECTIONS.

TOME I.

Page 51 *ligne* 3 emportées *lisez* entrainées.
Page 197 *ligne* 22 la pusillanime *lisez* de la pusillanime.

TOME II.

Page 210 *ligne* 8 discours vagues *lisez* vains discours.
ligne 16 *ponctuez ainsi*, de la Dive sublime. Depuis tant de siécles, à peine, &c.
Page 236 *ligne* 13 *ponctuez ainsi*, de cette voie; quoique jonchée d'une couche épaisse de feuilles qu'y ont précipité les hivers, ils remarquent, &c.